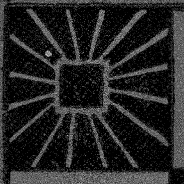
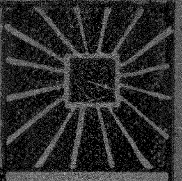
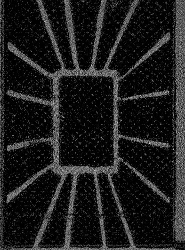
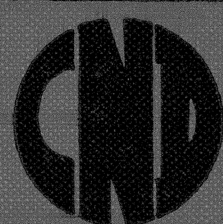


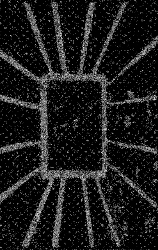


LECTURE A HAUTE VOIX

8e et 9e années







$0.60

LECTURE À HAUTE VOIX

8e année



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
PROCURE DES MISSIONS, MAISON-MÈRE
3040, rue Sherbrooke
MONTRÉAL
1941

Imprimatur:

PHILIPPE PERRIER,

Vicaire général,

Montréal, 29 août 1941.

Approuvé par le Conseil de l'Instruction publique, en mai 1939.

8e année

HUITIÈME ANNÉE DE LECTURE

SOMMAIRE

Lecture matérielle.

Étude supplémentaire des voyelles équivalentes.

Diphtongues.

Diérèses.

Semi-consonnes.

Lecture expressive.

Étude supplémentaire d'expression dans la lecture: ton et mouvement de la voix.

Exercices d'intonations, d'inflexions, de pauses en rapport avec les qualités du sujet, des personnages et du style révélées par le texte.

Quelques indications suggérées en marge de la lecture.

Qualités de la diction.

Défauts opposés à ces qualités.

Morceaux à dire (prose ou vers) selon le choix du professeur.

Lecture expliquée.

Analyse de textes choisis parmi les genres littéraires différents qui figurent dans ce manuel.

ÉTUDE SUPPLÉMENTAIRE D'EXPRESSION

TON — MOUVEMENT DE LA VOIX

Toute lecture à haute voix comprend, outre la bonne prononciation, deux éléments aussi nécessaires l'un que l'autre: le ton et le mouvement.

Ton. — Le ton, ce sont les divers degrés de hauteur et d'intensité de la voix sur les syllabes qui forment les mots. C'est aussi le diapason ou tonalité adopté par le lecteur comme note dominante du morceau à lire — ou à dire. Enfin, le ton comprend toutes les modifications de la voix dans la lecture d'un texte.

L'ouïe, juge du ton. — C'est au sens de l'ouïe qu'il appartient de juger si les modulations de la voix sont justes ou fausses. C'est donc l'ouïe qui permet à la volonté de contrôler avec sûreté, la hauteur, l'intensité de la voix en lisant.

Éducation de l'ouïe. — L'ouïe est une faculté auditive susceptible d'éducation tout comme la faculté visuelle, par exemple. Elle peut être développée, fortifiée par des exercices d'attention, d'observation. Cette éducation de l'ouïe est très importante puisqu'elle prépare l'oreille à porter un jugement juste sur la nature du son émis, et sur les différentes tonalités dans la voix.

Conditions d'une bonne audition: — La première condition d'une bonne audition, c'est que l'organe de l'ouïe soit bien constitué et sain. Mais cela ne suffit pas pour assurer la bonne direction de la voix en lisant; il faut, de plus, que l'esprit ne soit pas distrait des idées énoncées dans la lecture.

Il arrive parfois qu'on entend le bruit des paroles sans saisir le sens des idées. C'est ce qu'on appelle entendre sans écouter. Et c'est assez souvent l'unique cause du peu de progrès de l'élève inattentif: il entend les explications du professeur sans les écouter, sans y prêter attention.

Une observation sérieuse de l'esprit autant qu'une audition normale sont donc les moyens ou les conditions nécessaires pour

donner à la voix une bonne direction dans l'expression d'une lecture à haute voix, tout aussi bien que dans l'exécution d'un chant — car la parole est « un chant en raccourci ».

Exercices de l'ouïe: — Ces exercices sont la causerie, la lecture à haute voix, la diction, le chant et la musique.

Excès à éviter: — Il faut éviter pour le repos de l'ouïe les bruits trop éclatants, les sons trop aigus, les cris. Ceux-ci nuisent au tympan de l'oreille comme une lumière trop vive nuit au sens de la vue. Il faut de même éviter en lisant ces tons de voix stridents ou criards qui fatiguent les auditeurs en même temps qu'ils accusent le mauvais goût du lecteur ou du diseur.

Mouvement. — Le mouvement, c'est la mesure de temps que met la voix à passer sur les syllabes, sur les mots, sur les phrases. C'est aussi le temps que la voix donne aux divers silences qu'elle doit observer aux points d'arrêt marqués par la ponctuation. En somme, le mouvement, c'est la marche plus ou moins rapide, plus ou moins lente de la voix à travers le texte d'une lecture.

Mouvement rapide — lent — modéré. — Le lecteur peut adopter l'un ou l'autre des trois mouvements: rapide, lent, modéré. C'est le genre, ou bien familier, comique, badin, ou bien triste, grave du morceau qui détermine ce mouvement; il est rapide dans le premier cas, il est lent dans le second. Quant au mouvement modéré, il convient aux idées, aux sentiments d'un discours calme, sans émotion.

Respiration. — Parler du mouvement ne va pas sans parler du contrôle de la respiration. Ce mot « contrôle » semble tout de même étrange de prime abord, puisque la respiration est un phénomène physiologique instinctif, comme la digestion, par exemple. On respire dès qu'on vit et sans y penser, soit; mais n'empêche que la respiration peut se faire bien ou mal, et c'est du point de vue: *manière* de respirer, que l'on peut affirmer que la respiration doit être sous le contrôle de la volonté.

Art de respirer. — Si l'on considère la respiration, non pas dans sa nature, mais dans la manière dont on doit s'en servir pour

favoriser la bonne émission du souffle, on peut dire que la respiration est un art. C'est l'art de donner à sa voix un maximum d'effet sous un minimum d'effort, et c'est là un art nécessaire dans la diction tout autant que dans le chant.

Conditions d'une bonne respiration:

1. — Les organes de la respiration doivent être sains.

2. — La respiration doit se faire de façon profonde, c'est-à-dire de la base des poumons, et non pas de la partie supérieure du poumon seulement.

3. — La respiration doit être facile, c'est-à-dire sans effort, sans nervosité, sans bruit.

Exercices de la respiration. — Outre la parole ordinaire, les moyens de développer une respiration régulière et puissante sont: la lecture à haute voix et surtout l'exercice du chant.

Résultats d'une respiration bien maîtrisée. — Le résultat d'une respiration bien maîtrisée dans une lecture est double: 1. une ponctuation bien marquée; 2. une lecture facile, même si elle est prolongée, ce qui revient à dire une lecture qui ne fatigue ni le lecteur ni les auditeurs.

Une respiration bien conduite contribue de plus à faire éviter des défauts, tels que le bredouillement, le bégayement, le manque d'articulation.

Mouvement — ponctuation. — Si le mouvement d'une lecture suppose la respiration bien contrôlée, la respiration suppose, à son tour, la ponctuation bien marquée.

Définition de la ponctuation. — La ponctuation est le groupement de mots, de phrases, de parties de phrases entre divers silences de la voix, divers points de repos, où la respiration se ralentit, la voix se coupe pour laisser saisir aux auditeurs l'ordre que l'auteur a établi dans ses idées, ses sentiments. Exemple: *il y a trois vertus théologales*: (repos) *la foi, l'espérance et la charité*. L'ordre exige ici qu'il y ait un arrêt très bref de la voix après le mot *théologales,* pour marquer l'énumération; un repos aussi entre les termes de l'énumération qui ne sont pas liés par *et*.

Ponctuation écrite. — Les différents signes de ponctuation écrite sont: la virgule, les deux points, le point et virgule, le point, et après une phrase interrogative ou exclamative, le point d'interrogation, le point d'exclamation.

Ponctuation parlée. — Outre la ponctuation marquée par les signes de ponctuation, il en est une autre: la ponctuation parlée que le lecteur doit indiquer de lui-même en lisant s'il veut rendre absolument claires les idées de l'auteur. Ainsi les vers suivants se lisent en détachant dans la voix les mots: un jour, du mot chêne,

Le chêne / un jour dit au roseau
Vous avez bien sujet d'accuser la nature...

et non sans aucune pause après chêne tel qu'il apparaît dans le texte. Le chêne un jour dit au roseau, tout comme si le chêne avait pour surnom, un jour.

Dans une lecture intelligente, il peut arriver que la ponctuation parlée soit aussi fréquente que la ponctuation écrite. C'est au lecteur à la placer comme il convient dans le texte pour que, ajoutée à la ponctuation écrite, elle contribue avec celle-ci à obtenir la toute première qualité d'une bonne lecture: la clarté.

Principales règles de ponctuation appliquées dans des exemples.

REMARQUE: — Tous les exemples suivants sont tirés des « Pauvres gens » de Victor Hugo — (*Les Châtiments*).

Doivent être détachés dans la voix:

1. — Le sujet d'un verbe.

a) quelque peu éloigné du verbe.
Ex.: *Et le pêcheur / traînant son filet ruisselant, joyeux, parut au seuil et dit: c'est la marine !*

b) *Le sujet du verbe* suivi d'une inversion.
Ex.: *Les flots / le long du bord, glissent, vertes couleuvres.*

c) *Le sujet substantif* suivi immédiatement du verbe s'en détache généralement par un coulé ou demi-pause.
Ex.: *La cabane... est pauvre mais bien close.*

2. — Toute phrase incidente.

a) Si elle est d'une certaine étendue.

Ex.: *Car le corps / quand l'esprit radieux l'a quitté /*
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange.

b) Si elle offre une pensée importante.

Ex.: *La mère / se sentant mourir / leur avait mis*
Sa mante sur les pieds et sur le corps, sa robe.

REMARQUE: — L'incidente est marquée par un abaissement de la voix plutôt que par un arrêt, si elle est de peu d'étendue, ou si elle ne présente pas une idée importante.

Exemple:

1er cas: *C'est la mère (vois-tu) qui frappe à notre porte.*

2e cas: *Deux tout petits enfants (le garçon et la fille)*
Dans le même berceau souriaient endormis.

3. — Toute inversion.

Ex.: *Sur les murs vermoulus / branle un toit hasardeux.*

Une demi-pause suffit pour détacher l'inversion si une pause parfaite alourdit la phrase.

Ex.: *Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,*
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

4. — Les parties d'une énumération.

Dans ce cas, la ponctuation se fait presque toujours légèrement.

Ex.: *La froide horloge bat jetant dans le mystère*
Goutte à goutte le temps: saisons / printemps / hiver.

5. — Les mots sous-entendus.

Ex.: *Leur haleine est paisible et leur front / calme.*

6. — Les mots mis en apostrophe.

Ex.: *Hé ! voisine / elle appelle...*

7. — Les mots mis en opposition.

Ex.: *Et pour qu'ils eussent / chaud pendant qu'elle aurait / froid.*

Ce dernier cas comprend encore la plupart des propositions commençant par *mais*.

Ex.: *Le flot monte, on lui parle, on crie: Oh ! rends-nous-les,*
Mais / hélas! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée ?

8. — Mot important qui termine une phrase.

Ex.: *La porte, cette fois, comme si par instants*
Les objets étaient pris d'une pitié suprême
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit / d'elle-même.

REMARQUE. Il est encore bien d'autres cas où la voix doit, ou bien s'arrêter complètement: c'est le silence parfait; ou bien se détacher à *demi* entre deux mots qui se suivent: c'est le coulé ou demi-silence. C'est au lecteur, encore une fois, à distinguer dans les rapports plus ou moins étroits qui existent entre les idées s'il y a lieu de couper tout à fait la voix, ou s'il vaut mieux la faire glisser en l'éteignant presque dans son passage d'un mot à l'autre.

PREMIÈRE LECTURE

SA MAJESTÉ LA LANGUE FRANÇAISE

La langue française est une œuvre d'art; et parce qu'elle est cela, elle ne livre pas volontiers ses secrets à la curiosité intermittente des indifférents et des désœuvrés. Elle veut être cultivée, elle demande qu'on l'étudie avec zèle et persévérance. Mais comme ils sont bien récompensés de leur peine ceux qui, s'étant pliés à l'effort nécessaire, ont su s'approprier un instrument d'expression incomparable!

Une langue si limpide qu'elle est un filtre pour la pensée, si riche qu'elle peut tout dire, si souple qu'elle sait faire entendre tout ce qu'elle ne dit pas, si nette dans ses couleurs, si ferme et en même temps si douce qu'elle est une caresse pour l'oreille autant qu'une joie pour l'esprit!

Ses modulations sont infinies, et multiples sont ses aspects. Aux œuvres de la raison sereine, elle est probité, elle est lumière. Au vol léger de l'imagination et du rêve, elle met un frémissement

d'ailes. Pour l'épopée et le fracas des batailles, elle a des sonorités de clairon.

Elle sait rire. Elle peut pleurer. Par elle a passé souvent la grande voix de la douleur humaine: elle est mêlée à la vie. Elle tient à l'âme d'un peuple qui a eu ses gloires, qui a pu avoir ses faiblesses, mais dont l'Histoire dira qu'il a beaucoup souffert pour la cause des idées. Langue de pitié et langue de colère, ouverte à la divine tendresse et à l'énergie ardente, elle est le miroir où se reflètent dans leur diversité plaintive, les sentiments, les passions, les misères de tous les pauvres humains, nos frères.

Saluons-la, messieurs, saluons-la bien bas! Elle est reine parmi ses sœurs, les autres langues mères, Sa Majesté la langue française !

M. KLECKOWSKI.
(Ancien consul de France au Canada.)

DEUXIÈME LECTURE

MONSIEUR OLIER ET L'ÉVANGÉLISATION DU CANADA

Le zèle de l'abbé Olier ne se bornait pas à l'évangélisation des provinces de France. Il s'étendait aussi à ces régions lointaines de l'Amérique, découvertes il y avait plus d'un siècle et qui ne connaissaient pas encore le Christ. Depuis le 2 février 1636, jour où il comprit, à Notre-Dame de Paris, qu'il devait devenir une «lumière pour l'illumination des Gentils », le pieux abbé n'avait cessé de se demander quels seraient ces Gentils.

La Providence devait seconder les apostoliques desseins de son serviteur, car l'esprit missionnaire soufflait fortement en France en faveur du Canada. À la Flèche, un receveur des finances, Jérôme Le Royer de la Dauversière, le jour de la Chandeleur 1630 ou 1631, avait cru recevoir du Christ lui-même, au moment de la communion, la mission « d'instituer un ordre de religieuses hospitalières qui honorassent saint Joseph, et d'établir à Montréal, au Canada, un hôpital qu'elles desserviraient ». Mais un pareil projet, proposé par un fonctionnaire, père de quatre enfants, ne

semblerait-il pas extravagant? Montréal d'ailleurs n'était encore qu'une île inculte, exposée aux incursions terribles des Iroquois. Comment songer à y envoyer des religieuses?

M. de la Dauversière se rendit à Paris, en 1630, pour consulter « quelques personnages qualifiés et de bon jugement ». « Sa première visite à Paris fut pour Marie Rousseau » qu'intéressait « tout ce qui sur terre se faisait pour le ciel ». Elle l'écouta parler du Canada. Le Canada ! Mais justement l'abbé Olier l'en avait souvent entretenue ! Il faudra le rencontrer et s'entendre avec lui.



Cette rencontre, la Providence allait la ménager, sans qu'il fût besoin de se concerter. M. de la Dauversière crut servir la Cause du Canada en allant à Meudon, pour y intéresser le chancelier Pierre Séguier, cousin de l'abbé Olier. Celui-ci, par une heureuse coïncidence, se rendit le même jour chez le chancelier pour traiter quelque affaire. Il croisa M. de la Dauversière dans la galerie du Château, et, bien qu'il ne l'eût jamais vu, il lui dit: « Monsieur, je sais votre dessein, je vais le recommander à Dieu au saint autel. » « Ces deux hommes », comme s'ils n'étaient qu'un même cœur, unis par la communauté des vues et des sentiments, s'embrassèrent

et furent heureux de pouvoir causer des projets qui leur étaient si chers. Ce jour-là ou le jour suivant, l'abbé Olier célébra le saint sacrifice; M. de la Dauversière y communia. Puis, dans le parc du Château, ils s'entretinrent durant trois heures de l'exécution « des desseins qu'ils avaient formés l'un et l'autre pour procurer la gloire de Dieu dans l'île de Montréal ». L'œuvre devait être entreprise sans délai, tellement que l'abbé Olier remit à son interlocuteur un rouleau de cent louis d'or: « Voilà, Monsieur, lui dit-il, pour commencer à Montréal l'ouvrage de Dieu, car je veux être de la partie! »

Les mystiques sont des intuitifs! Ils voient leurs projets, même les plus grands, réalisés en même temps qu'ils les conçoivent. Car, ils étaient grandioses les projets des deux hommes que la Providence avait réunis sur le coteau de Meudon! Fonder une société dans l'unique but de faire de l'île de Montréal une ville chrétienne sous le nom de Villemarie et sous le patronage de la Sainte Famille. Les sociétés précédentes, comme celle des Cent associés de la Nouvelle-France, fondée en 1627 par Richelieu, contrairement aux vues de leurs fondateurs, s'étaient laissées totalement absorber par les intérêts mercantiles. Il ne fallait pas s'exposer de nouveau à une pareille déception! On enverra, en premier lieu, à Montréal, des colons qui, « étant arrivés dans l'île, se fortifieront d'abord contre les sauvages, puis s'occuperont pendant quatre ou cinq ans à défricher la terre et à la mettre en état d'être cultivée ». On créera ensuite une communauté de prêtres pour l'évangélisation de la colonie. Enfin, on établira des communautés de sœurs enseignantes pour l'instruction de la jeunesse et de sœurs hospitalières pour l'assistance des malades.

Leur programme fut suivi méthodiquement et avec une inflexible ténacité. La Providence, il est vrai, se mit « de la partie ».

P. Pourrat, P. S.-S.
(Jean-Jacques Olier.)
Les grands cœurs.

TROISIÈME LECTURE

Étude plus étendue sur les sons équivalents, sur les consonnes équivalentes, sur les sons composés. (Diphtongues, diérèses.)

Voyelles équivalentes de *a* son ouvert ou fermé

Le son des voyelles **ai ao ea** équivaut parfois au son ouvert ou fermé de la voyelle **a**.

Exemples:

ai = a	**ao = a**	**ea = a**
Sainte-Aignan (Agnan)	Laonnais (Lanais)	Jeanne
Dupaigne	Craonne	Jeannette
Philippe de Champaigne	Craonnais	Rougeâtre

Montaigne et douairière avec l'**i** sont aujourd'hui plus généralement reçus que Montagne et douarière... sans **i**.

Le mot Stael (Madame de) se prononce Stal — Les mots Transvaal, Saint-Graal se disent: Transval — Saint-Gral.

QUI T'A RENDU SI BON ?

L'Évangile et ma mère

Quelqu'un demandait un jour, à l'un de ces hommes rares qui sont toujours paisibles et le visage souriant, qui ne savent pas maudire et dont la main est toujours prête à s'ouvrir: « Qui t'a rendu si bon? » Et il répondit doucement: « L'Évangile et ma mère. Ma mère était si bonne, son affection tendre m'a réchauffé durant ma jeunesse, et quand il fait chaud dans l'âme, les généreux sentiments, aisément, y peuvent éclore et s'y acclimater. Lorsqu'à cette tendresse pénétrante s'ajoute une force persuasive et conquérante, il n'y a pas de danger que les sentiments généreux dégénèrent en mollesse. C'est ainsi que j'ai grandi, enveloppé d'un amour tendre et fort.

« Un jour, ma mère me conta une merveille qui me remua suavement. Elle me fit voir que Jésus, dont elle m'avait appris le nom et dit tant de bien dans mon enfance, avait passé ses quelques années de vie à protéger la faiblesse, à consoler les tristesses, à réconforter, à relever les fatigués, les vaincus de la vie, tous les déshérités d'ici-bas. Il inaugura son œuvre de grand bienfaiteur en

déclarant bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui peinent et qui souffrent. Les pauvres et les petits sont ses préférés, mais il ne rebute personne et fait du bien à tous. Il a le pouvoir de faire des miracles et il en use en faveur de toutes les misères.



« J'ai demandé à ma mère de me faire lire le petit livre où l'on parle si bien de Jésus. Elle m'a donné un Évangile et, depuis lors, chaque jour, j'en savoure quelques pages. Cette lecture me fait oublier les égoïsmes de la terre, il s'en dégage une vertu pacifiante qui me pénètre, qui m'incline à traiter les hommes avec douceur, et à leur faire tout le bien que je puis. »

S. A.

QUATRIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Ce sonnet historique exige le ton de voix du récit en général: voix ferme, animée, variée.

Les changements de voix sont en rapport avec les idées exprimées dans chacune des strophes:

1e strophe — Néron, un jour de fête a quitté son palais — le peuple l'acclame — ton vif — enthousiaste.

2e strophe — Un vieillard veut voir le cortège royal — Conseils que lui donne un joueur d'osselets — ton simple jusqu'au mot osselets — 3e et 4e vers: ton chargé de menaces, si le vieillard ne se prosterne pas au passage de l'empereur.

3e strophe — Des cris enthousiastes saluent l'apparition de Néron: le vieillard regarde sans se prosterner comme pour l'adoration — Néron remarque cette attitude, il en est saisi de colère ton très ferme, voix baissée au mot *droit* — mots de valeur bien accentués.

4e strophe — Cet étranger devait plus tard prendre Rome aux Césars et la donner au Christ — C'était saint Pierre. Changement de voix en attaquant le 1er vers, bien détacher la partie entre deux virgules — Nouveau changement de voix à *c'était* etc.

UNE RENCONTRE

Rome pour tout un jour dépouille son air morne.
Escorté de consuls, de femmes, de valets,
Néron, vêtu de pourpre, a quitté son palais,
Et le peuple ébloui l'acclame et le flagorne.

Un vieillard voulait voir. — Monte sur cette borne,
Lui dit en le haussant, un joueur d'osselets;
Mais ses yeux sont chargés de foudre, évite-les;
Courbe tes cheveux blancs quand sonnera la corne.

Le cortège parut; une clameur jaillit.
Le vieillard resta droit, et Néron tressaillit
Sous le brûlant rayon de sa lourde paupière.

Cet homme, un étranger sans science et sans arts,
Venait avec la croix prendre Rome aux Césars
Pour la donner au Christ. C'était l'apôtre Pierre.

PAMPHILE LEMAY.

CINQUIÈME LECTURE

LES MOUSSES

Les mousses forment un des groupes les plus intéressants du règne végétal. Ces plantes délicates, ordinairement de couleur verte, sont constituées par une tige et des feuilles. Elles n'ont ni fleurs, ni vaisseaux, ni racines. Par là, elles se séparent nettement des plantes supérieures appelées phanérogames, c'est-à-dire plantes à fleurs et même des fougères et des prêles, du groupe des cryptogames, ou plantes sans fleurs, car les fougères et les prêles s'attachent au sol par des racines. Les mousses tiennent le milieu entre celles-ci et les formes inférieures du même groupe, les algues, les champignons et les lichens, chez lesquels on ne distingue, à proprement parler, ni racine, ni tige, ni feuille.

Les mousses se rencontrent un peu partout, et dans les conditions les plus variées. Les unes sont adaptées à la sécheresse: on les trouve sur les rochers, exposées en pleine lumière, comme la mousse de la résurrection, sur les vieux murs et les vieilles clôtures de pierres, quelquefois même dans les fissures des trottoirs de nos rues. D'autres, plus nombreuses, affectionnent les lieux humides, le marécage, les prairies pauvres. Quelques-unes flottent en longs cheveux, à la surface de l'eau dans les ruisseaux et les cascades des montagnes. Elles donnent à tous les paysages, la vie, la fraîcheur et la beauté.

La distribution des mousses à la surface du globe ou même dans une région déterminée, pose un problème complexe. Elle est due évidemment à des causes internes qui se confondent avec la nature même de chaque espèce et qui donnent à la plante ses moyens de propagation; mais certaines causes externes, le climat, c'est-à-dire les influences météorologiques, celles de la lumière, de

la chaleur, de l'air et de l'eau, et en particulier le support par son action chimique et ses propriétés physiques, déterminent, dans une certaine mesure, cette distribution. Nous étudierons ces causes externes, en indiquant leur action sur les mousses et l'action des mousses sur elles, et nous montrerons comment les mousses peuvent nous donner une connaissance plus complète de nos terres et de nos forêts.

Les mousses constituent la première végétation qui se développe sur une terre inculte, comme le bord d'un chemin et le revers d'un fossé. Elles s'attachent fortement aux lieux où elles se fixent, et, par une action lente mais sûre, elles désagrègent les minéraux eux-mêmes. Chaque génération rend à la terre en mourant les substances qu'elle lui avait empruntées, augmente, par détritus et les poussières que lui apporte le vent, l'épaisseur de la couche végétale, et laisse un héritage plus riche aux générations qui viennent. Sur l'humus ainsi formé, s'établissent les plantes supérieures. Celles-ci grandissent et se développent. Elles portent des fruits qu'elles sèment à tout vent dans le voisinage, et en quelques années des lieux incultes se transforment; les rochers eux-mêmes se couvrent d'une végétation inattendue.

Pendant ces transformations les mousses demeurent les humbles servantes de ces plantes qu'elles ont introduites à la vie. Leur tissu entièrement cellulaire et délicat absorbe l'eau à l'état liquide ou de vapeur avec une rapidité extrême. Quelques espèces même, en particulier les sphaignes, qui forment en certains endroits des tapis de plusieurs pieds d'épaisseur, offrent un système particulier de cellules poreuses dont la réunion constitue des sortes d'éponges. Ces petits réservoirs retiennent une grande quantité d'eau pendant la période des pluies. L'eau qui ne peut y trouver place coule lentement vers les ruisseaux, retardée dans sa course par des milliers de petites plantes qui poussent sur son parcours. Ainsi les mousses diminuent les effets du ruissellement et contribuent à la régularisation des sources. Pendant l'été, l'eau qui s'était emprisonnée dans les cellules des mousses est portée au contact de l'air et s'évapore incessamment. De cette manière, ces plantes contribuent, dans une large mesure, à entretenir dans les forêts, un sol

et une atmosphère humides. Grâce à cette évaporation continuelle aussi, certaines espèces convertissent les terrains inondés en tourbières et contribuent à leur desséchement graduel et à leur solidification. Nous avons un exemple frappant de cette action des mousses dans la transformation des terrains au lac des Iroquois à Oka.

M. L'ABBÉ BEAULAC, P. S.-S.

SIXIÈME LECTURE

LE LOUP ET LE RENARD

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus, et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
À l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément:
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine:
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?

Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps qui, toujours marche, avait, pendant deux nuits,
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit: « Camarade,
Je veux vous régaler: voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait:
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure:
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire:
Il descend; et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.
Ne nous en moquons point; nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

LA FONTAINE.

EXPLICATION LITTÉRALE

Expliquez les mots et les expressions qui suivent:
Matoiserie: tromperie.
L'hôte des terriers: le renard.
L'orbiculaire image: la lune se reflétant dans l'eau.
Une faim canine: une faim dévorante, une faim de chien.
S'accommode: s'installe commodément.
Le dieu Faune: divinité champêtre qui protégeait les bestiaux.
La vache Io: fille d'Inachos changée en génisse par Jupiter.
Tâter d'un mets: y goûter.
Reguinde: faire remonter.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Auteur:

Jean de La Fontaine, fabuliste français du 17e siècle (1621-1695). Il a écrit un peu dans tous les genres: poésies diverses, contes, lettres, quelques tragédies. Il a surtout donné dans la fable sa complète mesure. La Fontaine est un écrivain classique très riche et très varié.

2. — Sujet précis, idée maîtresse, but proposé:

Un renard trompe un loup; tel est le sujet choisi par La Fontaine pour illustrer cette vérité: il ne faut pas se laisser séduire par les apparences.

Le but poursuivi par le fabuliste est de montrer, une fois de plus, la crédulité au service de la ruse.

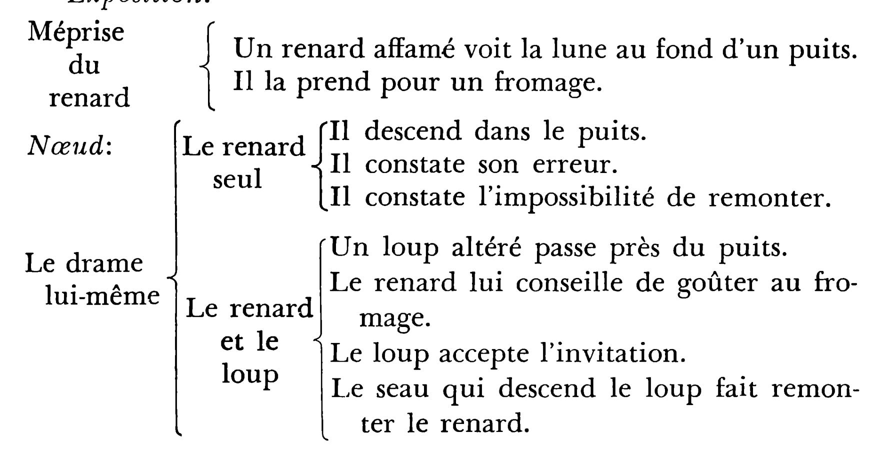
3. — Résumé:

Un renard descend au fond d'un puits pour saisir ce qu'il croit être un fromage. Incapable de remonter, il attire un loup dans le seau qui fait bascule avec le sien. Il est ainsi sauvé aux dépens du loup trop crédule.

4. — Plan:

Préambule: Discussion du fabuliste avec lui-même.

Exposition:



- Méprise du renard
  - Un renard affamé voit la lune au fond d'un puits.
  - Il la prend pour un fromage.
- *Nœud*: Le drame lui-même
  - Le renard seul
    - Il descend dans le puits.
    - Il constate son erreur.
    - Il constate l'impossibilité de remonter.
  - Le renard et le loup
    - Un loup altéré passe près du puits.
    - Le renard lui conseille de goûter au fromage.
    - Le loup accepte l'invitation.
    - Le seau qui descend le loup fait remonter le renard.

Dénouement: Triomphe de la ruse	Le renard est tiré d'affaire Aux dépens du loup.
Morale	Ne nous laissons pas séduire par les apparences ni par ce qui flatte nos passions.

5. — Appréciation des sentiments, des idées et des faits:

Le sentiment de ruse illustré ici par La Fontaine est bien conforme au caractère conventionnel du renard. « Rusé comme un renard », dit-on. Toutefois, la ruse, en cette fable va jusqu'au dernier degré de la méchanceté. Elle demeure quand même vraisemblable, si on songe qu'il s'agit, pour le renard, de sauver sa vie, et que chez lui, la fin justifie les moyens.

Les idées sont logiquement agencées: le système des deux seaux à bascule cause successivement la perte et le salut du renard, et toute l'intrigue tient à ce jeu de mécanique que La Fontaine expose deux fois avec toute la clarté désirable.

Les faits sont piquants d'intérêt: la lune prise pour un fromage, les deux jours de jeûne du renard, la mémoire des dieux, la sotte descente du loup constituent de l'inattendu. Le dénouement est d'un grand tragique, puisque sans le moindre remords, le renard envoie son compère à une mort presque certaine.

b) Étude de la forme:

1. — Vocabulaire de l'auteur; sa propriété, sa richesse, son relief.

La propriété des termes est mise en relief, surtout quand la nécessité oblige l'auteur à expliquer le fonctionnement des seaux qui, alternativement, puisent l'eau. Au cours de cette fable, La Fontaine n'a pas hésité devant des termes tels que: « machine, échancré, gosier altéré, tâter d'un mets »; il emploie ces mots de tous les jours parce qu'ils rendent parfaitement l'idée.

Sa fantaisie lui en inspire d'autres qui servent tout autant la précision: « orbiculaire image, la face circulaire, ajuster l'histoire au moins mal »... etc.

Le relief et la richesse du style sont assurés par les termes imagés et pittoresques dont cette fable abonde: « ample fromage, le liquide élément, j'en ai mangé cette échancrure, Jupiter repren-

drait l'appétit, le dieu Faune l'a fait, la vache Io donna le lait, un seau que j'ai mis là exprès » ... etc.

2. — **Figures et images:**

« Hôte des terriers »: périphrase désignant le renard.

« Le liquide élément »: périphrase désignant l'eau.

« Le temps avait échancré »: métaphore qui compare le temps à un tailleur échancrant une étoffe.

« L'astre au front d'argent »: périphrase désignant la lune.

On ne relève qu'une inversion: « de la même image charmé ».

Les détails mythologiques font ici office d'images: Ce sont des allusions très claires aux divinités protectrices dont l'aide habilement invoquée sert la cause du rusé plaideur. Tout cela est bien dans la manière de La Fontaine.

Conclusion:

La Fontaine s'est montré aussi bon psychologue qu'habile artiste en composant cette fable.

La gourmandise est le piège commun, mais la Fontaine varie pour chacun l'histoire de la tentation et de la chute. Il en est de même pour les deux descentes que l'auteur est obligé de décrire. C'est que le talent du fabuliste est servi par un vocabulaire riche, d'une extrême souplesse, par un tour de phrase que lui seul a le secret de varier presque à l'infini, et par un sens très averti des nuances et des situations.

SEPTIÈME LECTURE

LA CUEILLETTE DES BLEUETS

À la Sainte-Anne les bleuets sont mûrs. C'est le raisin de chez-nous, fils du feu; du sol humble et pierreux c'est l'offrande; c'est le miel des crans sauvages, le frère des éricales dans le royaume infini des sphaignes et des tourbières.

Alors, en juillet, gourmandes, les belles grappes se gorgent de soleil et de sucre et ressemblent à des œufs de merle dans le nid des feuilles glabres.

Alors, partout où la charrue ne peut naviguer, dans toutes les solitudes lointaines et les savanes sans fin, roule la vague opulente et joyeuse des airelles bleues.



C'est la richesse du pauvre, le présent de la terre de chez-nous, sa douceur, sa corbeille, son fruit d'amour.

Alors, les oiseaux grappillent tous au festin des bleuets; et, gavés, le long des jours chauds, s'endorment les ours, le museau dans les talles.

Les piqueurs de gomme qui suivent le flot d'or des sèves dans les fûts de la sapinière, à midi, descendent, joyeux, dans la douceur des grappes, et s'empiffrent en faisant rouler dans leurs mains gommeuses les baies tièdes et sucrées.

Et les enfants s'en donnent à la régalade, et se disputent les plus belles, et, criant, jaillissent de-ci, de-là, dans la bleuettière, saoulés de fruits et barbouillés comme des vendangeurs.

Alors, les talles, on les voit aussi se fleurir de filles brunes au large chapeau sous lequel — ah! les coquettes — brillent, comme deux bleuets de velours, des yeux amadoueurs; et, parfois, à la même grappe les doigts entremêlés, le beau gars du voisinage et la cueilleuse se parlent à l'abri du mélèze odorant...

Mais quand approche la chaperonne, le merle et la merlette, ah! vite, vite, s'espacent; mais la duègne, regarde et voit . . . plus de rouge aux visages que de bleu dans l'écuelle...

Ce matin-là, Marie sortit vers les jardins des hauts où tallent les airelles parmi les roches barbues de lichen et les crans austères.

Bah! vêtue tout ainsi, la fille! Jupe grise, matinée d'indienne et souliers de bœuf: mais alerte et bien en sève, et telle qu'autrefois les champs voyaient les femmes de ce pays.

Le cœur du jour était chaud. Et les veillottes au soleil fumaient comme des cassolettes; et les taurailles cherchaient l'ombre des aulnes, et de leurs queues fouettaient la nuée des mouches.

Au bord du bois, pour se rafraîchir, la cueilleuse s'assit, là, sous l'ombrelle claire d'une plaine; et, pour éteindre sa gorge, une source lui versa gaiement une rasade glacée.

Ensuite, pars à la cueillette! Et les fruits tombaient; et, tin! tin! sonnait le fond du vaisseau; et, tire! tire! la fille allait d'avance, à merveille, vers la joie du ras bord.

De temps en temps, il fallait se relever: et, aie! aie! les reins! Alors, du haut de la butte aux cailloux, Marie pouvait voir tout le pays et ses appartenances jusqu'aux montagnes.

Elle regardait la terre avec tendresse, prête comme tous ceux de sa race à oublier les rigueurs du long hiver pour un bon coup de soleil bu parmi les fruits de l'été.

Dans cette cuve-là on n'était pas riche; mais on y respirait de l'air et, toujours, le vent y faisait tourner quelque parfum, soit des

bois, soit des champs. On vivait loin des autres, mais, aussi, loin de la poussière des grandes routes, et plus libre que ceux qui se garent dans le fossé.

Pas riche, non! Mais on y buvait un lait portant son doigt de crème; mais les légumes y étaient sucrés comme des fruits; mais la chair des animaux vous avait un goût venu, peut-être, de l'abondance des rosées, ou bien de l'eau des sources où les troupeaux vont boire.

Son tour d'horizon parcouru, Marie se raccroupissait suivant l'adon des talles; et, recueillie, tout comme on fait un rosaire, elle égrenait ses grappes.

FÉLIX-ANTOINE SAVARD.
(Menaud, Maître-Draveur.)

HUITIÈME LECTURE

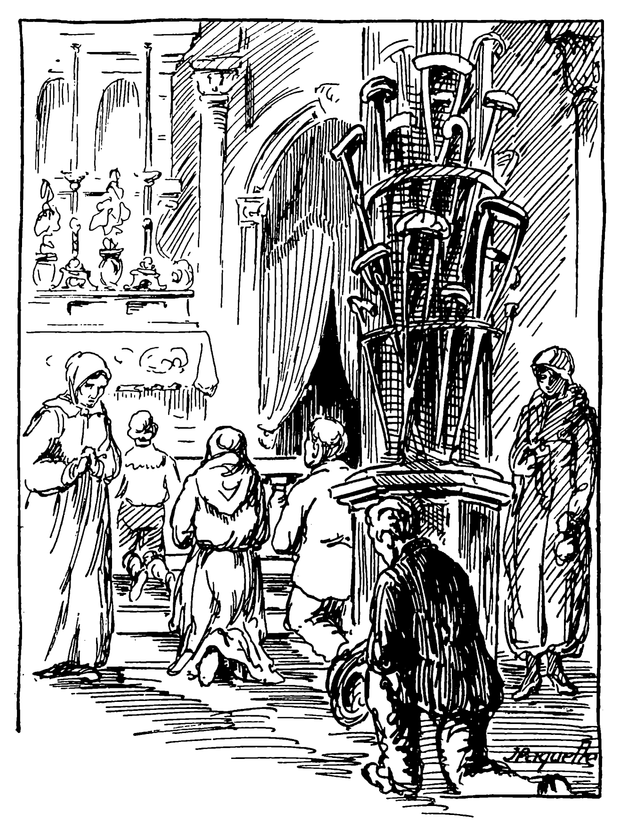
LES BÉQUILLES

On manque de béquilles pour les blessés... Comment faire?

J'ai lu que les Lyonnais avaient eu une idée sublime. Ils ont été prendre à Fourvières les béquilles des ex-voto.

La poignante inspiration! Il faut la suivre et l'étendre à tous les sanctuaires où pendent par centaines de grappes, comme à de mystérieux palmiers, les longs fruits de bois noir d'une si pénible beauté... Qu'on les arrache à leur inertie, à leur poussière! Voilà trop longtemps qu'ils sont là, ayant rempli d'ailleurs leur office et payé leur dette de reconnaissance. Décrochez donc ces lustres que les araignées, comme d'une housse, ont peu à peu enveloppés de leurs épaisses toiles! Des voûtes de tous les temples, de tous les célèbres lieux de pèlerinage, partout où entrent des petits navires gréés et taillés au couteau par des mains échappées du naufrage, ont été hissées des béquilles... ramenez-les... faites la sainte et magnifique rafle, abattez ces futaies, vendangez les chapelles, déboisez la grotte de Lourdes... La Vierge le permet et sera enchantée. Elle en recevra d'autres. Et je m'imagine que, munis de ce nouveau « matériel » précieux, privilégié, les blessés guériront plus vite et marcheront mieux après... Quelle aubaine! des béquilles

d'ex-voto! Des béquilles miraculeuses... qui ont déjà servi, qui ont été à la souffrance comme au feu et ont fait double campagne! Des béquilles bénites, tombées du ciel!... Ah! qu'elles seront les bienvenues et de quel cœur, vivant encore ou ayant cessé de battre... approuveront de loin ceux qui autrefois, après s'être ap-



puyés et avoir traîné des mois ou des années sur elles, les ont, le jour de récompense où elles sont tombées, offertes à la Madone sans se douter qu'après eux, plus tard... en 1914... elles iraient soutenir d'autres éclopés, étayer d'autres blessés, des boiteux de la guerre, et les remettre d'aplomb sur le chemin de la victoire!

HENRI LAVEDAN.
(*Les Grandes Heures.*)

NEUVIÈME LECTURE

PIE XI

Ce qui s'impose par-dessus tout au Vatican, c'est ce vieillard en blanc qui a les siècles derrière lui, plus de dix-neuf déjà, et au-delà, le pouvoir divin qui l'a fait ce qu'il est. Qu'on le veuille ou non, je défie qui se trouve en présence du pape de ne pas éprouver cette double impression de puissance et de respect.



Mais si l'on parle de Pie XI, bien que ces sentiments vous saisissent, il faut laisser de côté ce terme de vieillard, Pie XI n'en est pas un. Droit, robuste, fort sans être gros, il apparaît en pleine maturité. De taille moyenne, le visage plein, ni pâle, ni rouge, le front haut et large, superbe, les cheveux châtain sombre, le regard net, déchiffrant votre pensée comme un manuscrit de la bibliothèque ambrosienne, tout en lui indique l'équilibre, l'harmonie, la possession de soi, l'énergie, en un mot, l'homme de réflexion, de décision et d'action. Tout est ferme, l'attitude, le geste, la voix, et tout est simple et affable. Et c'est aussi que le pape parle en un français pur, correct, facile, qui coule de source, en connaît toutes les nuances et les aime. On sent un esprit sûr qui examine avant d'agir, un esprit large qui a le sens des nécessités actuelles, un

cœur sensible sous la réserve de l'attitude. Un homme de travail aussi, qui se rend compte par lui-même, et entend faire son « métier de pape » si l'on peut unir ces deux mots, tout comme un Louis XIV faisait son métier de roi.

Tout le monde à Rome sait jusqu'à quelle heure avancée de la nuit brille certaine lumière, et tout le monde à Rome se raconte comment le pape Pie XI série et classe méthodiquement les affaires en un compartiment de sa sûre mémoire ou de son intelligence disciplinée et merveilleusement équilibrée.

Et je livre à mes lectrices quelques-unes des paroles qu'a bien voulu me dire sa Sainteté en me recevant en audience privée. Voici les premières, toutes pleines de finesse et d'observation, telles de jolies fleurs, à propos de la mode: « Je sais, ai-je dit, que votre Sainteté est préoccupée de la mode. » « Très préoccupée, comme tous, car la mode touche à la morale. La femme doit être élégante et distinguée, pour être charmante et charmer. Mais quand elle commence à perdre le sens du — convenable, elle commence aussi à perdre sa vertu et son charme, et à cesser de plaire. » Paroles si justes!...

CÉCILE JÉGLOT.

DIXIÈME LECTURE

LES ADIEUX DU GRAND-PÈRE BOUCHER

Parmi les documents de la piété filiale chez nos ancêtres canadiens, il faut relire les « Adieux du Grand-Père Boucher », ce vétéran de la Nouvelle-France dont la vie couvre presque toute la période du régime français.

Arrivé ici à treize ans, en 1634, il meurt le 19 avril 1717, à quatre-vingt-dix-sept ans. Avant de s'en aller, Grand-Père Boucher écrit pour toute sa descendance ses dernières volontés. Il donne son âme à Dieu, son corps à la terre; il multiplie les conseils à sa femme et à chacun de ses enfants. Ces conseils sont les plus élevés: conseils d'union, de désintéressement, de probité, de fidélité à Dieu. Et j'y cueille entre autres ce passage qui serait aujourd'hui encore d'une si vivante actualité: « Il faut faire ce que l'on peut

pour amasser (du bien), ne négliger aucune occasion, mais que ce soit toujours sans préjudice de notre conscience et de notre honneur. Plutôt vivre pauvre, plutôt mourir que de rien faire contre l'ordre de Dieu. »

Les adieux du Grand-Père Boucher ont été conservés pieusement par sa nombreuse descendance. Une coutume touchante voulait encore, il n'y a pas bien des années, que ce document vénérable fût lu en entier, annuellement, en famille et à genoux.

« Plutôt vivre pauvre, plutôt mourir que de rien faire contre l'ordre de Dieu », avait dit le vétéran de la Nouvelle-France. Parole profonde de sens et de vérité.

Il n'y a de puissance et d'immortalité pour les peuples que dans la conformité de leur vie et de leurs institutions à la pensée de Dieu qui a fixé la loi des choses. Il existe un ordre familial, un ordre social divin; soumis aux lois de cet ordre, un peuple se meut à l'aise, se développe harmonieusement, parce qu'il se meut et se développe selon les lignes du plan éternel qui sont les seules lignes du progrès. Un tel peuple garde chez lui le respect des lois de la vie, la paix des foyers, le règne de la justice et, par surcroît, l'aisance matérielle. Cet ordre familial et social divin, nos ancêtres l'ont jalousement défendu. Tout dans leur existence confessait la royauté de Dieu sur eux, leur famille, leurs champs.

D'après l'abbé Groulx.
« Chez nos ancêtres. »

ONZIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Remarquer les parties du morceau comprises entre les chiffres correspondant à ceux des explications données ci-dessous.

1 — 2 — Ton moyen — mouvement modéré — ton soutenu à *branche* — 4e vers: détaché dans une voix plus basse.

2 — 3 — Dialogue: ponctuation bien observée — mot *précisément* bien accentué — inflexions des points d'interrogation, d'exclamation, bien rendus dans la voix.

3 — 4 — Voix plus basse — mouvement plus lent — mot *sottement* accentué.

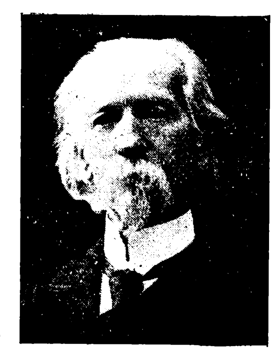
Ton presque égal — mouvement assez lent — mots *n'écoute, reste* bien attaqués — pause très brève à *maternel* — inflexion peu élevée à *dise* — mot *vole* bien attaqué et accentué.

LE CHAT ET LE JEUNE OISEAU

Vers cette heure du jour où tout se rembrunit,
Un chat qui n'avait point une allure très franche
Finit par découvrir, perché sur une branche,
Mais tout près du nid,
Un jeune oiseau qui voletait à peine.

« Sais-tu bien, lui dit-il, que tu n'es pas prudent?
— Comment? répond l'oiseau, d'une âme fort sereine,
Je ne m'éloigne pas de mon nid cependant.
C'est là, précisément, que je trouve ta faute,
Un chat comme parfois l'on en a remarqué,
Un chat peu scrupuleux arrive, grimpe ou saute,
Et te voilà croqué.
— Que me conseille alors votre touchante estime?
— Eh! de monter, parbleu! de monter à la cime.
Alors l'oiseau naïf ouvre l'aile, s'ébat,
Et tombe sottement dans les griffes du chat.

Jeunesse sans expérience
N'écoute pas ces inconnus
Qui par des discours ingénus
Vantent tes biens et ta science;
Reste près du nid maternel,
Le foyer, l'école ou l'église
Jusqu'à ce que le nid te dise:
« Vole maintenant vers le ciel. »



PAMPHILE LEMAY.

DOUZIÈME LECTURE

IL FAUT SAVOIR DIRE NON

... Tu as bien raison, mon enfant, de penser aux autres, grands ou petits, et de t'occuper de leurs plaisirs. On ne pense jamais assez aux autres, on n'est jamais assez occupé d'eux. Tu verras, en avançant dans la vie, que le principal défaut de beaucoup de gens, c'est de ne pas savoir se suffire à eux-mêmes: ils ont besoin, tantôt qu'on fasse leurs affaires, tantôt qu'on les amuse; et ils sont très reconnaissants, quand on leur rend l'un ou l'autre de ces services. Avec bien peu de chose quelquefois, avec un peu d'activité et de persévérance pour autrui, on se concilie une bienveillance générale, très douce en soi et qui peut être très utile... Et puis, c'est un vrai devoir d'être bon, aimable, de l'être à tous les moments de la journée. On fait ainsi beaucoup de bien; on établit autour de soi comme une atmosphère suave et douce, qui attire tout le monde, et dans laquelle tout le monde aime à se trouver.

Il y a pourtant un autre conseil que je veux te donner en même temps, mon enfant, et qui semble contraire à celui-là. Il faut savoir refuser, aux gens qu'on aime, les choses qu'il serait déraisonnable de leur accorder, qui seraient mauvaises en elles-mêmes, ou injustes, ou nuisibles pour eux ou pour d'autres. Ce serait charmant de n'avoir qu'à être bon et aimable, qu'à dire *oui*. Il faut savoir dire *non*, et le dire très décidément. J'ai vu bien du mal produit dans le monde et dans l'intérieur de la famille, parce qu'on ne savait pas dire non, parce qu'on cédait, avec une molle complaisance, à des exigences, à des désirs que pourtant on blâmait.

Tu auras à apprendre cette vertu-là, ma chère fille. Pascal, je crois, dit quelque part: « Je n'estime pas un homme qui possède une qualité, s'il ne possède en même temps la qualité contraire; s'il est doux, je veux qu'il soit ferme; s'il est hardi, qu'il soit prudent », etc. Pascal a raison. Les mérites qu'il demande sont difficiles; mais en fait de mérites, mon enfant, la difficulté n'est jamais

une raison d'y renoncer. L'ambition du bien est la seule qui doive être illimitée.

Adieu, ma chère Henriette. Je t'embrasse de toute mon âme. Embrasse les autres pour moi.

GUIZOT (1702-1874).
(*Lettres à sa famille et à ses amis.*)

TREIZIÈME LECTURE

Qualité de la diction: *variété.*

La variété dans le ton comprend toutes les modulations, tous les degrés d'intensité, de durée que comporte la voix en passant sur les mots, sur les phrases d'un morceau.

La variété du ton en diction suit la variété de nature et d'ordre des idées dans le développement des propositions du texte. Ainsi, par exemple, lorsque d'un paragraphe aux idées gaies, le lecteur passe à un paragraphe aux idées tristes, cela doit être bien *marqué* dans le ton par un changement de voix.

De même pour l'ordre des idées: quand l'auteur a jugé à propos d'intercaler une incidente au milieu d'une proposition principale, c'est encore au lecteur à indiquer cet ordre par un changement convenable dans sa voix.

Exemple:

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
(*Esther,* DE RACINE.)

Le sens de ces mots exige un ton de surprise au début, de reproche à la fin. De plus, l'incidente du 1er vers est détachée par un ton un peu différent de celui du second vers.

Nature, ordre des idées, des sentiments, voilà donc ce qui guide le lecteur dans la variété des modulations d'un morceau à lire.

Défaut opposé à la variété: *monotonie.*

Le mot monotonie signifie un seul ton: mono tono. C'est le défaut d'une diction ou les mêmes inflexions, les mêmes pauses

et le même mouvement reviennent à toutes les phrases, malgré les changements établis par l'auteur dans la nature et l'ordre des pensées.

C'est là un défaut qui finit infailliblement par endormir les auditeurs forcés d'écouter une parole ainsi dépouillée de toute intelligence.

L'ACTION CATHOLIQUE ET LA JEUNE FILLE

par PIERRE FONTANEL, S.J.

EXTRAIT

Champ d'action... Chaque apôtre a deux groupes d'âmes à aider: dans sa famille et au dehors.

a) *Dans la famille.* — C'est là que commence votre apostolat; par l'exemple, les prières, la parole, les œuvres, vous devez faire mieux connaître, aimer plus ardemment et suivre plus fidèlement Jésus-Christ.

De plus, il faut de chaque membre de votre famille faire un collaborateur, un apôtre. À vous de trouver les moyens de donner à votre apostolat familial la plus grande efficacité; mais il est certain que la charité doit être au premier rang: les menus malentendus vous nuiraient, même au dehors.

b) *Au dehors.* — Sauf de très rares exceptions, vous travaillerez sur des âmes de jeunes filles, de votre âge ou plus jeunes, de votre condition et de votre milieu: les filles plus âgées accepteraient difficilement votre intervention, de même celles de conditions différentes, les unes par gêne, les autres par dédain. Dans votre milieu, votre action est plus facile et plus continue. Les moyens sont simples: vous donnez une leçon silencieuse par votre exemple; vous gagnez les bonnes grâces par votre amabilité, votre dévouement. Puis, vous profitez des occasions pour glisser un bon mot, sans sermonner. Vous avez deux buts à atteindre: faire éviter le mal et faire pratiquer la vertu. Une jeune fille est légère, court

les théâtres, les bals, avec le premier venu; elle lit n'importe quoi, surtout les mauvais romans: vous gagnerez d'abord sa confiance; vous l'inviterez à des amusements honnêtes où vous l'accompagnerez si c'est nécessaire; vous la rapprocherez de Dieu par la prière, les visites à l'église, les confessions, les communions. Quand ses idées seront changées, vous l'inscrirez dans un groupe s'occupant d'œuvres sociales, à un cercle d'étude, à une association religieuse. Pour faciliter le changement des idées, il faudra isoler, éloigner des occasions et des amies, supprimer les occasions et changer les amies.

Comment entamer les pourparlers ? Si la jeune fille vous est connue, vous l'aborderez facilement; si elle vous est inconnue, il vous faudra l'étudier, en l'observant ou par ceux qui la connaissent. En tout cas, il importe de frapper juste au début, de ne pas rebuter, indisposer: l'amabilité, la charité, la délicatesse vous préserveront toujours des erreurs ou les corrigeront.

QUATORZIÈME LECTURE

L'EXAMEN DU GÉNÉRAL DROUOT

C'était durant l'été de 1793. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne dans une des salles de l'école d'artillerie. Le célèbre Laplace y faisait, au nom du gouvernement, l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant.

La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysan, petit de taille, l'air ingénu, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau venu. L'examinateur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise, et, sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen, il lui permet de s'asseoir.

On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions, Laplace reconnaît une fermeté

d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au delà de ses limites naturelles; il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal: les réponses sont toujours claires, précises, marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. Laplace est touché; il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion.



L'école se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy. Vingt ans après, Laplace disait à l'Empereur: « Un des plus beaux examens que j'aie vu passer dans ma vie est celui de votre aide de camp, le général Drouot. »

LACORDAIRE.

EXPLICATION LITTÉRALE

Expliquer les expressions et les mots qui suivent:

Une nombreuse et florissante jeunesse — Châlons-sur-Marne — école d'artillerie — Laplace — grade — l'air ingénu — calcul infinitésimal — marquées au coin — aide-de-camp — Drouot (Antonio).

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Auteur et titre du morceau:

Henri-Dominique Lacordaire naquit à Dijon, patrie de Bossuet en 1802. Brillant avocat à 22 ans, il renonça au barreau et se fit prêtre. Lacordaire rétablit en France l'ordre des Dominicains qui avaient été expulsés par la Révolution. Ses Conférences à Notre-Dame attirèrent une foule enthousiaste. À 50 ans, il renonça à la chaire, pour s'occuper de l'éducation de la jeunesse, au Collège de Sorrèze où il mourut en 1861.

Ses principaux écrits sont sa correspondance, ses Conférences, une petite vie de sainte Marie-Madeleine.

À la mort de Drouot, Lacordaire fut prié de prononcer son oraison funèbre. Ce texte est tiré de la première partie de son discours.

2. — Sujet précis, idée maîtresse et but proposé:

L'examen du général Drouot est le sujet précis de cet extrait; Lacordaire présente cet examen comme un des plus beaux que Laplace ait fait passer. Le but de l'orateur est de montrer que le succès couronne l'effort.

3. — Résumé:

L'extrait s'ouvre par l'exposé des circonstances: temps et lieu de la scène, personnages. Se succèdent ensuite, les préliminaires de l'examen, les questions de Laplace et les réponses de Drouot. Le jugement du célèbre examinateur, l'impression de l'École, et le souvenir qu'en a conservé Laplace terminent cette narration.

4. —
Exposition: Cadre du tableau.

Temps et lieu de la scène	En 1793. À Châlons-sur-Marne. À l'École d'artillerie.
Personnages	Examinateur: Laplace. Candidats: 180. Drouot: petit de taille, l'air ingénu, gros souliers, bâton à la main.

Nœud: Examen.

Préliminaires de l'examen	Un rire universel accueille le paysan. Laplace lui fait remarquer sa méprise. Drouot répond qu'il vient subir l'examen. Laplace lui permet de s'asseoir.
Questions de Laplace	Il reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen plus loin que le programme ne le comporte. Il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal.
Réponses de Drouot	Claires, Précises, Marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent.

Dénouement: Résultat.

Laplace est touché	Il embrasse le jeune homme. Il le proclame premier de la promotion.
Impression de l'école	Elle se lève tout entière. Elle accompagne Drouot en triomphe à travers la ville.
Paroles de Laplace	Vingt ans plus tard, À Napoléon.

5. — Appréciation des idées et des sentiments:

L'ironie avait accueilli le jeune homme à son entrée dans la salle, l'admiration l'accompagna à sa sortie: deux situations très naturelles. L'auteur a su mettre en valeur une idée très saine: la ténacité au travail porte sa récompense et le vrai mérite force l'admiration.

b) Étude de la forme:

Ce passage de l'éloge du général Drouot est une narration. On y remarque la clarté, la variété et l'intérêt.

Le style y est si clair qu'il ne contient pas un mot, sauf « calcul infinitésimal », qui ne puisse être compris par un enfant de dix ans. La simplicité et la rapidité du récit contribuent également à sa clarté.

Rien de moins monotone et de moins uniforme que cette page, où l'on passe d'une impression pénible (celle du rire qui accueille le paysan) à une impression de joie (celle de son triomphe). Le style est encore varié par le portrait du jeune Drouot et par la parole de Laplace à l'Empereur.

L'intérêt est ménagé jusqu'à la fin. Lacordaire a accumulé les contrastes pour piquer la curiosité de son auditoire.

Des figures bien choisies agrémentent le style: « Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait » — « Une fermeté d'esprit qui le surprend » — « Les réponses sont marquées au coin d'une intelligence »... sont autant de métaphores.

« L'École se lève » : c'est l'emploi du contenant pour le contenu.

On pourrait citer encore l'antithèse sur laquelle sont construits les paragraphes deuxième et troisième.

Conclusion:

Lacordaire a su dramatiser son récit. Il emploie les ressources de son imagination et de son cœur, à nous rendre sympathique la figure du célèbre général: c'est que Lacordaire possède le grand secret d'intéresser, tant par la mise en scène que par l'émotion personnelle.

QUINZIÈME LECTURE

PRISE D'ORLÉANS

Vers huit heures du matin commença la lutte, lutte de géants. Les Anglais criblèrent les assaillants de boulets et de traits. Les Français, sous le feu des canons, à travers flèches et pierres lancées contre eux, arrachaient les palissades, comblaient les fossés, escaladaient les murs. Quelques-uns arrivaient au sommet. Ils retombaient aussitôt, frappés par les haches, les piques de l'ennemi. Mais rien ne décourageait les survivants. Ils recommençaient leurs assauts et les braves Anglais ne pouvaient s'empêcher de dire:

« Ces Français se croient donc immortels? »

Jeanne était partout, animant les courages:

« Allez bon cœur et bon espoir! s'écria-t-elle. Tout viendra à bonne fin.

Cependant, vers une heure de l'après-midi, les assaillants lassés semblaient mollir.

« Ne doutez point, la place est vôtre, dit Jeanne. Qui m'aime me suive! »

Elle descendit dans le fossé, appliqua une échelle contre le rempart et se mit à monter. À peine avait-elle gravi quelques échelons qu'elle tomba atteinte d'un trait d'arbalète entre l'épaule et la gorge. On accourt, on l'emporte, on la désarme pour panser sa blessure. Elle était percée de part en part. Quand elle vit son sang couler, le cœur lui faillit et elle se prit à pleurer. Mais bientôt ayant prié, elle n'eut plus peur. Elle-même arracha le fer de sa plaie.

La nouvelle que Jeanne était blessée avait jeté le découragement dans l'armée. Les capitaines faisaient sonner la retraite. Jeanne, retrouvant ses forces, courut à eux.

« Ne partez pas, dit-elle, faites seulement reposer vos gens, mangez et buvez; puis retournez à l'assaut. Sans nulle faute les Anglais seront vaincus, et seront pris dans leurs tourelles et leurs boulevards. »

On l'écouta, et pendant que ses compagnons reprenaient haleine, Jeanne se mit en prière dans une vigne. Bientôt l'attaque recommence plus ardente que jamais. Au milieu des combattants, un

soldat tenait l'étendard de la Pucelle. Voyant au loin remuer son étendard, Jeanne ne put rester en place. Elle courut le ressaisir, malgré ses blessures. Les Anglais croyaient Jeanne mourante. Quand ils l'aperçurent debout sur le bord du fossé, sa bannière à la main, ils furent tout stupéfaits.

« Regardez si mon étendard touche le mur, dit Jeanne à un gentilhomme.

— Il y touche.

— Eh bien! tout est à vous. Entrez! » s'écria-t-elle à voix très haute.

Les Anglais frissonnaient d'épouvante et les Français se ruaient à l'assaut avec ardeur. Aussi pressée est une bande d'oisillons allant percher sur un buisson, aussi serrée était cette nuée d'assaillants. Ils escaladaient le mur si lestement, qu'on eût dit qu'ils montaient les degrés d'un escalier.

Le soir, les cloches d'Orléans sonnaient à toute volée; tout le peuple faisait cortège à Jeanne rentrant dans la ville, et des milliers de voix chantaient l'hymne d'actions de grâces.

JOSEPH FABRE.

SEIZIÈME LECTURE

LA FAMILLE CHEZ NOS ANCÊTRES

Les enfants! voici bien, dans la maison canadienne, la plus riche partie du mobilier. Ce que d'autres redoutent comme un péril de pauvreté, nos pères l'appellent richesse. Chez eux « les religions du travail, de la foi et de la famille s'unissent » comme eut dit Étienne Lamy.

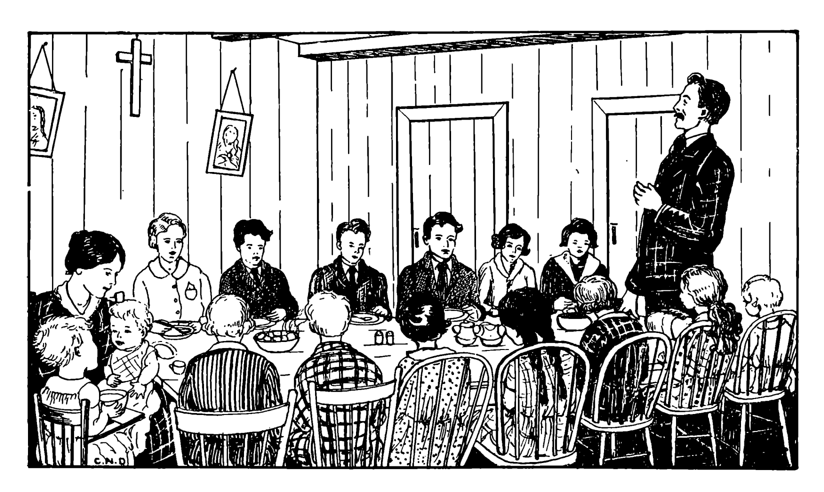
Chez les Anciens Canadiens, la maison n'est jamais si joyeuse que quand elle est pleine. Quels splendides repas autour de la vaste table, où « quand ils sont seuls », ils sont vingt-quatre ou vingt-six, quelquefois trente ou trente-deux.

L'habitant canadien aime beaucoup sa famille. Il aime aussi beaucoup sa terre qu'il a faite en tout ou en partie, pouce par pouce, pied par pied, qui lui permet de mettre du pain sur sa table, qui, chaque jour, réunit en corvée joyeuse la bande de ses enfants,

et sa femme elle-même, dure aux travaux des champs comme à ceux de la maison.

L'une des caractéristiques de la famille canadienne c'est de s'être constituée une coopérative du travail, et une petite société presque indépendante dans le domaine économique.

Le budget familial veut que la production commune suffise à tous les besoins. Et tout le monde travaille, et tous les métiers fonctionnent pour que du labeur de chacun tous aient à manger et à se vêtir. Oh! les joyeux et ambitieux concours entre faucil-



leurs et faucilleuses! Oh! les courses à l'engerbage du blé, au crochetage des pois, et les plantureux diners sous l'ombrage dans la pièce du trait-carré, parmi l'odeur de la fenaison et la chanson du vent! Oh! les laborieuses journées du long hiver, alors que la mère, dans les ronronnements du grand rouet, fait nouer et manger par le fuseau les longs rouleaux de laine; que le père ou la grande fille pédalent sur le métier à tisser; que les enfants pelotonnent autour du dévidoir; que la grand-mère dans son coin tricote éperdument, ou plisse avec son alène au manche de corne un beau soulier de cuir neuf, et qu'à la grange les garçons, à grand coups de fléau, font monter dans la batterie l'épaisseur du blé!

La vie canadienne de ce temps-là si unie, si enclose, peut paraître monotone, ennuyeuse. Comment s'ennuyer dans la maison

canadienne, avec le tapage des enfants qui crient, s'agitent comme des lutins; avec les rondes improvisées des frères et des sœurs, le soir, dans la place; avec la vingtaine de convives qu'ils sont toujours à table? « Nous autres, avaient coutume de dire les vieux, nous sommes toujours aux noces. »

Comme il y avait de gaieté franche, ouverte, dans la famille, chez nos ancêtres!

L'esprit chrétien de la famille canadienne s'exerce surtout où il doit s'exercer: dans l'éducation des enfants. Monseigneur de St-Vallier a noté que les pères et les mères remplissent à l'égard de leurs enfants et de leurs valets les devoirs du prêtre. Là toujours, dans ces familles, nous entendons les premières leçons du catéchisme, les premières formules de prières enseignées par les lèvres maternelles; là, enfin, ont été gardées et pieusement transmises jusqu'à nous les saintes et naïves ballades emportées de France par nos premières aïeules.

D'après l'abbé Groulx.

DIX-SEPTIÈME LECTURE

Voyelles équivalentes de l'*e* muet.

Le son des voyelles **ai** équivaut parfois, par exception, au son de la voyelle **e** muet. Exemples:

1. — **ai = e**	**ai = e**	**ai = e**
il faisait	faisant	bienfaisant
nous faisions	faisable	satisfaisant
vous faisiez	malfaisant	contrefaisant

2. — **On** égale **e** dans monsieur — prononcer me-cieu.

3. — L'**e** du groupe *ress,* l'**e** des mots dessus, dessous et leurs dérivés équivaut à l'**e** muet. Ex.: *de-ssus — de-ssous — re-ssources — re-ssembler — re-ssentir,* etc.
Exception: ré-ssusciter.

Consonnes *ch* équivalentes de *k*.

Le groupe **ch** équivaut souvent à la consonne **c** dur ou **k.** Ex.:

archange	archiépiscopal	lichen (likèn)(e)
chaos	orchestre	drachme
catéchumène	chœur	Zacharie

ASTRID DE SUÈDE ARRIVE À ANVERS

Quand, le 8 novembre 1926, une foule immense se pressait au grand quai d'Anvers, c'était peut-être un sentiment de curiosité naïve qui l'animait, mais c'était aussi une affection latente, inavouée encore...

Au premier rang, sur ce grand mur où viennent s'amarrer les grands navires de tous les pays du monde, le Roi, la Reine et le Prince attendaient.

Et derrière eux, autour d'eux, il y avait leurs invités, c'est-à-dire le peuple. Et déjà c'était l'amour de ce peuple que le Grand Roi apportait en hommage à la Princesse lointaine.

Devant nous il s'était porté garant pour elle.
Devant elle il se portait garant pour nous.

Il y avait dans l'air une lumière timide. Au pied des murs, l'Escaut étendait ses vagues lentes comme une grande force qui se contient, placide et calme par volonté.

Plus loin, c'était le Steen et la Maison des Bouchers émergeant du vieil Anvers et la flèche de Notre-Dame, orgueilleuse parure.

Une brume légère enveloppait l'horizon vers le Nord.
C'est par là qu'elle allait venir de Suède.

Nous connaissions surtout ce pays par ses allumettes et par Gréta Garbo. Cette reine de l'écran, par son hiératisme et l'énigmatique sérénité de ses attitudes, nous avait apporté du mystère. L'école suédoise de cinéma, avec Sjostrom et d'autres, nous avait envoyé des œuvres qui déroulaient à nos yeux des paysages tout remplis d'étranges évocations.

Quand par avance, les poètes du journalisme nous parlèrent d'une princesse de légende, qui nous venait des lointaines brumes

nordiques, mon Dieu, nous savions bien que c'était de la littérature, mais cela nous faisait tout de même quelque chose.

Et c'est avec une imagination vaguement inquiète et un cœur disponible que la foule du 8 novembre attendait l'élue de son Prince, celle dont le nom voulait dire « Prête à donner son cœur ».

C'est alors qu'apparut un grand bateau blanc, et les gens commençaient à se dire que les poètes avaient eu raison, car tout cela c'était très beau.

Il y a toujours quelque chose de majestueux dans l'arrivée d'un navire qui lance ses saluts comme des appels, s'approche et lentement s'amarre.

La passerelle fut jetée.

Et sur cette passerelle des milliers de regards se fixèrent.

Chacun comprenait quel symbole représentait cet étroit passage, car ce symbole était évident dans sa matérialité même: un trait d'union.

Tout était immobile et dans cette éclatante immobilité, il n'y avait plus qu'une petite princesse de vingt ans qui seule, joyeuse et spontanée, s'avançait avec une grâce ailée sur cette passerelle symbolique.

Ce furent quelques instants à peine où, pour ces milliers d'âmes, tout était aboli, où chacun vivait cette rencontre en dehors et au-dessus de soi-même.

Alors il y eut ce premier geste qui devait emporter comme une rafale l'enthousiasme de la foule.

La princesse se jeta dans les bras de son fiancé et, le plus simplement du monde, comme s'il n'y avait pas eu ces milliers de regards, ils s'embrassèrent.

Parce que ces regards n'étaient pas des regards étrangers.

Tout ce peuple assemblé c'étaient les gens de la famille.

Il y eut alors une poussée d'enthousiasme délirant. Les gardes qui devaient maintenir un passage au cortège royal furent noyés dans la foule.

Et de même que le grand bateau blanc avait dû fendre en deux l'Escaut de son étrave, ce roi, ces princes, tout ce bonheur promis dut tracer son chemin dans la foule pour y laisser à jamais son sillage.

Dès ce jour la Princesse Astrid était adoptée par toute la nation. On pouvait enlever la passerelle. Il pouvait repartir et disparaître en silence à l'horizon le grand bateau blanc qui arborait le pavillon bleu croisé de jaune.

Désormais cette princesse était nôtre. Pour toujours.

L'arrivée à Bruxelles fut vraiment triomphale. Déjà les premiers courriers devançant le train royal avaient apporté la nouvelle. Déjà l'on savait quel accueil les suprêmes Anversois avaient fait à la future duchesse de Brabant.

Quelques jours après, le 10 novembre, était célébré à Sainte-Gudule le mariage de celui qu'on avait surnommé le prince Charmant avec cette fille du Nord qui avait dit un jour: « Je me marierai avec quelqu'un que j'aime et peu m'importe le reste . . . »

Parole de jeune fille insoucieuse encore, mais qui devait illuminer la vie, si brève hélas! de cette Reine si proche de son peuple.

JEAN DENIS.

DIX-HUITIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Observer les qualités de voix, de mouvement, en rapport avec les caractères:

1. — du sujet: description;
2. — du personnage: laborieux — gracieux — aimant;
3. — du style — simplicité — grâce.

Ton dominant de la lecture: moyen — inflexions peu élevées.

Mouvement dominant de la voix: un peu lent — Pauses bien observées — points de suspension donnés en baissant lentement la voix.

LA FILEUSE À LA FENÊTRE

C'était là que, le front tout nimbé de lumière,
Cependant que le lin séchait aux soliveaux,
Elle filait, filait ses écheveaux,
Mon aïeule, la belle et robuste fermière.



C'était dans l'embrasure du châssis
Qui donne sur la route attirante et lointaine,
Bordée à l'infini de charmille hautaine,
Et dans la chaise où tant des miens se sont assis,

Qu'elle filait. Au sein de la maison rustique
Elle régnait. Son front s'auréolait le jour,
Et son visage avait des rayons tout autour,
Comme les fronts de saints dans un vitrail antique...

L'amour fait les fronts radieux.
Plus blanche que la laine en sa pâleur dormante,
Plus douce que le lin était son âme aimante,
Et les flammes d'orgueil palpitaient dans ses yeux...

Comme la femme dont nous parle l'Évangile,
Elle semait du lin, élevait des brebis,
Fauchait les épis mûrs et cousait des habits,
Et le rouet tournait sous sa main très agile...

Et des enfants nombreux jouaient à ses côtés,
— Robustesse de fils, grâce blonde de fille —
Elle était jeune femme et mère de famille,
Comme une vigne rose où croissent les étés!...

BLANCHE LAMONTAGNE.

DIX-NEUVIÈME LECTURE

Diphtongues. — Les trois voyelles initiales **i - u - ou** forment en grande partie la série des sons composés prononcés en une seule ou en deux syllabes. (Diphtongues, diérèses.)

Exemples:

	Voyelle initiale **i** *diphtongues (une syllabe)*	Voyelle initiale **i** *diérèses (deux syllabes)*
ia:	diacre	fili-al
ie:	herbier	sabli-er
io:	studio	préci-osité
iu:		di-urne
ieu:	studieux	oubli-eux
iou:	biniou (cornemuse)	
ian:	viande	fri-and
ien:	lien	Cypri-en
ion:	vision (prose)	Si-on

REMARQUE. — Parfois en poésie une diphtongue devient diérèse d'après l'intention du poète. Il faut alors respecter cette intention et donner au son composé la valeur de deux syllabes.

Ex.:

> **Entre les pattes d'un lion**
> **Un rat sortit de terre assez à l'étourdi...**

Le mot lion a ici deux syllabes (diérèses) il faut donc prononcer li-on, non lion, comme on le fait dans la prose.

Mgr DE LAVAL ET L'ESPRIT DE SACRIFICE

Mgr de Laval, fondateur de l'Église de Québec, ne manqua pas d'asseoir son œuvre sur la pierre rude et souvent sanglante des cruels renoncements. Il l'avait apprise de bonne heure, la vertu de sacrifice, lui, qui, aux jours ambitieux de la jeunesse, avait si généreusement abandonné à son frère cadet, et pour se mieux donner à Dieu, l'héritage de fortune et de gloire des Montmorency-Laval. Il la connaissait bien la vertu de sacrifice lui qui passait volontiers de l'ermitage à l'hôpital pour y servir les pauvres, faire les lits des malades, et panser leurs plaies. Il apportait donc en la Nouvelle-France ce besoin de se donner et de se sacrifier qui est la vertu des plus grands saints.



C'est à la trace des immolations quotidiennes qu'on pourrait suivre le vaillant prélat à travers les forêts et les territoires de son immense diocèse, dans les villages et dans les bourgades sauvages, sur les routes pénibles où il porta son activité pastorale. Il veut lui-même catéchiser et confesser; il confirme les nouveaux chrétiens qu'on lui amène, ou qu'il va visiter.

Et quand l'évêque, fatigué par les travaux et les infirmités de l'âge, s'enferma dans son cher Séminaire pour y attendre la fin

d'une vie que Dieu se plut à prolonger, je ne sais ce qu'il faut admirer davantage, ou l'humilité du pontife qui s'efface et se retire dans une cellule de séminariste, ou la résignation touchante du malade qui pendant vingt ans, ajoute les mortifications du jeûne et du cilice aux souffrances de ses plaies saignantes et douloureuses.

Aussi, l'héroïsme contagieux du sacrifice se communiqua-t-il aux ouvriers apostoliques qui entouraient Mgr de Laval. Ou plutôt, cet héroïsme surnaturel qui, dès les premiers jours de la colonie, avait paru l'ordinaire vertu des missionnaires, reçut d'un si haut et si merveilleux exemple, un accroissement nouveau. On rivalisa d'ardeur pour travailler à l'extension du règne de Dieu sur la Nouvelle-France; on se multiplia pour annoncer aux Indiens, au prix de mille dangers, la bonne nouvelle du salut.

MGR CAMILLE ROY.
(*De la Société Royale du Canada.*)

VINGTIÈME LECTURE

Diphtongues — diérèses. — La voyelle initiale **u** est le plus souvent diphtongue avec une autre voyelle. Ex.: *nuit.* Toutefois quand **u** est suivi de **eu**, il y a plutôt diérèse. Ex.: *respectu-eux.*

Diphtongues:		*Diérèses*:
ua:	nuage	su-avité
ué:	salué	mu-er
ui:	lui	bru-issement
uo:	duo	virtu-ose
ueu:	vertueux	lu-eur
uan:	buanderie	chats-hu-ants
uin:	juin	Alcu-in
uon:	nous saluons	nous dilu-ons

Voyelles équivalentes de *é* fermé.

Le son des voyelles **æ** (liées) **ai** - **ée** - **œ** (liées) équivaut très souvent au son **é** fermé.

Exemples:

æ = é	**ai = é**	**ée = é**	**œ = é**
ex-æquo	j'ai	dictée	phœnix
cæsium (métal)	je chantai	journée	œsophage
ægosome (insectes)	j'écrirai	assemblée	œcuménique

Les voyelles **ai** égalent **é** dans je n'ai; elles égalent **è** dans n'ai-je.

Les voyelles **œ** (liées) ont le son **é** dans les mots d'origine grecque, où ces voyelles sont suivies d'une seule consonne. Ex.: *œsophage.*

Si ces voyelles sont suivies de deux consonnes, leur son équivaut à **è** ouvert. Ex.: *œstre* (insecte).

Les mots geai — quai — gai — je sais — sont sujets à discussion quant au son **é** ou **è**, non pas mai qui se dit mè.

Consonne composée *ct* équivalente de *k*.

Cette consonne correspond parfois à **k**, à titre de liaison et dans quelques mots seulement. Ex.: *respect humain, aspect agréable, circonspect* et *sage* se disent: *respè kumain, aspè kagréable,* etc. où le **t** est inarticulé.

Là où le **t** de **ct** est articulé c'est ce **t** qui se lie au mot suivant. Ex.: *exact* et *fidèle* se lit *exact té fidèle,* en liant le **t** articulé de **ct.**

LA VÉRITABLE AMITIÉ

La véritable amitié ne comporte pas seulement l'estime, mais le respect; il faut que l'on sente, jusque dans les épanchements de l'intimité, la présence et la dignité de la vertu.

L'amitié ne cherche pas l'égalité, mais elle la produit. Elle met tout en commun entre les amis: la fortune, les qualités de l'esprit, les sentiments du cœur.

Quoiqu'elle se manifeste ordinairement par un échange constant de bons offices, ce n'est pas en vue de l'utilité qu'elle est formée, c'est par un penchant naturel qui nous attire l'un vers l'autre, et qui nous fait trouver notre bonheur dans le repos, la sécurité et l'intimité de cette liaison. Elle se fortifie doublement par l'ha-

bitude, parce que cette vie que nous associons à la nôtre nous apporte, comme en héritage, toutes ses joies et toutes ses douleurs.

On ne peut dire si un ami nous est plus nécessaire dans la bonne ou dans la mauvaise fortune: dans la mauvaise pour nous consoler, dans la bonne pour nous avertir.

C'est un témoin à la fois bienveillant et austère, car c'est notre conscience personnifiée et rendue visible, dont les conseils doivent être donnés avec fermeté et reçus avec douceur. Nous offensons l'amitié quand nous prostituons ce nom aux vaines grimaces et aux liaisons éphémères du monde. Ces relations superficielles ne nous donnent que des flatteurs et des compagnons, pas un ami.

JULES SIMON.

VINGT ET UNIÈME LECTURE

Voyelles équivalentes de è ouvert.

Le son des voyelles **ai** — **aie** — **ay** — **aye** — **ei** — **ey** — équivaut le plus souvent au son de la voyelle **è**.

Exemples:

ai = è	**aie = è**	**ay = è**
aider	craie	paysan
raison	raie	ayant
aimer	que j'aie	Patay
aye = è	**ei = è**	**ey = è**
Delahaye	Seigneur	Ney
La Durantaye	pleine	Sarcey
Houssaye	reine	Jersey

Les voyelles **ay** — **aye** — équivalentes de **è** ont pour exceptions: ba-yadè-re — papa-yer — cipa-ye — coba-ye — paga-ye — et un certain nombre de noms propres. Ex.: *Ba yard* — *Lafa-yette* — *Ca-yenne* — *Bisca-yes* — *Luca-yes,* etc.

UNE PRIÈRE

Celui qui écrivit cette prière est mort à vingt ans loin de la France et loin de sa mère.

Sa mère, cherchant dans la chambre qu'il avait habitée et dont elle a fait un sanctuaire, quelques souvenirs intimes, la trouva écrite de sa main dans le paroissien qui lui servait habituellement, et elle portait les ratures indiquant qu'elle avait été composée avec le calme et la plénitude de la volonté.

« Mon Dieu! je vous donne mon cœur: mais vous, donnez-moi la foi!

Sans la foi, il n'est point d'ardentes prières, et prier est un besoin de mon âme.

Je vous prie, non pour que vous écartiez les obstacles qui s'élèvent sur ma route, mais pour que vous m'aidiez à les franchir.

Je vous prie, non pour que vous désarmiez mes ennemis, mais pour que vous m'aidiez à me vaincre moi-même!

Daignez, ô mon Dieu, exaucer mes prières!

Conservez à mon affection tous ceux qui me sont chers! Accordez-leur des jours heureux.

Si vous ne voulez répandre sur cette terre qu'une certaine somme de joie, prenez, mon Dieu, la part qui me revient.

Répartissez-la parmi les plus dignes, et que les dignes soient mes amis.

Si vous voulez faire aux hommes des représailles, frappez-moi!

Le malheur est converti en joie par la douce pensée que ceux que l'on aime sont heureux.

Le bonheur est empoisonné par cette pensée amère: Je me réjouis, et ceux que j'aime mille fois plus que moi sont dans la souffrance.

Pour moi, mon Dieu, plus de bonheur! Je le fuis, enlevez-le de ma route.

La seule satisfaction que je recherche, c'est celle qui dure toujours; celle que donne une conscience tranquille.

Ô mon Dieu! montrez-moi toujours où se trouve mon devoir, et donnez-moi la force de l'accomplir en toute occasion.

Arrivé au terme de ma vie, je tournerai sans crainte mes regards vers le passé, son souvenir ne sera pas pour moi un long remords, et alors je serai heureux!

Faites, ô mon Dieu, pénétrer plus avant dans mon cœur la conviction que ceux que j'aime et qui sont morts sont les témoins de toutes mes actions.

Ma vie, alors, sera digne d'être vue par eux, et mes pensées les plus intimes ne me feront jamais rougir. »

Savez-vous le nom de celui qui écrivit cette prière?

C'est un nom à peine connu à cette heure; il semblait cependant destiné à remplir la France.

Il s'appelait, le prince impérial Louis Napoléon, il était le fils de Napoléon III et il fut assassiné par les Zoulous, le 1er juin 1879.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

Diphtongues — diérèses. — La voyelle initiale **ou** forme assez rarement diérèse avec une autre voyelle, si ce n'est en poésie.

Exemples:

	Diphtongues:	*Diérèses*:
oua:	couardise (prose)	cou-ardise (vers)
oue:	ouest	clou-er
oui:	oui	l'ou-ïe
ouo:		Drou-ot
oueu:	noueux (prose)	nou-eux (vers)
ouan:	louanges —	lou-anges
ouin:	Gouin	Drou-in
ouon:	louons (prose)	lou-ons (vers)

LA CONVERSATION

La conversation est un art. Tout le monde s'imagine qu'il connaît cet art. Mais en réalité bien peu de gens le pratiquent. Parmi ceux qui se flattent d'y être passés maîtres, se trouvent les bavards. Ils se trompent. Le bavard est à la conversation ce que la fausse note est à la musique. Une fausse note peut déranger tout un orchestre. Il suffit d'un bavard pour détruire une conversation. Fi des bavards! Ils sont suffisants, pleins d'eux-mêmes, et ne s'aperçoivent pas que chacun se moque d'eux. Ils s'écoutent parler, tandis que leurs auditeurs, leurs victimes et leurs juges en même temps, ne désirent qu'une chose, c'est qu'enfin ils se taisent.

Un des premiers points dans l'art de la conversation, c'est de savoir écouter. Rien ne semble plus facile; peu de choses sont plus difficiles. Nous sommes tous emportés par le besoin de donner notre opinion ou de manifester une impression. Puis, parler est une chose, écouter en est une autre. Vous le savez bien, vous tous, écoliers, qui souvent laissez parler le maître et ne le suivez pas. Bien écouter n'est pas seulement prêter l'oreille, mais c'est prêter toute son attention, c'est comprendre la marche du raisonnement, afin de se rappeler ce que dit l'interlocuteur et de lui répondre ensuite point par point.

Chez ceux qui ne savent pas écouter, une conversation dégénère de plusieurs façons. Ou bien chacun d'eux suit son idée à part, et alors ils sont comparables à des hommes qui voyageraient le long des deux faces d'un mur sans fin. Ils pourraient continuer ainsi indéfiniment sans se rencontrer. Après une semblable conversation on ne se rappelle que ce qu'on a dit soi-même. Ce que l'autre disait a passé inaperçu. On n'a rien appris.

Une autre façon dont dégénère la conversation, c'est sa chute dans le coq-à-l'âne. Quelques-uns, en causant ensemble, ne s'arrêtent pas à un sujet. Ils n'y touchent qu'en passant et immédiatement sautent à autre chose. Ils vont du *coq à l'âne.* Mille et un objets passent ainsi par leur conversation décousue. Ils perdent le temps. Ils parlent pour le plaisir de parler. Le cultivateur qui tracerait un sillon dans un champ, trois sillons dans l'autre, et ainsi de suite, perdrait sa journée. Ne l'imitez pas quand vous causez. Si

vous parlez d'un sujet, demeurez-y attachés et traitez-le à fond. Alors votre conversation deviendra fructueuse.

Savoir interroger est une autre partie de l'art de converser. Mais naturellement, nous n'allons pas ici vous recommander l'indiscrétion. Nous parlons du désir naturel et loyal de s'instruire et de se renseigner sur les choses que vous ne savez pas. Chacun a en lui un trésor d'expérience. Il faut le faire parler. Si vous savez le faire habilement, vous en tirerez des choses exquises. Plus que les livres, la bonne conversation instruit.

CHARLES WAGNER.

VINGT-TROISIÈME LECTURE

Semi-consonnes: Quand les voyelles **i u ou** et **y** équivalentes de **i,** sont initiales dans une diphtongue, elles sont en réalité des semi-consonnes, du fait que tout comme la consonne, elles n'ont presque pas de sonorité, et qu'elles s'appuient sur la voyelle qui suit. Ex.: la voyelle initiale **i** du mot pied est une semi-consonne puisqu'on l'entend à peine dans la prononciation, la sonorité reposant presque tout entière sur **e** qui suit **i.** Et l'on dit *p(ié)* non *(pi-é);* ainsi en est-il dans les mots: *cieux, Canadien,* et dans toute autre diphtongue, (une syllabe).

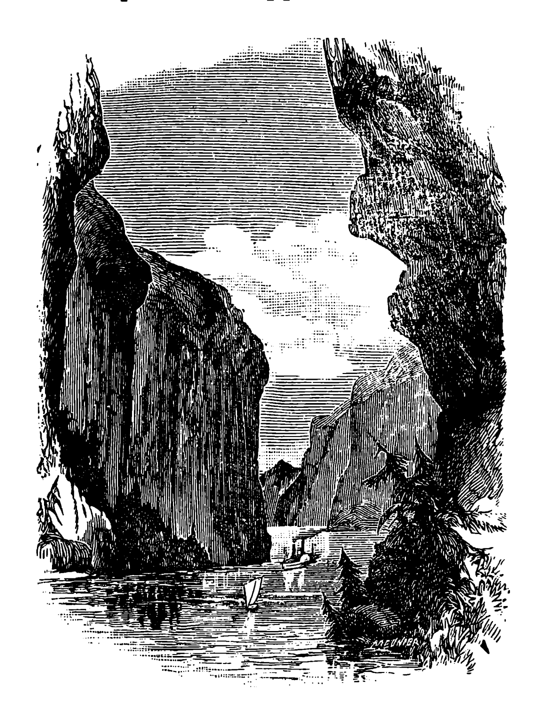
Mais dans le cas des diérèses (2 syllabes) la voyelle initiale du groupe composé reste franchement et simplement voyelle, ayant alors sa sonorité entière, et ne s'appuyant pas sur la voyelle qui suit. Ex.: sci-atique — lu-eur — clou-er.

Certaines semi-consonnes placées au commencement du mot jouent le rôle d'un **h** aspiré dans la prononciation, c'est-à-dire qu'elles empêchent la liaison de la consonne précédente ainsi que l'élision de **a e** des articles **le la.** Ex.: le ou les yatagans — Le Yucatan — le yod — le ou les yachts — le youyou — le Yukon — le oui — un oui — ce oui— un ou des ouistitis — un ou des uhlans. On dit la ouate ou l'ouate, bien que la ouate soit plus selon l'usage. Ce qui n'empêche pas de dire un n'ouate, plein d'ouate.

Par analogie sans doute avec cette manière de prononcer, on dit encore: le un (nombre) — le onze — le onzième — chapitre un — chapitre onze — livre huit — le huit mai, etc.

LE SAGUENAY

La rivière Saguenay est un gouffre profond parfois de mille pieds, taillé en plein granit, au sein d'énormes entassements de montagnes, par un terrible cataclysme qui remonterait à des milliers d'années si l'on peut s'en rapporter à l'attestation géologique,



aux témoignages offerts par les épaisseurs profondes d'alluvion, de terre végétale, soutenues comme le sein même de l'océan dans la tempête, puis, s'affaissant dans les ravins de cent, deux cents, trois cents pieds de profondeur; tout cela brusquement sans cause

explicable, si ce n'est par un épouvantable choc dans les entrailles de la terre, et par le déchaînement des éléments qui en fut la suite.

Il n'est pas de voyageur qui ne se sente pris d'une sorte de frémissement, d'épouvante mystérieuse, à l'aspect de ce sombre fleuve et de ces formidables rives, à l'heure où le crépuscule grandissant s'épanche sur elles, à cette heure où le bateau à vapeur, chargé de touristes émerveillés, rendus subitement silencieux, s'avance lentement vers son embouchure, que semblent garder avec un front menaçant, de lourdes falaises, où viennent s'obscurcir les dernières lueurs du jour.

Chaque branche d'arbre, frissonnant alors dans le vent du soir, semble un sourcil qui se fronce et dont l'ombre se projette au loin sur les eaux du Saint-Laurent lui-même. Ce large manteau noir qui descend des sommets hérissés, encore tout pleins des longs roulements du tonnerre, remplit l'âme d'une terreur à laquelle l'imagination donne de l'intensité sans doute, mais il semble qu'à la vue de cette rivière presque insondable, enserrée, comme étreinte entre deux torses de montagnes qui ont l'air de se défier d'un bord à l'autre d'un infranchissable abîme, on se croit en face d'une dernière empreinte du chaos d'un dernier essai, ébauche violente d'une formation arrêtée dans son cours, et qui gronde, et qui s'irrite de ne pouvoir jamais se compléter, d'attendre en vain l'œuvre patiente, mais sûre, du temps qui accorde son heure à tout ce qui existe.

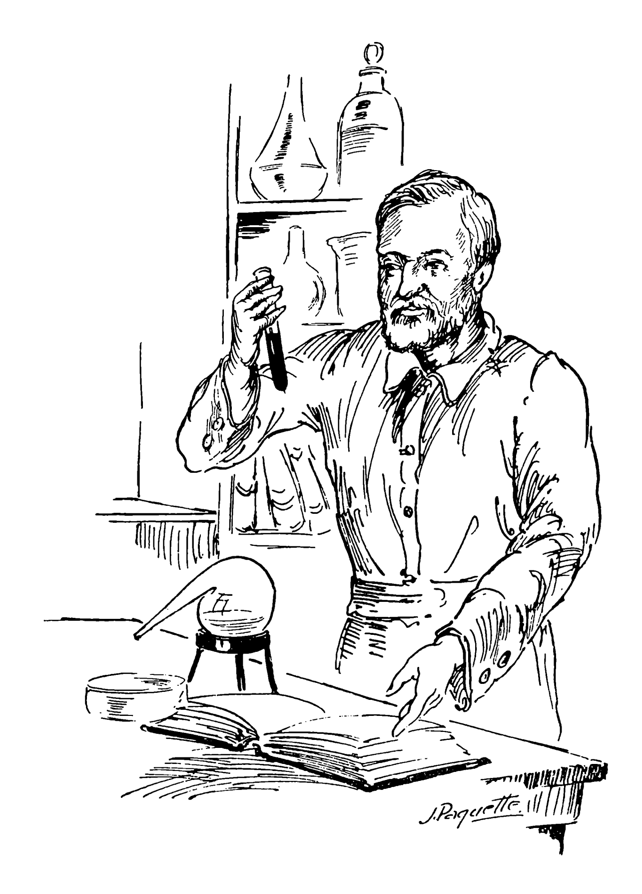
Il y a comme du délire dans cette création. Les montagnes paraissent avoir été jetées là au hasard, comme dans une épouvantable mêlée où les combattants sont restés debout foudroyés sur place. Dans ces entassements informes, on respire comme un souffle encore tout récent de cataclysme, et bien des siècles passeront sans rien enlever à cette nature de son horreur tragique. Tout y tremble de l'entrechoquement, de la fureur des éléments repoussés dans leur essor; on se sent, en entrant dans ce chaos immobilisé, aussi petit que l'atome, et l'on a une secrète terreur d'y être englouti sans revoir.

A. Buies.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

PREMIÈRE INOCULATION DU SÉRUM CONTRE LA RAGE

Le 6 juillet 1885, à 8 heures du matin, un enfant de neuf ans conduit par sa mère, vint au laboratoire de Pasteur. Tous deux



arrivaient d'un village d'Alsace. La mère raconta que le petit Joseph Meister, se rendant à l'école, avait été, l'avant-veille, surpris dans un chemin de traverse par un chien enragé. L'enfant,

terrassé, couvrant son visage de ses bras, avait reçu quatorze morsures. Un maçon, qui avait vu de loin la scène, était accouru, une barre de fer à la main. Le chien, frappé à coups redoublés, avait lâché prise. Un médecin, consulté douze heures après l'accident, fit sur les plaies quelques cautérisations à l'acide phénique. Devant le nombre et la gravité des morsures, le médecin avait conseillé à la mère de partir, avec son enfant, pour Paris. Elle le conduirait chez quelqu'un qui n'était pas médecin, mais qui pouvait mieux qu'un médecin, ajoutait-il, donner un bon conseil.

— Et nous sommes arrivés bien vite, dit Madame Meister.

Pasteur, après avoir commencé par calmer la mère qui s'effrayait et le petit qui pleurait, était partagé entre la confiance que lui inspirait la sûreté de son traitement préventif contre la rage, depuis qu'il l'appliquait aux chiens, et l'anxiété de savoir s'il pouvait risquer ces mêmes inoculations sur cet enfant. Il simplifia lui-même tous les détails matériels pour cette Alsacienne et son fils, et leur donna rendez-vous dans l'après-midi.

Pasteur voulait consulter deux hommes qui lui inspiraient pleine confiance: le Dr. Vulpian et le Dr. Grancher. Il leur fit part de ses scrupules qui touchaient à l'angoisse. Vulpian, dont on vantait toujours l'esprit de réserve, exprima l'avis que les expériences de Pasteur sur les chiens étaient suffisamment concluantes, pour que l'on fût autorisé à prévoir les mêmes succès dans la pathologie humaine.

— Pourquoi, ajouta-t-il, ne pas essayer ce traitement? Existait-il contre la rage un autre moyen? Les cautérisations faites à l'acide phénique sur les blessures, longtemps après l'accident, étaient inutiles. — Si l'on considérait, concluait Vulpian, les dangers presque certains que courait l'enfant enragé, et, d'autre part, les chances de l'arracher à la mort, c'était plus qu'un droit, c'était un devoir pour Pasteur d'appliquer au petit Meister l'inoculation antirabique.

Le Dr. Grancher, professeur à la Faculté de médecine avait les mêmes arguments et donna un semblable conseil.

Le soir même, Vulpian et Grancher, qui étaient venus visiter l'enfant, décidèrent de faire immédiatement la première inoculation. On prendrait la moelle la plus reculée, celle de quatorze jours, et l'on remonterait ainsi jusqu'aux moelles fraîches. Au cours des dernières inoculations, Pasteur passa par une série de sentiments dont il faut avoir été le témoin pour pouvoir se rendre compte de ce qu'il éprouva à la fois d'espérances infinies et de craintes poignantes. Vainement était-il assuré, par tant d'expériences si décisives, que le vérus de la rage serait vaincu, que l'humanité serait délivrée d'un effroi dont elle était obsédée depuis des siècles, sa sensibilité si vive, si frémissante, se concentrait sur cet enfant. C'est parce qu'il y avait dans Pasteur cette association de génie et de bonté, qu'il a eu les cœurs.

Les semaines passèrent, la rage ne se déclara pas, le petit Meister était sauvé.

RENÉ VALLERY-RADOT.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

LA DÉPÊCHE

I

Dijon, 11 *heures du matin.*

Dans mon wagon, assise au coin qui me fait face,
À la gare voisine une femme a pris place
Avec un jeune enfant auprès d'elle installé;
Un petit être frêle et pâle, étiolé,
De ceux qui sont déjà sur la limite sombre
Où l'aile de la mort les frôle de son ombre.
Oh! quel regard profond, navrant, découragé,
Elle attachait sur lui! Jamais le naufragé

D'une angoisse pareille et d'un œil aussi morne
N'a vu fuir une voile au fond du ciel sans borne,
Ni senti, sur les flots, vide plus effrayant.

Ce qu'elle apercevait, devant elle fuyant,
C'était tout un bonheur entrevu, tout un rêve,
Dans le rayonnement d'une aube qui se lève,
Un navire idéal sur les flots sans écueil,
Un long sillon d'amour, d'espérance et d'orgueil,
Et, là-bas, le pays enchanté que les mères
Peuplent de leurs enfants, — le pays des chimères!

Le train, sur un remblai, glissait plus lentement.
Mes yeux erraient au loin, distraits; à tout moment,
La mère regardait son enfant: sa pensée
Restait sur ce front blême obstinément fixée.
Le paysage était splendide; l'horizon
Scintillait sous les feux de la chaude saison.
La mère regardait son enfant. La nature
Était riante et belle; il toussait, ô torture!
Et l'oreille aux aguets et les yeux vigilants,
La mère commentait ses gestes nonchalants.
Aux rives d'un canal de peupliers plantés,
L'eau calme miroitait en lames argentées;
Et coteaux, et forêts, et vergers, tour à tour
Couraient dans la lumière éclatante du jour.
La mère, sans rien voir de l'indicible fête,
Regardait son enfant, vivait pour cette tête!
Je ne sais quelle fièvre avait miné ce corps
Qu'elle pressait contre elle, inerte et sans ressorts,
Protégé chaudement par un manteau de laine.
Elle menait son fils à la ville prochaine,
Près de certain docteur en renom, pour tenter
Une chance suprême, et payer sans compter!
Elle lut dans mes yeux ma triste sympathie;
Car l'âme, à ces tableaux, est vite convertie;

Des larmes d'une mère en vain je me défends;
Puis je songeais à toi, si tendre à ces enfants!
« Connaissez-vous un bon médecin? me dit-elle.
Celui que je vais voir a grosse clientèle:
C'est le dernier espoir, peut-être le salut! »

Elle me dit le nom. Or le hasard voulut
Que j'eusse, en d'autres temps, servi dans sa carrière
Ce savant, jeune encore, esprit large, âme fière,
De ceux qui, de leur art notant tous les progrès
Ont à l'âpre nature arraché maints secrets.
La science nouvelle a vu plus d'un prodige!

Sur un carton, je mis deux mots: « Prenez, lui dis-je:
Voyez-le de ma part; ayez courage et foi!
Tout ce que l'on peut faire, il le fera pour moi. »
Un éclair traversa cette douleur farouche;
Jamais plus doux merci ne sortit d'une bouche;
Elle pressa bien fort le petit mot sans prix,
Et l'enfant souriait, comme s'il eût compris.
Lorsqu'il fallut quitter le wagon, l'étrangère,
Malgré son cher fardeau, descendit plus légère;
Le flot des voyageurs la saisit; de mon coin,
Rêveur, le long du quai je la suivis de loin.

II

Avignon, 6 *heures du soir, à l'hôtel de . . .*

J'avais presque oublié déjà mon petit drame,
On vient de m'apporter à table un télégramme.
J'avais faim; le plaisir m'a coupé l'appétit:
« J'ai vu votre cliente — et réponds du petit! »

EUGÈNE MANUEL, *En voyage.*

EXPLICATION LITTÉRALE

Expliquez les mots et les expressions qui suivent: étiolé — remblai — aux aguets — carrière — un petit mot sans prix — le flot des voyageurs la saisit — quai.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — **Auteur et titre du morceau:**

Eugène Manuel (1823-1901) ancien inspecteur général de l'Instruction publique, représente avec François Coppée la poésie populaire et bourgeoise. Il a publié: *Poèmes populaires et Poésie de l'école et du foyer.*

Le titre: « La dépêche » semble énigmatique jusqu'au dernier quatrain qui, à lui seul, le justifie.

2. — **Idée maîtresse et but proposé:**

L'auteur veut dramatiser un acte de bienfaisance.

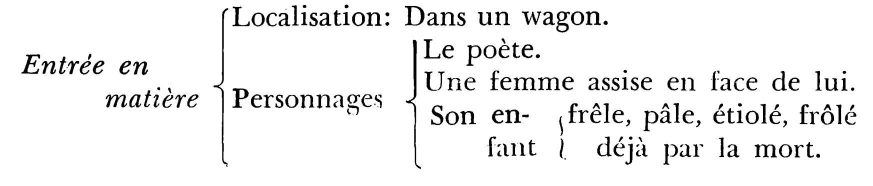
La description du désespoir d'une mère qui va perdre son enfant est l'idée maîtresse de ce morceau.

3. — **Résumé:**

Eugène Manuel, dans un wagon, se trouve en présence d'une mère désespérée qui conduit chez un médecin de renom son enfant presque mourant.

Ému par la douleur de cette mère, Manuel la recommande à ce médecin qu'il a obligé autrefois. Un télégramme lui annonce la guérison presque assurée de l'enfant.

4. — **Plan:**


Entrée en matière
- Localisation: Dans un wagon.
- Personnages
  - Le poète.
  - Une femme assise en face de lui.
  - Son enfant: frêle, pâle, étiolé, frôlé déjà par la mort.

- *Corps du sujet*
  - Observation du groupe par le poète
    - La mère au regard profond, navrant, découragé.
    - Son angoisse comparable à celle du naufragé en détresse.
    - Sa persistance à ne pas détacher ses yeux de son enfant.
    - Son indifférence aux beautés de la nature.
    - L'enfant
      - petit être miné par la fièvre, inerte, sans ressorts, enveloppé d'un manteau de laine.
  - Conséquences de cette observation
    - Connaissance du but du voyage.
    - Sympathie accordée à la mère.
    - Conversation engagée entre les deux.
  - Aide apportée par le poète
    - Motifs de sa propre confiance dans le médecin.
    - Espoir dans la science nouvelle.
    - Remise d'une carte de recommandation à la mère.
    - Paroles d'encouragement qu'il lui adresse.
  - Reconnaissance de la mère.
  - Sourire de l'enfant.
- *Dénouement*
  - La mère descendit plus légère.
  - Le poète la suivit du regard.
- *Épilogue*
  - Réception du télégramme
    - Rappel du petit drame.
    - Vif plaisir ressenti.
    - Assurance de guérison.

5. — **Appréciation des sentiments et des idées:**

La douleur maternelle et la sympathie par laquelle le poète y répond sont deux sentiments d'un parfait naturel et en tout

conformes à la psychologie. Rien de théâtral ni chez la mère, ni chez le voyageur.

L'idée de confiance dans la science médicale nouvelle est certainement bonne en soi tant qu'elle est subordonnée à la Providence.

Les faits s'enchaînent d'eux-mêmes. Manuel observe la mère désolée et son enfant malade; de cette observation naît un sentiment de sympathie véritable qui se traduit par un acte de bienveillance. Sa main gauche oublie vite ce qu'a fait sa droite; il faut qu'une cause extérieure, ici le télégramme, lui remette en mémoire sa bonne action. Le plaisir ressenti à la réception de la dépêche montre que la part prise à la douleur de cette mère n'était pas de commande.

b) Étude de la forme:

1. — Vocabulaire de l'auteur:

La propriété des termes se manifeste dans les traits descriptifs des personnes, autant que dans la peinture des lieux et des choses.

Revoyons, par exemple, les qualificatifs justes par lesquels l'auteur dépeint soit l'état de l'enfant, soit le regard de la mère. Quelle précision presque géométrique dans les expressions: « assise au coin qui me fait face » — « le train sur un remblai ». — Les traits sont bien choisis pour caractériser les paysages: « l'horizon scintillait sous les feux » — « l'eau calme miroitait en lames argentées » — « coteaux, forêts, vergers couraient dans la lumière éclatante. »

2. — Phraséologie:

Les phrases semblent couler tout naturellement de la plume de l'auteur sans que la rime le gêne. On compte un certain nombre d'inversions, mais la plupart des phrases se déroulent dans l'ordre logique. Elles sont narratives, courtes, alertes, ne renfermant qu'un minimum de subordonnées.

3. — Style:

a) *Images et figures*:

« Limite sombre » métaphore: la mort est comparée à une ligne qui termine la vie.

« L'aile de la mort frôle de son ombre »: personnification de la mort.
« Le bonheur fuyant »: bonheur comparé à une personne.
« Les vers 12e à 19e: Ce qu'elle apercevait...
. . . le pays des chimères !
sont une allégorie (image continuée en plusieurs traits) du bonheur rêvé par la mère. »
« Le train glissait...
« Les yeux vigilants...
« L'eau miroitait...
« Coteaux, forêts, vergers couraient...
« Vivait pour cette tête...
« La fièvre avait miné ce corps...
« La science a vu...
« Un éclair traversa la douleur...
« Le flot des voyageurs la saisit... »
sont autant d'expressions imagées qui contribuent à la richesse et à la variété du style.

b) *Qualités du style*:

Le style d'Eugène Manuel est agréable par son pittoresque et son coloris. La sympathie de l'auteur y est communicative. Est-ce parce qu'on y lit entre les lignes l'intérêt qu'il porte à la mère désolée ? — Est-ce par la triple répétition: « la mère regardait son enfant » qui, revenant comme un refrain, semble ponctuer chaque tableau ? — Quoi qu'il en soit, le style est suggestif et entraînant.

La qualité maîtresse d'une narration est l'intérêt. Eugène Manuel sait captiver son lecteur jusqu'à la fin. Après l'avoir tenu dans l'inquiétude, à l'avant-dernier vers seulement il lance le mot « plaisir » qui annonce l'issue heureuse de l'incident: « Je réponds du petit ! »

Conclusion:

M. Manuel nous a décrit l'émouvante détresse d'une mère qui voit dépérir son enfant. Sa narration poétique, d'un style souple et d'une psychologie profonde, est devenue sous sa plume un petit

drame dont les péripéties se sont présentées avec une parfaite vraisemblance. Un heureux mélange d'imagination et de réalisme ajoute encore au charme de ce morceau.

VINGT-SIXIÈME LECTURE

Qualité de la diction: *naturel.*

Le ton naturel dans la diction ne fait qu'une seule et même chose avec la vérité dans l'expression d'un texte.

Il dépend donc du sens exact que l'écrivain a voulu donner à sa parole écrite, et le lecteur n'a pas le droit d'y suppléer sa manière à lui d'interpréter cette parole. Son rôle n'est pas de supplanter l'auteur, mais bien d'être son porte-voix.

Que d'erreurs sont commises en diction au nom du naturel, quand on oublie trop la personne de l'auteur, et pas assez la sienne propre.

Défauts opposés au ton naturel dans la lecture:

Les défauts opposés au ton naturel sont aussi nombreux que les intonations, les inflexions, les pauses, les mouvements qui ne sont pas en rapport exact avec la vérité telle que l'a exprimée l'auteur.

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE

« De bonne heure, le Jour de l'An au matin, les enfants de familles canadiennes-françaises s'agenouillent devant leur père, et le père les bénit. C'est une tradition que nos aïeux nous ont apportée de France. Elle s'est perpétuée chez nous, intimement liée au sentiment religieux. Elle est une des plus touchantes manifestations de la piété filiale dans nos foyers. L'Église en explique le sens surnaturel, l'encourage, la recommande, la conserve, comme elle fait pour toutes nos traditions les meilleures... »

Rien, par ailleurs, n'est plus simple que la bénédiction du Jour de l'An. Le rituel renferme bien quelques formalités variant d'une paroisse ou d'une région à une autre. Mais l'essentiel, le fond, reste partout le même, d'une signification touchante et grande dans sa simplicité.

Au reste, c'est la maman qui interprète et qui enseigne aux petits comment il faut faire. Elle a d'abord commencé elle-même par faire à son mari ses souhaits du nouvel an. Elle et lui se sont levés plus tôt que de coutume ce matin-là; lui pour être prêt à



bénir; elle pour s'émouvoir et caresser ses chers petits quand ils seront bénis. Les plus grands sont venus les premiers ou bien séparément, chacun demandant sa bénédiction ou bien à la suite de l'aîné qui la demande pour tous: « Papa, voulez-vous, s'il vous plaît, nous donner votre bénédiction? » Et le père levant ses deux mains sur la tête de ses enfants prononce d'une voix qui s'efforce de n'être pas trop émue: « Mes enfants, que le bon Dieu daigne vous bénir comme je vous bénis moi-même. »

Quand les enfants sont encore tout jeunes, c'est la maman qui les conduit aux pieds de leur père, tenant elle-même le bébé dans

ses bras. Et la scène devient d'autant plus émouvante que la sensibilité paternelle est plus atteinte par cet acte si grand, accompli par des êtres si petits.

En nul autre moment de l'année, peut-être, cet homme ne sent son cœur paternel remué par un amour plus tendre et plus ardent pour ses chéris. Jamais, sous son toit, il ne se sent plus près de Dieu qui bénit avec lui et par lui, nulle part il n'agit en plus parfait accord et harmonie avec le Père qui est aux cieux.

Souvent la scène se renouvelle plusieurs fois le même jour: avant la grand'messe, le soir ou même les jours suivants. C'est que le père est devenu grand-père. Ses fils et ses filles sont mariés: ils ont quitté la maison comme les oiseaux quittent leur nid. Ils ont fondé à leur tour un foyer. Il faut qu'ils s'en soient allés bien loin pour que le Jour de l'An ne les ramène pas à la vieille maison familiale. De grand matin, ils ont eux-mêmes béni leurs petits; puis en hâte, le cœur battant de joie, le visage rougi par les caresses du froid, ils reviennent au grand-papa le prier à leur tour d'appeler le bonheur sur leur tête et sur celle de leurs bien-aimés. Et le vieillard, levant de nouveau ses mains sur ses fils, sur leurs enfants et parfois sur les enfants de leurs enfants, recommence: « Mes enfants et mes petits-enfants, que le bon Dieu daigne vous bénir comme je vous bénis moi-même. » Ah! c'est là une année bien commencée.

LOUIS LALANDE, S. J.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

Voyelles équivalentes de la voyelle *o*

Le son des voyelles **au** — **ao** — équivaut tantôt au son ouvert de la voyelle **o**, tantôt au son fermé.

Exemples:

au = **o** *ouvert*	**au** = **o** *fermé*	**ao** = **o** *fermé*
j'aurais	Sauveur	Curaçao
augmenter	naufrage	Saône
Paul	autel	Toast

Les groupes **eau — aud ault — aulx — aux — se prononcent** toujours **o** fermé. Ex.: *barreau — finaud — Long Sault — faulx — journaux — Foucauld,* etc. Il y a divergence d'opinion chez les auteurs quant au mot, holocauste.

PIE X ET LES ENFANTS

Laissez venir à moi les petits enfants!

Lorsque le Saint-Père fut assis sur le trône pontifical, un cardinal lui présenta les quatre cents petits enfants qu'il avait laissés venir à lui comme Jésus, le divin Maître. Et deux croisés à tour de rôle, un garçonnet, une fillette récitent, avec gentillesse, un compliment très bien tourné. Ils sont revenus à leur place et le silence, peu à peu, s'est emparé de la chapelle, un silence si profond que l'on pourrait, en écoutant, percevoir les battements de plus d'un cœur. Cette attente ne peut durer. Ne va-t-on pas continuer dans l'ordre la cérémonie? Et cet ordre, quel sera-t-il? Voici qu'une rumeur se propage et puis, soudain éclatent ces mots dans ce silence qu'elle brise: « Il parlera. Il va parler. »

Le pape se lève et le silence de nouveau se creuse dans l'assemblée, comme un sillon dans un champ sous le soc de la charrue. Et quand le champ est labouré, comme on y jette le grain pour les futures moissons, l'auguste semeur distribue le grain sacré de sa parole. À son tour, il a répété le précepte évangélique: « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. » — Son discours qu'il lit en français d'une voix nette au timbre grave, remercie les jeunes croisés d'avoir fait un si long voyage en l'honneur de la Sainte-Hostie.

« Celui qui s'unit à Jésus dans la Sainte Eucharistie trouve dans ce sacrement la force de la sainteté et de la perfection; il s'élève au-dessus du monde dont il méprise les faux biens qui ne peuvent le satisfaire; il s'élève au-dessus de soi; il se dépasse et il monte jusqu'à ce qu'il atteigne enfin le bonheur et la paix du ciel... Et demain, quand vous rentrerez dans vos villes et vos familles, en vous voyant pieux et sages, ardents au devoir quotidien, à votre foyer, à l'école, à la paroisse, partout, que vos parents et tous ceux


C.N.D.

qui vous fréquentent portent sur vous ce témoignage: « Jésus est venu dans ce cœur. »

Quatre prêtres distribuent le pain sacré aux croisés. Et la foule des pèlerins, pendant que le Saint Pontife gagne ses appartements, chante à pleine voix « l'Oremus pro Pontifice nostro Pio ».

HENRY BORDEAUX.
(La nouvelle Croisade des Enfants.)

VINGT-HUITIÈME LECTURE

LES EMBARRAS D'UN CAPITAINE DE VAISSEAU

Lettre

Ma chère nièce,

Une lettre au timbre étranger! Voilà, je pense, un événement dans une vie de pensionnaire! Cela va te forcer de penser à ton vieil oncle pendant quelques minutes, ce que tu n'as pas fait, peut-être, depuis ta dernière lettre de la Saint-Sylvestre. Là, voyons, Mademoiselle, faites votre confession.

Eh bien! tandis que vous le délaissez de si bon cœur, votre oncle pense à vous. Hier, j'étais accoudé sur le pont, fumant, tout songeur, ma grosse pipe de bambou. « Pas content, le capitaine, disaient mes hommes en passant près de moi. » Le fait est qu'il fronçait terriblement les sourcils. Qu'est-ce qui le préoccupait ainsi, ce pauvre capitaine de la Léonie? Sa petite nièce Paule. Dix fois, que dis-je? vingt fois au moins je me suis demandé: que pourrai-je bien lui envoyer pour ses étrennes? J'avais beau poser ce point d'interrogation au ciel, à la mer, aux mouettes qui volaient au-dessus de moi, aux petits nuages de fumée que ma bonne pipe lançait dans l'air... pas de réponse.

Allez bien faire de savantes études au Borda, explorer à fond les cieux et toutes leurs planètes, les mers et leurs moindres récifs... quand il s'agit de faire plaisir à une petite fille, vous voilà le plus niais des hommes.

Quand tu étais « baby », peuh! la belle affaire! une poupée chinoise au nez bien aplati, une négresse au madras rouge, faisaient

tout ton bonheur. Mais aujourd'hui tu as quinze ans... une jeune fille! Chapeau bas, monsieur le capitaine, et n'allez plus parler de poupées et de joujoux... Seulement, de quoi parler alors? qui me soufflera tes goûts?

Dans ma méditation d'hier, je voyais passer devant moi une jeune fille coquette, minaudant devant son miroir, caressant avec complaisance sa chevelure, et je me disais: « Un bijou, un peigne en écaille, un bracelet me vaudront sûrement le plus séduisant sourire de cette belle petite personne, en qui, par exemple, je l'avoue, j'avais peine à reconnaître ma nièce Paule. »

Mais... changement de décors: j'avais maintenant sous les yeux une jeune personne simple, sérieuse, installée paisiblement devant une table à ouvrage, et confectionnant de ses doigts de fée mille riens charmants... Bon! j'ai mon affaire, pensais-je: un coffret à ouvrage délicatement sculpté.

Bientôt, voilà ma seconde vision remplacée par un autre personnage: c'est une jeune fille artiste, éprise d'étude, de musique, de peinture... Choisissons-lui donc quelques objets curieux. Il y a huit jours précisément, relâchant à Alexandrie, je poussais une petite reconnaissance au bord du fleuve sacré, jusqu'au pied des Pyramides, pour me faire contempler par les quatre mille ans juchés là-haut, comme disait Napoléon. J'ai bien songé à te les envoyer; mais l'emballage... voilà le difficile! Nous trouverons bien un autre bibelot plus portatif, surtout dans l'Inde, où je vais sous peu descendre.

Donc, nièce Paule, à toi de résoudre le problème; c'est ton affaire, vois-tu, beaucoup plus que la mienne.

Tu as de bonnes plumes, un bureau solide que ne balancent pas le roulis et le tangage; une lettre n'est pour toi qu'un jeu. Réponds-moi donc, et sans ambages.

Pardonne à ton vieil oncle ses questions « ex abrupto », il ne faut pas demander, tu le sais, de savantes périphrases à un vieux loup de mer. Il t'aime de tout son cœur, par exemple, et comme preuve, il t'embrasse, une, deux, trois, quatre fois, et fort comme le canon de la Léonie.

Édouard de Raymurac,
capitaine de *la Léonie.*

VINGT-NEUVIÈME LECTURE

RÉPONSE DE LA NIÈCE

Mon cher oncle,

Qui a été bien joyeuse, hier?... Votre nièce Paule! Recevoir une lettre de l'étranger, cela vous donne une certaine importance, assurément. On montre, un peu fière, à ses compagnes, les timbres curieux. Mais cette petite satisfaction d'amour-propre n'était rien, croyez-le, auprès de la joie profonde que me causait cette pensée: C'est une lettre de mon oncle Édouard, il n'oublie donc pas sa petite Paule dans ses lointains voyages.

Les timbres, je les ai donnés à une de mes compagnes qui en fait collection; mais la lettre, la bonne lettre de mon oncle, ah! je ne la donnerais pas pour un trésor!

Et, tout en relisant vos chères lignes, sans me lasser, quoique je les sache déjà par cœur, je me trouve soudain auprès de vous, sur le pont de votre beau navire... Mes quinze ans fort haut montés, me donnent un peu le droit de glisser mon bras sous le vôtre, et de vous accompagner tout en babillant, pendant que vous fumez votre grande pipe. C'est bien la meilleure manière de refaire connaissance.

Vous n'avez point changé, vous, bon oncle, j'en suis sûre. Dès que je ferme les yeux pour recueillir mes souvenirs, je vous vois avec votre haute taille, votre barbe grise, dans laquelle vous me laissiez fourrager avec tant d'indulgence... puis votre pipe, cette longue pipe, que vous me mettiez avec précaution entre les lèvres, pour me faire rire!

Mais le bébé a bien changé, lui: changé de taille, de figure, de goûts.

Je vous envoie notre groupe photographié. Me reconnaîtrez-vous au milieu de mes trente compagnes?... Peut-être non. Eh bien! je vais me présenter moi-même à vous. Cherchez dans le troisième rang une petite personne à l'air assez décidé, à la lèvre très rieuse, une vraie tête de pensionnaire quelque peu ébouriffée... et voici votre nièce Paule. Vous qui êtes observateur, mon oncle, ne lisez-vous pas bien des choses: 1° point de coquetterie, la

coiffure très peu savante en fait foi; 2° amour très modéré du travail. Et cependant la photographie ne vous montre pas dix petits doigts agiles, qui se plaisent à manier l'aiguille et le pinceau, ou à courir eux-mêmes sur le clavier... C'est donc un composé de petite personne pratique et d'artiste que votre nièce? Précisément, mon bon oncle.

Je ne rêve en fait de plaisir que les joies intimes et tranquilles du foyer, les prières au pied du tabernacle de notre église, les causeries avec maman et Béatrix, tout en travaillant pour les pauvres dans l'embrasure d'une fenêtre, les soirées de famille, charmées par la belle musique de Beethoven ou la lecture d'Ozanam et de Montalembert. Enfin, les promenades à pied léger, où l'on s'arrête parfois pour prendre du bout de son crayon, un pan de mur en ruines ou quelque pont rustique.

Voilà donc votre nièce de pied en cap, mon cher oncle. Vous le voyez, du bébé d'autrefois il ne reste rien... rien que le cœur, où l'oncle Édouard a toujours sa place à part.

Aussi la première réponse au problème insoluble, c'est... un bon baiser.

Mais il vous en faut une autre, et me voilà presque aussi embarrassée que vous. Pour ne point vous faire attendre, tranchons en faveur... des Pyramides?... non (à moins que votre générosité n'y joigne l'étagère assortie)... Le coffret à ouvrage vous causera moins d'embarras: il aura donc mes préférences.

Comme je vais l'aimer, la soigner, ma jolie boîte! Chaque fois que je m'installerai au travail, elle aura le pouvoir magique de me transporter auprès de vous, mon cher oncle.

Mais quelle langue a donc cette nièce Paule! Voici une grande heure qu'elle est à vos côtés, vous fatiguant de son babil. Chassez-la bien vite, mon oncle, non sans lui laisser le temps de vous remercier d'avance et de vous embrasser de tout son cœur.

PAULE.

(*D'une revue française.*)

TRENTIÈME LECTURE

Culture spéciale des intonations et des inflexions

Exercices combinés de lecture, de diction, de récitation de mémoire.

Genre du morceau: description.

Idées à interpréter dans le ton, le mouvement de la voix:

1. — blancheur sur les routes, sur les toits.
2. — jeux, cris joyeux, rires des enfants.
3. — averse de lis sur les montagnes, sur les toits.
4. — beauté du pays sous son manteau tout blanc.

Lecture:

Ce morceau et tout spécialement la 2e strophe, doit être interprété dans une voix légère, gaie, et dans un mouvement assez rapide.

On doit lier sans retard dans la voix la rime d'un vers avec le premier mot du vers suivant quand le sens l'exige. Ex.:

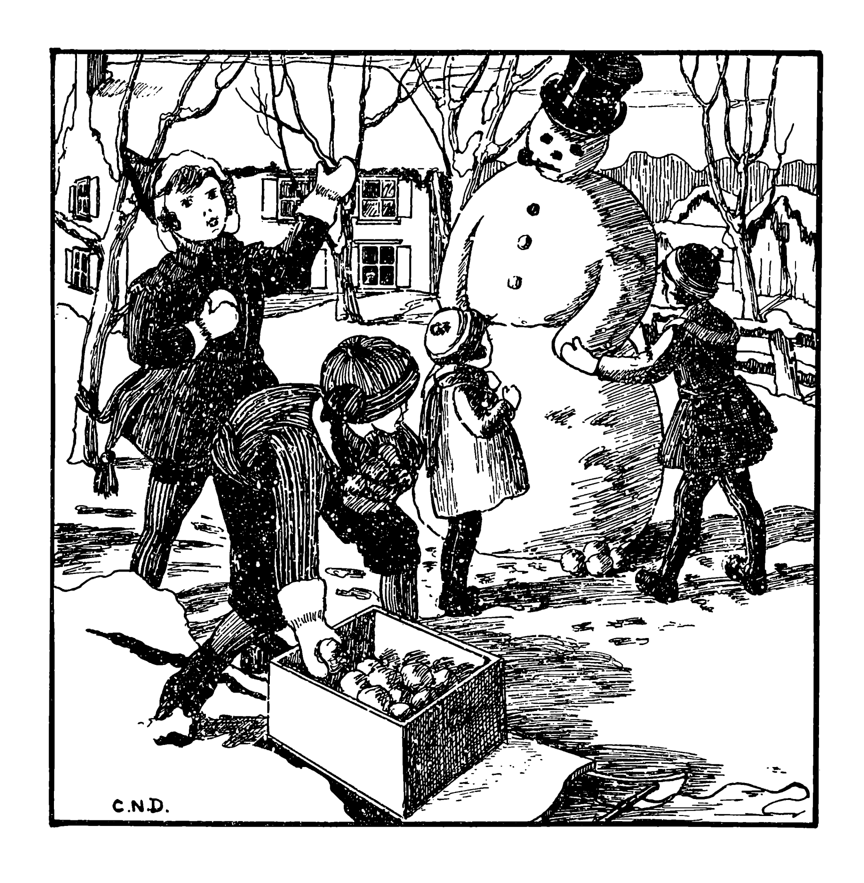
La terre reprend le grand somme
Qu'elle fait... etc.

Le vers répété: « Quand il neige etc. doit être attaqué et dit dans un ton plus haut au commencement de la strophe qu'à la fin de la strophe.

QUAND IL NEIGE SUR MON PAYS

Quand il neige sur mon pays,
De gros flocons couvrent les branches
Et les regards sont éblouis
Par la clarté des routes blanches,
Et dans les champs ensevelis,
La terre reprend le grand somme
Qu'elle fait pour mieux nourrir l'homme,
Quand il neige sur mon pays.

Quand il neige sur mon pays,
On voit s'ébattre dans les rues
Les petits enfants réjouis
Par tant de splendeurs reparues;



Et ce sont des appels, des cris,
Des extases et des délires,
Des courses, des jeux et des rires,
Quand il neige sur mon pays.

Quand il neige sur mon pays,
C'est que tout le ciel se disperse
Sur la montagne et les toits gris
Qu'il revêt de sa chère averse,
Ou qu'une avalanche de lis
De sa pureté nous inonde...
C'est le plus beau pays du monde,
Quand il neige sur mon pays.

ALBERT LOZEAU.

TRENTE ET UNIÈME LECTURE

Voyelle équivalente de *u*

Le son **eu** est parfois équivalent de **u.** Ex.: *j'eus — nous eussions.* Et parfois **eu** a lui-même un son correspondant, soit comme son ouvert, soit comme son fermé.

Exemples:

eu *ouvert*	**eu** *ouvert*	**eu** *fermé*
cœur	cueillir	œufs
œil	vainqueur	bœufs
feuille		nœud

Consonnes *ph* équivalentes de *f*

Le groupe **ph** équivaut toujours à la consonne simple **f.**

Ex.:

photographie	philosophie	Théophanie
pamphlet	diaphane	Christophe
diaphragme	phtisie	Philadelphie

I

INSECTES NUISIBLES:

MOUCHES – MOUSTIQUES – COUSINS

Lorsque nous voyons des mouches de différentes dimensions, il ne faut pas nous imaginer que les petites sont jeunes et les grandes âgées; elles ont toutes atteint leur taille parfaite lorsqu'elles quittent la chrysalide. La différence de taille chez les mouches provient de la différence de leurs espèces; l'une d'elle la plus commune, que l'on appelle la stomoxe, mord; c'est une petite mouche noire qui n'apparaît qu'à l'automne. La grosse mouche à viande qui fait tant de bruit en volant et dont le corps est d'un bleu métallique, est le plus grand ennemi de nos garde-manger; elle dépose ses œufs sur nos aliments, ou encore sur les plaies des animaux domestiques.

Les espèces de mouches sont innombrables: nous renonçons à les décrire; nous devons cependant dire un mot de la terrible mouche tsé-tsé.

Elle vit en Afrique et cause de grands ravages parmi les animaux, particulièrement parmi les chevaux, les bœufs et les chiens, ainsi que parmi certains animaux sauvages.

Elle produit chez les hommes la redoutable maladie du sommeil, causée par un microbe qui vit dans le corps de la tsé-tsé, et qui, lorsque celle-ci pique un individu, se transmet par la piqûre, dans le sang, où il se développe rapidement. La piqûre ne laisse qu'un petit point rouge qui semble inoffensif, car il s'efface complètement, mais bientôt les premiers symptômes de la maladie apparaissent. La dernière phase est caractérisée par le sommeil.

Le microbe de la tsé-tsé ne vit pas exclusivement sur la mouche, on le trouve aussi parmi les moustiques; c'est cependant par la tsé-tsé qu'il est le plus répandu.

Pour combattre ce fléau, il faudrait détruire les endroits où vit de préférence l'insecte; or, on le rencontre presque exclusivement le long des rives boisées, des fleuves, des rivières, des lacs. Comme

il est très vorace, il faut qu'il trouve facilement sa nourriture, et c'est, en général, aux endroits où les animaux vont s'abreuver qu'il pullule.

La tsé-tsé est une mouche de petite taille; à jeun, son abdomen est plat; lorsqu'elle est gorgée de sang, elle présente un gonflement énorme par rapport à son corps.

La mouche tsé-tsé n'est pas le seul insecte qui propage des maladies dangereuses: à ce point de vue les moustiques font aussi des ravages considérables. Dans nos régions, ils ne sont qu'ennuyeux, surtout à cause des piqûres douloureuses qu'ils nous infligent, mais dans les Indes, par exemple, dans les Antilles, en Afrique, ce sont eux qui causent la malaria et la fièvre jaune.

On a mis assez longtemps à s'apercevoir que le microbe de ces maladies était transmis par un moustique, puis, à trouver de quel moustique il s'agissait. À l'origine, un officier anglais de l'armée des Indes étudia les différentes espèces de moustiques pendant des mois, sans découvrir le responsable. Il prit des échantillons du sang des gens atteints de la fièvre jaune, de la malaria, et se rendit bien compte qu'elles étaient dues à un microbe spécial. D'où venait ce microbe, et comment s'introduisait-il dans le sang des personnes? Après plusieurs mois de recherches, il s'aperçut que tous ses travaux avaient été vains, et que l'ennemi qu'il pourchassait dormait tranquille pendant que lui-même poursuivait ses recherches, et qu'il devenait dangereux, pendant qu'à son tour il dormait. En effet, le moustique de la fièvre jaune vole pendant la nuit et dort le jour.

Dès qu'il eut découvert cette particularité et étudié le moustique en question, l'officier anglais trouva la solution de ses recherches. Il découvrit sur cet insecte, un petit parasite, c'était bien le microbe inconnu jusque-là.

Ce parasite dépose ses œufs dans le corps du moustique, et particulièrement dans sa poche à venin; quand le moustique pique une personne, ses œufs sont introduits dans la piqûre en même temps que le venin; là, ils se développent en produisant la maladie qui occasionne souvent la mort de l'homme.

LES MOUSTIQUES

II

Il n'aurait été guère utile d'avoir découvert la cause de la fièvre jaune sans en avoir trouvé le remède; or, l'histoire de la vie de presque tous les insectes est la même. Les femelles déposent leurs œufs soit sur des végétations en décomposition, soit sur les plantes aquatiques, soit à la surface des eaux stagnantes ou dans l'écorce d'arbres pourris; ils se développent dans ces endroits, donnent naissance à l'insecte parfait qui, à son tour, propagera la mort.

Il est donc indispensable avant tout de dessécher tous les marais et tous les endroits où se trouve de l'eau stagnante; si ce travail est impossible, il faut répandre à la surface, du pétrole ou de l'huile qui détruisent les œufs.

Lorsqu'on commença les travaux du canal de Panama, les ouvriers mouraient dans des proportions inouïes, atteints qu'ils étaient par la malaria et la fièvre jaune. Le gouvernement américain prit des mesures énergiques pour la destruction des moustiques, cause de cette mortalité. Tous les marais furent desséchés, tous les détritus furent brûlés, tous les étangs recouverts de pétrole; bref, on ne laissa subsister aucun endroit favorable au développement des moustiques. Ceux-ci finirent par disparaître, et avec eux les deux terribles maladies.

Comme nous l'avons dit, les moustiques de nos régions ne propagent pas de maladies dangereuses, mais tous, nous avons été plus ou moins agacés à la campagne par la piqûre des cousins: ce sont les parents de ces horribles moustiques, et la façon de les détruire est la même. Si donc aux environs de votre maison se trouvent des eaux stagnantes, vous connaissez les moyens de les assainir.

Les cousins dont les antennes sont barbelées sont inoffensifs: ce sont les mâles; ceux dont les antennes sont lisses et dont les pat-

tes de derrière sont redressées au repos sont les femelles, et ce sont elles qui piquent.

Nous ne savons pas exactement ce qui cause la douleur de leurs piqûres; certaines personnes croient qu'ils injectent dans la morsure une petite goutte de poison. Leurs piqûres affectent différemment les personnes: chez les unes, elles n'occasionnent qu'un petit point rouge insignifiant; chez les autres, au contraire, elles produisent de l'enflure et une démangeaison des plus douloureuses.

Tiré de
L'Encyclopédie de la Jeunesse.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE

ENFANCE ET JEUNESSE DE MARIE STUART

Marie Stuart était la fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, dont le père était le premier duc de Guise.

Jacques V étant mort subitement, sept jours après la naissance de sa fille, la couronne d'Écosse passa sur la tête de l'enfant. (1542).

Elle fut, à un an, imprudemment promise en mariage par le régent Arran au prince de Galles Édouard; mais le Parlement annula cette promesse, ce qui valut à l'Écosse une guerre avec l'Angleterre. Celle-ci prétendait exiger que la jeune reine lui fut remise.

Avec l'aide de la France, l'Écosse résista d'abord victorieusement. Mais on jugea, pourtant, plus prudent, pour que Marie Stuart fût mieux gardée, de la fiancer au dauphin de France.

L'escadre française de l'amiral Villegaignon vint à Dumbarton chercher la petite reine et réussit à échapper habilement à la flotte anglaise qui tentait de lui barrer le passage. Le 13 août 1548, elle abordait à Roscoff, où Marie Stuart devait, plus tard, faire élever une chapelle commémorative, à la place où, pour la première fois, elle avait mis le pied sur le sol français.

Conduite à Saint-Germain-en-Laye, elle y fut accueillie avec joie par toute la cour. Puis elle fut confiée à sa grand'mère, la duchesse de Guise. Et rien ne fut négligé pour donner à celle que le roi Henri II surnommait déjà, affectueusement, « La Reinette » une éducation digne du rang qu'elle devait être appelée à tenir.

Le célèbre écossais Buchanan fut son professeur de latin, Ronsard, qui avait été, naguère, page à la cour d'Écosse, fut chargé de lui apprendre le français et la prosodie. L'élève sut se montrer digne du maître.

Elle étudia la musique, sut bientôt jouer de la harpe et du luth, ce qui mettait en valeur sa main longue, blanche et fine. S'accompagnant elle-même sur ces instruments, elle chantait de cette « dolce voix » qui (nous dit Ronsard) pouvait émouvoir les rochers et les bois. Elle possédait bien d'autres talents d'agréments. Elle dansait avec une grâce infinie, elle montait à cheval, tirait de l'arbalète, brodait avec beaucoup d'art et de goût.

Elle parlait quatre langues et, à treize ans, déclama devant le roi, dans la grande salle du Louvre, une petite harangue en latin qu'elle avait elle-même composée.

Son oncle, le cardinal de Lorraine, qui l'initiait aux secrets de la diplomatie, était si fier de sa nièce qu'il écrivait à la mère de celle-ci:

« Votre fille croist tous les jours, en grandeur, bonté, beauté, sagesse et vertus. Et suis contrainct à vous dire, madame, que le roy y prend tel goust qu'il passe bien son temps à deviser avec elle: elle gouverne le roy et la royne. »

À quinze ans, sa beauté attirait tous les regards.

Elle joignait à l'éclatante carnation des jolies Anglaises la taille fine et souple, la démarche vive et gracieuse, le sourire spirituel et plein de séduction, et cette coquetterie indéfinissable et charmante qu'elle tenait de sa mère, et où se reconnaît la Française.

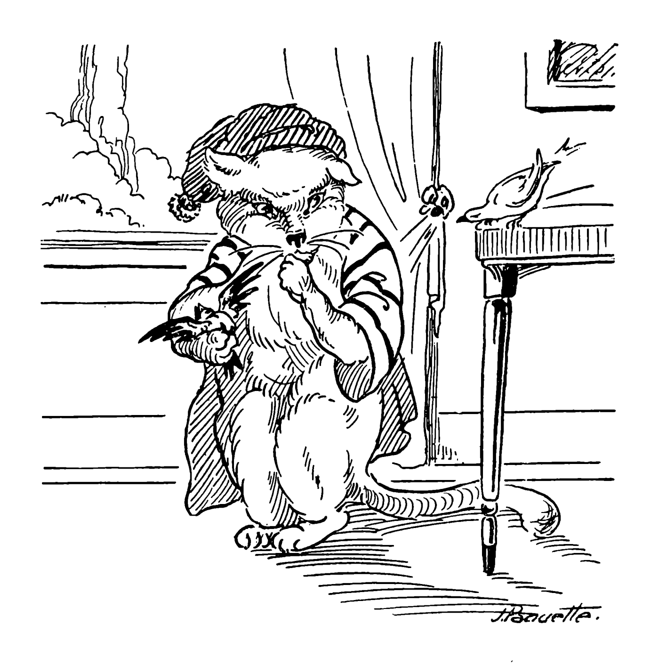
HENRI ROBERT.
« *Le procès de Marie Stuart.* »
Les grands Procès de l'Histoire.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX

À Monseigneur le Duc de Bourgogne

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau:
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau:



L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami,
        Ne le corrigeant qu'à demi:
        Il se fut fait un grand scrupule
        D'armer de pointes sa férule.
        Le moineau, moins circonspect,

Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux;
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait,
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

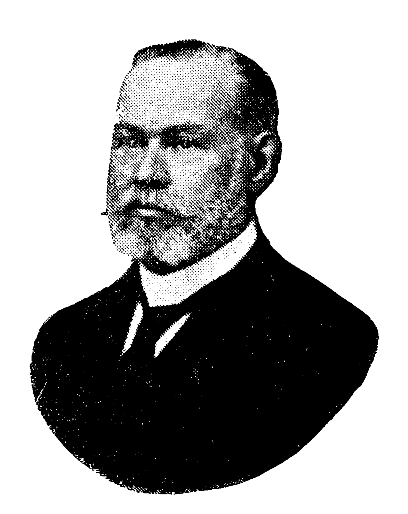
Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits: mais leur ombre m'abuse;
Prince, vous les aurez incontinent trouvés.
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse.
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

LA FONTAINE.

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE

LA PREMIÈRE NUIT D'EXPOSITION DANS LA NOUVELLE-FRANCE

C'était le désert fauve en sa splendeur austère;
Rien n'animait encor le vierge coin de terre
Où Montréal devait plus tard dresser ses tours.
En aval du courant, et suivant les détours
Qui creusent çà et là les rives ombragées,
Sous les feux du midi,trois pirogues chargées,



— Près de l'endroit nommé depuis Pied-du-Courant, —
Ensemble remontaient les eaux du Saint-Laurent.
Qui côtoyait ainsi les courbes du grand fleuve ?
C'était le fondateur, c'était de Maisonneuve,
Avec de Montmagny, le courageux soldat,
Vimont, l'apôtre saint, fier d'un double mandat,

Et, comme pour dorer cette ère qui commence,
Deux femmes, deux grands cœurs : de la Peltrie et Mance,
Deux âmes à l'affût de tous les dévouements.
Ils sont accompagnés de laboureurs normands,
De matelots bretons, fiers enfants de la Gaule,
Travailleurs qui devront, le mousquet sur l'épaule,
Le poing à la charrue ou la hache à la main,
S'ouvrir au nouveau monde un si large chemin.

Sur le calme des eaux une voix nous arrive;
C'est un cantique saint, qu'aux échos de la rive,
Dans l'éclat radieux d'un soleil flamboyant,
La petite flottille envoie en pagayant.
Halte ! a crié quelqu'un.

Et bientôt, sur la berge,
Avec le dôme bleu du ciel nu pour auberge,
Nos voyageurs rendus dressent leur campement.
Puis ensemble à genoux, dans le recueillement,
Rappelant au Très-Haut sa divine promesse,
Naïfs ou fiers chrétiens vont entendre la messe
Au pied d'un tabernacle à la hâte élevé.

« Vous êtes, dit le prêtre, un grain de sénevé
Que Dieu jette aujourd'hui dans la glèbe féconde;
La plante qui va naître étonnera le monde;
Car, ne l'oubliez pas, nous sommes en ce lieu
Les instruments choisis du grand œuvre de Dieu ! »
Et pendant que l'Hostie, en sa châsse sacrée,
Illuminait l'autel de sa blancheur nacrée,
Un long Pange lingua s'élevait dans les airs

Vers le Dieu des cités et le Dieu des déserts.
Auprès du drapeau blanc, la sainte Eucharistie
Resta là tout le jour.

La tête appesantie,
— Quand le soleil tomba dans le couchant vermeil, —

Nos pieux voyageurs, accablés de sommeil,
Songeaient, prière faite, à chercher sous la tente,
Dans une nuit de paix douce et réconfortante,
Le repos bien gagné qui doit les prémunir
Contre le lourd fardeau des tâches à venir,
Quand, tout à coup, dans l'ombre éparse des ramées,
Ils virent mille essaims de mouches enflammées,
Qui, croisant à l'envi leur radieux essor,
Comme un jaillissement de gouttelettes d'or,
Ou plutôt comme un flot de flammèches vivantes,
Rayaient l'obscurité de leurs lueurs mouvantes.

Alors, chacun se met en chasse; l'on poursuit
Tous ces points lumineux voltigeant dans la nuit;
Puis, liant à des fils les blondes lucioles,
On en fait des réseaux, flottantes auréoles,
Qu'on suspend sur l'autel en festons étoilés.
Quelques instants plus tard, dans les bivouacs voilés
Par les grands pins versant leurs ombres fraternelles,
Après avoir partout placé des sentinelles,
Près du fleuve roulant son flot silencieux,
La troupe s'endormit sous les regards des cieux.
Et pendant que ces forts, âpres à la corvée,
Voyaient dans leur sommeil grandir l'œuvre rêvée,
Astre pieux trônant dans le calme du soir,
Sur l'autel, dans le pli du drapeau, l'Ostensoir,
Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,
Ouvrait son nimbe d'or et flamboyait dans l'ombre.
Ô genèse sublime! ô spectacle idéal!
Ce fut cette nuit-là que naquit Montréal.

LOUIS FRÉCHETTE.
(*La légende d'un peuple.*)

TRENTE-CINQUIÈME LECTURE

Qualité de la diction: *sincérité.*

Il semble, que la sincérité dans le ton d'une lecture, ne diffère aucunement de la vérité ou du naturel. Il y a pourtant entre ces deux qualités cette différence que la vérité (ton naturel) a son fondement dans le texte même tel que l'a conçu l'auteur, tandis que la sincérité existe chez le lecteur.

La sincérité du ton est en effet l'accent convaincu de la parole chez celui qui lit à haute voix. C'est la vérité recherchée, trouvée dans le texte, que le lecteur s'assimile et dont il se pénètre avant de l'extérioriser dans sa voix.

Le diseur parle avec sincérité quand il attaque les paragraphes, les phrases sans hésitation, sans mollesse; quand il module sa voix de façon sûre et ferme; quand il place dans un ordre logique toutes les parties d'une phrase, d'une proposition, d'un paragraphe.

La sincérité, en diction, apparaît surtout dans la manière de préciser une inflexion soit montante, soit descendante. Cette inflexion reste-t-elle à mi-chemin dans le degré de tonalité qu'elle doit atteindre, on conçoit aussitôt que la pensée comme la voix manque de précision; c'est de *l'à peu près*: on fausse, tout comme si l'on chantait *à peu près juste*. Et du même coup la sincérité disparaît de la lecture, de la diction; le ton devient fade, banal, sans intérêt pour les auditeurs. Donc, la vérité du texte saisie par l'intelligence du diseur et traduite fidèlement dans sa voix, voilà ce qui constitue la précieuse qualité de *sincérité* dans l'art de bien dire.

UN ÉCHO DES FÊTES DE JACQUES CARTIER AOÛT 1934

... C'est à Gaspé que s'est établi le premier contact véritable entre les messagers de la France et les Canadiens français. Il a été immédiat et brûlant comme un coup de foudre.

... On sait que la France entière tiendrait dans un des lacs du Canada septentrional. Il semble qu'ici l'espace n'ait rien coûté au Créateur. Notre Europe, vue du Canada, paraît avoir été faite à l'économie.

Ce qui n'a pas été fait à l'économie, ce sont les démonstrations d'amitié que les habitants ont réservées à la France. On a travaillé pendant des mois pour une journée. Mais quelle journée ! L'accueil fut inoubliable.

... Celui qui a, pour ainsi dire, créé Gaspé et qui l'anime, qui l'a rattaché, par la route à travers les épaisses forêts, à Québec, est son évêque Monseigneur Ross. Or ce petit port vient de nous fêter d'une façon que pourrait lui envier une grande et riche cité. En nous enfonçant dans la baie, nous avons vu arriver du fond de l'horizon une multitude de barques de pêcheurs qui semblaient porter de minuscules voiles blanches. Et pourtant on entendait crépiter des moteurs. Chose curieuse : toutes ces voiles avaient l'air de présenter une image au milieu. Bientôt nous avons identifié ces carrés blancs, timbrés de rouge ou de bleu, qui donnaient à ces bateaux un peu l'aspect de jonques chinoises : ils portaient des armoiries, celles de Cartier, de Saint-Malo, du Poitou, de l'Île-de-France, partout les trois fleurs de lys de la France royale. C'était Gaspé, c'était la Gaspésie, c'était le Canada français qui nous accueillait. Acclamations, signes des mains, envols de mouchoirs et de chapeaux. Tout cela sous une lumière bleu d'argent du Nord qui semblait franger tous les contours d'une lueur électrique. L'enthousiasme fut tout de suite à son comble. Nous avons vécu un de ces moments qui met les larmes aux yeux, une image d'Épinal.

... La devise du Canada est bien celle de Québec : Je me souviens.

M. Henry Chalgrain,
Paris — du « Temps » 29 sept. 1934.

TRENTE-SIXIÈME LECTURE

Défauts opposés à la sincérité dans la diction: *Le chantonnement et la déclamation.*

Ces deux extrêmes sont les deux ennemis de la sincérité dans le ton d'un récit.

Le *chantonnement* consiste à conduire sa voix de façon langoureuse, basse, sans énergie, laissant presque toujours les in-

flexions à mi-chemin. Cela fait l'impression d'une voix malade ou paresseuse, et cela ennuie, fatigue les auditeurs avides d'entendre une parole bien convaincue.

La déclamation, au contraire, consiste à donner à sa voix une mesure *outrée* de volume, de tonalité, d'intensité, de durée, de mouvement, sous prétexte de faire voir sous des couleurs plus vives la vérité exprimée par l'auteur. C'est là une grave erreur condamnée par le simple dicton que « le trop bien est l'ennemi du bien » ! Il reste certain qu'un ton naturel, simple, *sincère,* plaira toujours plus aux auditeurs qu'un ton déclamatoire par lequel on semble viser à dire *mieux* que les personnes qui disent *bien.*

L'ANGÉLUS DE MILLET

Ce fut la gloire de Millet d'avoir réhabilité le paysan. À ce magnifique effort, il gagna peu de renommée, encore moins d'argent, mais il s'obstina dans sa voie généreuse. Loin de le rebuter, les critiques et les clameurs le piquèrent au jeu. Les toiles succédèrent aux toiles, les semeurs aux botteleurs, les bûcherons aux moissonneurs. Et le légendaire Angélus confirma la pensée des Glaneuses.

L'Angélus est une éloquente et magnifique scène de la vie paysanne. Ils sont deux, un homme et une femme, attardés au travail de la terre, dans l'immensité morne de la plaine dorée par le couchant. Là-bas, vers l'horizon, se dresse le clocher du village, silhouette familière qui signale la place du foyer. Et voilà que, dans le soir qui tombe, les appels argentins de la cloche s'égrènent et courent au-dessus des labours. C'est l'angélus du soir, l'heure de la prière. Et ces êtres falots, parias de la terre, redressent leur torse las, joignent les mains et courbent le front. Toute la laideur dont on affuble le paysan disparaît; le geste de ces mains jointes et de ces fronts courbés ennoblit la scène d'une grandeur sans égale, car il dit la beauté du travail librement consenti.

« Ce que Millet a cherché à exprimer dans l'Angélus, c'est cette nuance d'émotion particulière, cette espèce d'attendrissement instinctif qui doit saisir parfois, aux champs, les plus frus-

tes natures, à l'audition lointaine de ces cloches qui ont annoncé leur entrée dans la société chrétienne, célébré leur mariage, pleuré la mort de leurs proches, et sonneront leurs propres funérailles. Ce brusque rappel des grandes dates de l'existence, consacrées, l'une après l'autre, par les antiques rites religieux, qui réveille confusément le sentiment de leurs destinées éternelles, Millet l'a traduit, chez ces taciturnes héros, par une inclinaison muette et une minute d'absorption intérieure : mais il renforçait en même temps l'éloquence de cette sobre mimique par la solennelle beauté du paysage. Les perspectives illimitées de la plaine s'enveloppent d'une vapeur dorée, l'absence de tout accident semble les prolonger à l'infini et les silhouettes des deux paysans, profilées à contre-jour sur l'immensité faiblement ondulée des fonds, remplissent tout le ciel de leur majesté inconsciente. »

HENRY MARCEL.

TRENTE-SEPTIÈME LECTURE

Voyelles équivalentes de *ou*

Le son des voyelles **aou**, double **oo** est équivalent du son **ou**.

Exemples:

1\. — **aou ou** dans août — saoul. (Prononcer *sou.*)

2\. — **oo ou** dans certains mots anglais francisés: Ex.: *arrow-root* — *foot-ball.*

3\. — **w** anglais se prononce **ou** dans tramway — water-proof, etc., non dans wagon — Wagner — Wagram et quelques autres mots où le **w** se prononce **v.**

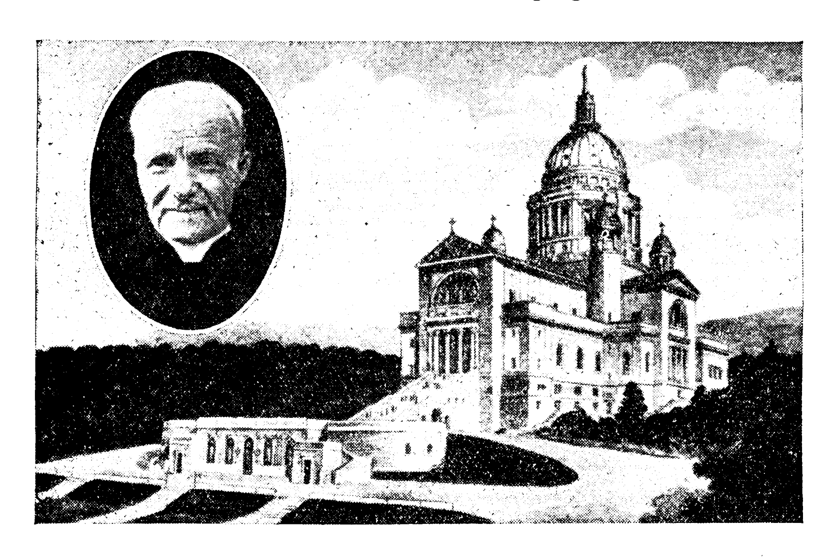
Waterloo se dit: Vatèrlo non Ouateurlou.

SAINT JOSEPH DU MONT-ROYAL ET LE FRÈRE ANDRÉ

Les pèlerins qui viennent s'agenouiller devant la dépouille du frère André, qui repose si humblement dans son tombeau de granit noir, peuvent voir, dans le décor, dû au maître Henri Charlier, le résumé des dévotions du serviteur de Dieu.

Une fresque centrale rappelle la mort de saint Joseph, au culte de qui le cher disparu a consacré son existence. Ce groupe

est environné d'un ruban qui se déroule dans un rythme libre: des élans, des repos, mais toujours un calme, une paix, une sérénité chrétienne. On dirait une mélodie grégorienne traduite en



peinture, peut-être le développement du Requiem. Envolée des ailes frémissantes et lumineuses, chant des couleurs riches et variées, audacieuses et parfaitement harmonisées!

Ce qui domine de prime abord dans la vie du frère André, c'est le culte de saint Joseph, mais pour ceux qui pénètrent dans son intimité, la dévotion aux souffrances du Christ semble l'emporter. Derrière la tombe, la croix surgit, qu'environnent les instruments de la passion: fouets, liens, clous, tenailles, roseau, couronne d'épines. Tout est animé; nous sentons la vigueur des coups de fouet dans le serpentement violent des lanières armées; la lourde couronne est tressée de branches vertes, bien vivantes, bandées comme des arcs sur le point de se détendre.

Dès sa plus tendre enfance, le frère André voue un culte tout spécial à saint Joseph, il en fait son compagnon assidu et son confident, pendant sa vie errante d'orphelin. Il chemine toujours la main dans celle de son grand ami, qui le conduit dans une com-

munauté religieuse ayant pour but l'imitation constante du patron des ouvriers. Cet amour, il s'efforce de le faire partager à ses confrères, aux élèves, aux visiteurs, aux malades. Dans l'intérêt de cette grande passion, que de luttes à soutenir, que d'obstacles, de souffrances à surmonter, jusqu'à l'épanouissement de son œuvre, qui défie les siècles.

Comme il se montre habile à dépeindre surtout la vie souffrante de saint Joseph. Quels soins jaloux ne met-il pas à lui attribuer les prodiges opérés en son nom. Il éprouve une véritable révolte devant les quémandeurs qui crient : « guérissez-moi », sans se soucier de prier saint Joseph. Il exige une simplicité, une confiance absolues dans la dévotion envers ce saint. Voici par exemple la prière qu'il dicte à un de ses amis :

— Ô bon saint Joseph, faites pour moi ce que vous feriez, si vous étiez vous-même à ma place, sur la terre, avec une nombreuse famille et un commerce difficile à administrer. Bon saint Joseph du mont Royal, aidez-moi et exaucez-moi.

Le culte de saint Joseph, ce religieux ne l'a pas compris comme le culte d'un saint ordinaire. Sous la gouverne de l'Esprit-Saint, il veut développer la dévotion envers le patron de l'Église universelle. Il comprend cette vérité: comme Jésus fut confié aux soins de Joseph, ainsi l'Église, « le Christ répandu », veut bien mettre en relief cette doctrine: si Jésus demeure l'unique sanctificateur, la source intarissable de toute grâce, si la Vierge, la plus rapprochée de cette source surnaturelle, en déverse le cours vers l'humanité et se montre ainsi la médiatrice de toute grâce, saint Joseph est constitué le protecteur de l'Église, l'intendant qui distribue aux hommes les largesses divines.

— C'est grâce à ce bon saint Joseph du mont Royal, aime-t-il répéter, que nous devons d'être jusqu'à ce jour protégés contre les révolutions communistes au pays.

Avec une pudeur discrète, il emportera dans la tombe bien des secrets précieux de son intimité avec le patriarche qui l'a fait son représentant sur terre.

H. P. BERGERON, C.S.C.
(Le frère André, C. S. C.)

TRENTE-HUITIÈME LECTURE

ARRIVÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE DEVANT MOSCOU

Le temps était beau; on hâtait le pas, malgré la chaleur, pour gravir les hauteurs d'où l'on jouirait enfin de la vue de cette capitale tant annoncée et tant promise. Arrivée au sommet d'un coteau, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense, brillante de mille couleurs, surmontée d'une foule de dômes dorés, resplendissants de lumière, mélange singulier de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères flanqués de tours formaient la ceinture de cette grande cité, au centre, s'élevait sur une éminence une forte citadelle, espèce de capitole où se voyaient à la fois les temples de la divinité et les palais des empereurs, où au-dessus des murailles crénelées surgissaient des dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de la Russie et toute son ambition, la croix sur le croissant renversé. Cette citadelle, c'était le Kremlin, ancien séjour des tsars.

À cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire, s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous ensemble: Moscou! Moscou! — Ceux qui étaient restés au pied de la colline se hâtèrent d'accourir; pour un moment tous les rangs furent confondus, et tout le monde voulut contempler la grande capitale où nous avait conduits une marche si aventureuse. On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant, et fait pour éveiller des sentiments divers.

Napoléon survint à son tour, et, saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme le plus vieux soldat de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis, le Jourdain, Milan, Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde émotion. Arrivé à ce faîte de sa grandeur, après lequel il allait descendre d'un pas si rapide vers l'abîme, il éprouva une sorte d'enivrement, oublia

tous les reproches que son bon sens, seule conscience des conquérants, lui adressait depuis deux mois, et pour un moment crut encore que c'était une grande et merveilleuse entreprise que la sienne, que c'était une grande et heureuse témérité justifiée par l'événement que d'avoir osé courir de Paris à Smolensk, de Smolensk à Moscou! Certain de sa gloire, il crut encore à son bonheur, et ses lieutenants, émerveillés comme lui, ne se souvenant plus de leurs mécontentements fréquents dans cette campagne, retrouvèrent pour lui ces effusions de la victoire auxquelles ils ne s'étaient pas livrés à la fin de la sanglante journée de Borodino. Ce moment de satisfaction, vif et court, fut l'un des plus profondément sentis de sa vie. Hélas! il devait être le dernier!

ADOLPHE THIERS.

TRENTE-NEUVIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1 — 2 — Ton simple du récit; mouvement modéré.
2 — 3 — Voix plus égale; accent de tristesse.
3 — 4 — Paroles de l'auteur: ton sympathique, paroles du mendiant: ton bas, humble.
4 — 5 — Changement de voix — baisser la voix à l'*Âtre*.
Mouvement plus lent — finale enthousiaste.

LE MENDIANT

1 — 2 Un pauvre homme passait dans le givre et le vent,
Je cognai sur ma vitre; il s'arrêta devant
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
Les ânes revenaient du marché de la ville,
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
2 — 3 C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,

Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu,
3 — 4 Je lui criai: « Venez vous réchauffer un peu.
Comment vous nommez-vous? Il me dit: — Je me nomme
Le pauvre. Je lui pris la main: — Entrez, brave homme. »
Et je lui fis donner une jatte de lait.
Le vieillard grelottait de froid; il me parlait,
Et je lui répondais pensif et sans l'entendre.
« Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
Devant la cheminée. » Il s'approcha du feu.



4 — 5 Son manteau tout mangé des vers, et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé
D'où ruisselaient la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières.
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
Sa bure où je voyais des constellations.

VICTOR HUGO.

QUARANTIÈME LECTURE

UNE RELIGION QUI S'AFFIRME

Vous connaissez sans doute la strophe simple et très belle qu'un grand chrétien, Louis Veuillot, a voulu qu'on gravât sur sa tombe:

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi.
Au dernier jour devant son Père
Il ne rougira pas de moi.

Préparons-nous une telle épitaphe. Méritons-la par une vie courageusement chrétienne; ayons une religion qui s'affirme.

Voulez-vous des exemples d'une telle religion? En voici quelques-uns. Saint Louis ne rougissait pas du cilice sous la cuirasse de Taillebourg. Condé et Luxembourg tapissaient, vêtus du scapulaire, Notre-Dame de Paris des drapeaux étrangers. Drouot portait son chapelet à la dernière bataille de la grande armée. Et, pendant la campagne de Russie, une nuit que Napoléon apercevait une lumière dans le camp et qu'il dépêchait un officier vers la tente où brillait cette lumière: « Sire, lui rapporta l'envoyé, c'est Drouot qui travaille et qui prie. » Dans la prière Drouot retrempait ses forces; le lendemain, il se battait comme un lion, et à Napoléon qui le félicitait il répondait: « Sire, je ne crains ni la mort ni la pauvreté; je ne crains que Dieu; voilà toute ma force. » Encore un exemple. Peu de temps après 1830, Louis-Philippe réunissait à un grand dîner, toutes les notabilités civiles et militaires. C'était un vendredi, et on n'avait servi que du gras. À droite de la reine était placé le général Brun de Villeret, lequel, aussi brillant officier que chrétien intrépide, s'était signalé pendant toutes les guerres de l'empire. Dans l'île de Lobau, à la tête d'une poignée de braves, sans vivres ni secours, il avait tenu en échec pendant trois jours tous les efforts de l'ennemi. Il est à table, et laisse passer tous les plats, et, comme la reine s'en étonne: « Madame, répond-il en souriant, c'est aujourd'hui vendredi, et j'attends qu'on apporte du maigre. » La reine est confuse. Le maréchal Soult qui était en face essaie de la tirer d'embarras et de sauver la situation en plaisantant son vieux compagnon d'armes sur ses scrupules étonnants. « Comment? cela t'étonne? reprend à haute

voix le général Brun, tu me connais cependant bien, et tu sais que de ma vie je n'ai fait gras le vendredi, si ce n'est à Lobau, où je n'eus à manger que la tête de mon cheval! » Comme elle est belle cette foi, qui plante son drapeau partout où elle passe, même à la table des rois! – Entendez encore Lamoricière qui s'écrie: « Je croirais manquer à ce que je me dois en cachant ma manière de voir. C'est une lâcheté de cacher ses opinions; c'est sans doute la pire de toutes. » Et un jour que Thiers lui donnait rendez-vous pour le dimanche à huit heures: « Non, répondit-il, pas à huit heures; le dimanche à huit heures, je vais à la messe. »

Tenez, voici encore un exemple. Il vient d'Amérique, de la République de l'Équateur. Un jour, dans la cathédrale de Quito, le prédicateur, à la fin de son sermon, annonce la plantation d'une croix aux portes de la ville, et demande pour la porter des hommes de bonne volonté. Garcia Moreno, le Président de la République, descend le premier de la tribune, suivi de tous ses ministres, et réclame l'honneur de recevoir sur ses épaules le précieux fardeau. Voilà, ce que j'appelle une religion qui s'affirme.

Mgr GIBIER.

QUARANTE ET UNIÈME LECTURE

LE PETIT CARDINAL

À travers les vastes bâtiments du Collège de Navarre, qui s'étendait sur les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève, là où s'élève maintenant l'École Polytechnique, le domestique s'en alla à la recherche d'Armand du Plessis.

Celui-ci accompagné de son précepteur, se mit en route vers le cabinet du recteur. Tout cela prit du temps.

Enfin, un bruit de pas résonna dans l'antichambre. En l'entendant, le père Rabelais, domestique du Collège, sentit renaître son courroux, et la pensée qu'il allait se trouver face à face avec le principal dévastateur de son jardin accentua la coloration de son visage et le rendit encore plus rubicond que de coutume.

La porte s'ouvrit, le domestique s'effaça et, à la profonde stupéfaction du jardinier, deux personnages entrèrent. Le père Rabelais s'attendait à voir paraître un jeune écolier à l'œil brillant et malicieux, à la mine quelque peu impertinente, portant dentelles et rubans, bottes éperonnées, gants parfumés et plume au chapeau; que voyait-il?

Un jeune enfant de chœur de douze ans, vêtu de sa petite robe rouge, en partie recouverte du surplis blanc, s'avançait avec gravité et saluait de son bonnet, rouge comme sa robe, le recteur plus digne et plus autoritaire que jamais. M. Mulot le suivait d'un air recueilli.

Qui est-ce qui était interloqué? C'était le père Rabelais. Ah! du coup, il était désarçonné et oubliait ses poiriers maltraités et ses salades massacrées. Il s'était attendu à des remarques railleuses du jeune Armand du Plessis, voire à quelque bonne insolence, mais pas à un tel spectacle.

Le recteur se dressa et, appuyé au dossier de son fauteuil, prit l'attitude empreinte de rigueur, convenable à celui qui a charge redoutable de régenter quelques centaines d'écoliers plus familiers avec les farces et mauvais tours que soumis à la discipline.

« Monsieur, commença-t-il en s'adressant à l'écolier, je vous ai fait appeler au sujet de faits qui ont eu pour théâtre, hier soir, le potager et le verger... Mais, à propos, pourquoi portez-vous ce costume?

— Mais, monsieur le recteur, répondit Armand du Plessis, c'est demain la fête de saint Denis. Toute l'Université se rend en procession au tombeau du saint... Ne vous rappelez-vous point que j'ai été désigné pour servir d'enfant de chœur et, en cette qualité, vous accompagner dans la procession?

— Si, si. J'en ai fort bonne souvenance, mais...

— Monsieur le recteur, mon précepteur, M. Mulot, a souhaité que j'essaie le costume que l'on venait d'apporter et votre appel m'a surpris au moment où j'en étais revêtu. M. Mulot a voulu que j'obéisse à votre ordre sans plus tarder. »

À petits hochements de tête, M. Mulot approuvait et signifiait par ces mouvements que les paroles de son élève exprimaient la stricte vérité.

« Je comprends, dit le recteur en réprimant un léger sourire. Revenons à l'affaire qui nous occupe. Il paraît qu'hier, à la tombée du jour, vous avez pénétré, avec plusieurs de vos camarades, dans l'enclos du collège et que vous avez commis force dégâts. N'est-il pas vrai?

– Si fait, monsieur le recteur, l'ardeur du jeu nous a emportés, et je crains bien qu'en effet nous n'ayons à nous reprocher quelques ravages. Il ne faisait plus très clair et...

– Père Rabelais, interrompit le recteur, ne m'avez-vous pas déclaré que M. du Plessis se signalait par son entrain dévastateur et qu'il excitait ses camarades?

– Euh!... Monsieur le recteur, peut-être bien que je vous ai dit cela... Mais vous savez, quand le jour tombe, entre chien et loup... Ma foi! j'ai pu me tromper, tout comme un autre... »

Le père Rabelais ne pouvait maintenant croire que cet enfant de chœur fut le diable à quatre qui, la veille conduisait une troupe d'enragés. Ou plutôt, si, il n'avait aucun doute là-dessus, mais il le trouvait si gentil cet enfant de chœur qu'il lui pardonnait tout, et que, sur un signe de lui, il aurait été prêt à arracher ses bordures de buis qui étaient pourtant son orgueil. Un peu plus, il aurait déclaré qu'il avait eu la berlue, et qu'après tout il n'était pas si sûr que cela que des écoliers eussent fait irruption dans son jardin, tant il redoutait que, par sa faute, une punition exemplaire ne vînt frapper l'enfant de chœur.

« Quoi qu'il en soit, conclut le recteur en s'adressant à Armand du Plessis et en accentuant encore son air sévère, j'entends que dorénavant aucun écolier ne pénètre dans l'enclos. Vous mériteriez un châtiment, monsieur, ainsi d'ailleurs que vos camarades que j'estime aussi coupables que vous. Mais je vous pardonne pour cette fois en l'honneur de saint Denis, dont nous célébrons demain la fête. Remerciez-le, monsieur, et ne recommencez pas. »

Sur ce, messire Yvon, recteur du Collège de Navarre, signifia d'un geste que l'audience était terminée et que chacun pouvait se retirer...

Le père Rabelais sortit le dernier en se grattant l'oreille, ce qui était chez lui signe de perplexité.

Dans l'après-dîner, rencontrant le valet de chambre d'Armand du Plessis, il l'aborda et le prit à part.

« Et comment, lui demanda-t-il, monsieur votre jeune maître a-t-il pris la chose?

– Père Rabelais, il a dit que vous étiez un brave homme.

– Et lui, est un bien gentil enfant de chœur. Oh! oui, ça, on peut le dire. Même qu'en le voyant, je croyais avoir devant moi un petit cardinal, et que ça m'a rendu tout bête. Est-ce que sa famille compte le faire admettre dans les ordres pour qu'il devienne un vrai cardinal?

– Non pas, père Rabelais. J'entendais même l'autre jour M. Mulot dire que, dès que mon maître aurait fini sa grammaire, nous quitterions le collège, car il entrerait à l'Académie militaire, afin de devenir officier.

–C'est dommage, dit le père Rabelais, il aurait fait un beau cardinal. »

Armand du Plessis entra en effet à l'Académie de M. de Pluvinel et s'y montra fort brillant cavalier, mais les événements se chargèrent de faire exaucer le désir du vieux jardinier. Armand du Plessis de Richelieu renonça bientôt aux armes, entra dans les ordres, et n'était encore qu'un jeune homme quand il fut nommé évêque de Luçon. À trente-sept ans, il devenait cardinal.

Il fonda la compagnie des Cent-Associés pour l'établissement du Canada, d'une colonie exclusivement formée de Français catholiques qui firent, par leurs exemples, avancer la conversion des sauvages.

(D'après Magdeleine de Genestoux,
« Quand ils étaient petits ».)

QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE

SOIRÉE DE FAMILLE

Il est nuit. Les portes de la petite maison de Milly sont fermées. Un chien ami jette de temps en temps un aboiement dans la cour. La pluie d'automne tinte contre les vitres des deux fenêtres basses, et le vent souffle par rafales.

La chambre où je me revois ainsi est grande et presque nue. Au fond est une alcôve profonde avec un lit. Les rideaux du lit sont de serge blanche à carreaux bleus. C'est le lit de ma mère. Il y a deux berceaux sur des chaises de bois au pied du lit. Ce sont les berceaux de mes plus jeunes sœurs qui dorment déjà depuis longtemps. Un grand feu de ceps de vigne brûle au fond d'une cheminée de pierres blanches... De grosses poutres noircies par la fumée, forment le plafond.

En face de la cheminée, le coude appuyé sur la table, un homme assis tient un livre à la main. Sa taille est élevée, ses membres robustes. Son front est ouvert, son œil, bleu. Son sourire ferme et gracieux laisse voir des dents éclatantes...

Cet homme, c'est notre père.

Sur un canapé de paille tressée, est assise, dans l'angle que forment la cheminée et le mur de l'alcôve, une femme qui paraît encore très jeune, bien qu'elle touche déjà à trente-cinq ans... Cette jeune femme, à demi renversée sur des coussins, tient une petite fille endormie, la tête sur une de ses épaules. L'enfant roule encore dans ses doigts une des longues tresses noires des cheveux de sa mère, avec lesquelles elle jouait tout à l'heure avant de s'endormir. Une autre petite fille, plus âgée, est assise sur un tabouret au pied du canapé; elle repose sa tête blonde sur les genoux de sa mère. Cette jeune femme, c'est ma mère; ces deux enfants sont mes deux plus grandes sœurs. Deux autres sont dans les deux berceaux.

Mon père lit à haute voix: j'entends encore d'ici le son mâle de cette voix qui roule en larges et sonores périodes, quelquefois in-

terrompues par les coups de vent contre les fenêtres. Ma mère, la tête un peu penchée, écoute en rêvant. Moi, le visage tourné vers mon père, et le bras appuyé sur un de ses genoux, je bois chaque parole, je devance chaque récit, je dévore le livre dont les pages se déroulent trop lentement au gré de mon impatiente imagination.

LAMARTINE.
(*Confidences.*)

QUARANTE-TROISIÈME LECTURE

SENS SOCIAL CHEZ MARGUERITE BOURGEOYS

L'un de ses biographes l'a dit naïvement, « Marguerite Bourgeoys fut l'un des plus beaux ornements de cette colonie. »

Elle appartient à l'histoire de Ville-Marie, à cette histoire unique qui commence un jour de février 1641, par une messe de M. Olier, à l'autel de la sainte Vierge, en la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Dans ce décor choisi par eux, s'étaient donné rendez-vous, auprès du fondateur de Saint-Sulpice, quelques Français de foi magnifique qui voulaient cette chose: bâtir dans le Nouveau-Monde une cité à Marie.

Marguerite Bourgeoys fut bientôt de ce grand dessein. La jeune fille champenoise vint ici, en 1653. Elle fut de la deuxième recrue de Ville-Marie, de celle qui acceptait le poste où, depuis dix ans, l'on ne tenait plus que par miracle. De bonne heure, Marguerite a fait voir son penchant aux décisions magnanimes. Elle a vingt ans. Par un chevalier de la Nouvelle-France, Paul Chomedey de Maisonneuve, elle entend parler d'un pays où il n'y a qu'à travailler et à souffrir, où les tâches sont plus grandes que les courages humains. Il y faut des femmes, pour soigner les héros qui tombent, des éducatrices pour les enfants qui vont venir. Marguerite n'en veut pas savoir plus long, sa place est marquée aux côtés de Jeanne-Mance, l'hospitalière: elle sera la première maîtresse d'école de Ville-Marie.

Son œuvre fut une entreprise de haute éducation populaire et de belle vaillance surnaturelle.

Voulez-vous savoir pourquoi Marguerite se prodigue avec tout son zèle auprès des « filles du roi » que les vaisseaux nous amènent? Ces pauvres orphelines tombent ici bien dépaysées, bien éplorées; elles ont besoin de consolation et plus encore de protection. Marguerite les héberge chez elle: elle se constitue leur gardienne; elle initie les pauvres petites à leur prochaine existence. À Ville-Marie, c'est à l'école de Marguerite Bourgeoys que les



« filles du roi » apprennent à coudre, à filer, à cuire le pain, à devenir de bonnes ménagères, les aïeules au cœur d'or et à la trempe de fer. Leur gardienne ne se sépare d'elles qu'au jour de leur mariage que souvent elle préside. Au bas des actes datés du « Parloir de la Congrégation », on peut lire encore la signature nette et fine de Marguerite Bourgeoys qui a suivi jusque-là ses protégées. Et pourquoi cette vigilance dévouée, ce noviciat de

travail et de vaillance? Marguerite nous a confié elle-même qu'elle s'y sentait obligée « à cause que c'était pour former des familles ».

Ces vues ne quittent pas Marguerite Bourgeoys quand elle inaugure sa mission auprès des enfants de Ville-Marie. Toujours, elle voit en ceux qui vont grandir les ancêtres d'un peuple, les pères de la Nouvelle-France célébrée par les missionnaires comme le chemin le plus court pour aller au ciel. « Lorsqu'elle conduisait en classe ses petites élèves, et s'essayait à former leur esprit et leur cœur, dit le Père Charlevoix, elle voyait en elles non seulement des enfants à instruire, mais encore les générations futures. Son but était de former de bonnes familles chrétiennes, et par là, une société vraiment chrétienne, et finalement un grand pays chrétien.»

Abbé LIONEL GROULX.

QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE

LE JEU DE SAINT LAURENT DU FLEUVE

J'ai fait un rêve merveilleux. Jacques Cartier a remonté le noble fleuve.

À force de voiles et de rames, de grâces et de peine;

Il aborde ici même, à Hochelaga.

C'est une ville toute ronde, aux cinquante maisons d'écorce,

Groupées en pyramide, cernées de trois palissades de bois.

Le peuple des Hurons accourt, étonné de ces blancs visages.

Son roi perclus se fait porter à leur rencontre: il les prend pour des fils du Ciel.

Il prie leur chef d'imposer les mains aux malades, aux aveugles, aux impotents;

Il croit sans doute qu'il va les guérir.

— Que fait Jacques Cartier? il tire son paroissien de sa poche.

Et il lit en latin les premiers mots majestueux de l'Évangile de saint Jean:

« Au commencement était le Verbe... et le Verbe était en Dieu... et le Verbe était Dieu... »

Silence.

Alors, inspiré par son zèle, il entame avec force gestes, le récit de la Passion.

Il peint la Croix, il la fait voir; il vit les souffrances du Fils de Dieu, il les fait vivre:

Il brise la pierre du tombeau; il communique à tous la gloire et la joie du vainqueur

Qui délie de leurs maux tous les peuples, toutes les races,

Et l'on sent le salut passer sur les âmes et sur les corps,

La liberté du grand amour sans défiance.



Du front à la poitrine, de l'épaule à l'épaule, sa main trace le signe

Et tous se signent avec lui:

Ils sont prêts à recevoir l'eau pour combattre le Grand Serpent

Que les sorciers iroquois, dans les hautes herbes, dirigent

À l'assaut de leurs âmes et de leurs biens,

Par Jésus-Christ!

— Cela est de l'histoire, mais ici commence mon rêve.

« Que faut-il faire et comment faut-il vivre! » demandent les Hurons « pour contempler le Seigneur? »

« Faire et vivre comme celui-ci », répond Jacques Cartier.

Et il tire de son vaisseau une petite statue comme la mienne, celle de saint Laurent;

Il la dépose sur le Mont-Royal

Et ses compagnons improvisent un jeu de la vie et des actes

Du diacre qui souffrit le feu et qui vainquit le feu pour son Seigneur,

Sa foi, son martyre et sa récompense.

Et ce jeu, le voici, tel qu'il s'est enrichi et perpétué,

Au cours de quatre siècles, au bord du fleuve

Qui reçut le nom du martyr dont le sang roule dans ses eaux.

Saint Laurent du fleuve, protégez-nous! — Enseignez-nous!

Le Vieux Monde et le Nouveau Monde vous regardent,
L'Ancienne et la Nouvelle-France confondues,
Dans un amour antique et neuf, dans une amitié d'hier et de toujours.

HENRI GHÉON.

QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE

LE JEUNE OUVRIER ET LA FEUILLE DE PAPIER

Le papier, à peine sorti de la machine, s'entasse sur les longs tréteaux d'où il sortira en ballots au magasin de vente. Une feuille encore!... C'est la dernière; le jeune ouvrier qui vient de finir son travail la tient entre ses mains, et au lieu de la déposer sur les ballots tout préparés, il la regarde et songe...

Quel sera ton destin, ô feuille légère? Ton grain est fin, ta couleur pure. Vas-tu, découpée en cahiers élégants, devenir le papier à lettre avec lequel les hommes défient l'oubli? Serviras-tu à l'ami éloigné qui voudra encore se confier à son ami? L'enfant qui a quitté sa mère pourra-t-il, grâce à toi, lui conter ses vacances joyeuses où seule sa présence manque? Seras-tu, plus modestement, la feuille sur laquelle le commerçant trouve les commandes de ses clients? Ou celle sur laquelle il leur envoie les notes, dont le paiement remplira sa caisse?

Peut-être, promise à de plus hautes destinées, sentiras-tu l'écrivain jeter sur tes feuilles les pensées qui agitent son cerveau puissant et les mots qui évoquent ses créations? Peut-être les lignes inégales du poète courront-elles sur ta surface, évoquant des visions qui iront charmer et enthousiasmer celui qui les lira? Peut-être, rayée à intervalles réguliers, verras-tu le musicien couvrir toute ton étendue des notes blanches et noires dont l'harmonie arrachera des larmes à ceux qui les entendront?

Seras-tu le journal hâtivement préparé la nuit qui, au matin, apporte à la ville les nouvelles du monde entier, ou le livre à la mode que tous veulent lire? Feras-tu, simple livre scolaire, connaître aux enfants la gloire de leur patrie, la beauté de leur sol ou

les découvertes des savants qui ont changé et transformé en les améliorant les conditions de la vie humaine? Ou bien, modeste cahier d'écolier, recevras-tu les gauches essais d'une plume débutante, ou les devoirs déjà ordonnés d'un âge plus avancé et les notes hâtives de l'étudiant qui prépare sa carrière future?

Un artiste, enfin, en quelques coups de crayon marquera peut-être sur ton verso les lignes du paysage qui aura flatté son œil averti ou les traits d'un beau visage.

Devant l'avenir qui t'est promis, ô feuille de papier qui sors de mes mains, je me sens une fierté profonde de mon œuvre en apparence si modeste. Tu seras l'auxiliaire des affections et des travaux humains, l'aide indispensable de l'intelligence, depuis celle de l'écolier jusqu'à celle de l'homme de génie. C'est grâce à toi que la poésie et l'art pourront se communiquer aux hommes; que, par l'intermédiaire du livre, tous pourront s'instruire et se récréer; que, par l'intermédiaire du journal, ils pourront se connaître et s'apprécier.

Devant cet avenir si utile et si fécond que je vois se dérouler sous mes yeux, il me semble que je donne aux hommes un bien plus précieux que l'or et le diamant...

La cloche qui marquait la fin de la journée se fit entendre interrompant la rêverie du jeune homme. Il déposa sa feuille de papier sur les autres feuilles semblables et il sortit joyeux, car il sentait que nul mieux que lui n'avait bien employé son temps.

QUARANTE-SIXIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Culture spéciale des intonations et des inflexions.

Exercices combinés de lecture, de diction, de récitation de mémoire.

Observer les qualités de voix, de mouvement en rapport avec les caractères:

1. — du sujet: narration;

2. — des personnages: dignité — bonté — respect;

3. — du style: clarté — intérêt — simplicité.

Les parties en italique dans le texte correspondent aux explications données en marge. Ces explications peuvent servir de points de repère quant aux qualités d'ordre, de variété, de naturel à apporter dans la lecture d'un morceau.

L'ÉDUCATION MATERNELLE

Avant de prendre possession de la *pré*sidence, Washington fit une visite à sa *mère,* retirée dans une petite *ferme,* qui était son domaine, et qu'elle n'avait *jamais* voulu quitter.

Veuve de bonne heure, *tout* entière à l'éducation de ses enfants, cette femme *forte* avait entouré d'une sollicitude *spéciale* le jeune Georges, *qui,* par le caractère, était son *vivant* portrait. Nature énergique et douce, ardente et sereine, la noble *femme répandit* de plus en plus son âme dans celle de son fils. De *plus en plus* elle affermit en *lui* la résolution de consacrer au bien de *l'Amérique* tout ce qu'il avait de *cœur, d'in*telligence et de *force.* C'est ainsi qu'un *grand homme* est l'œuvre de sa mère.

En 1874, quand Washington ayant déposé les *armes* vint la visiter dans sa *solitude* et lui prodiguer ses pieux *embrassements,* elle ne le loua pas de s'être élevé *si haut* dans l'opinion des *hommes,* elle se contenta de lui *dire:* « Mon fils, je suis heureuse que tu aies *bien* fait ton devoir. »

À cette époque un *grand* bal fut donné en l'honneur de Washington. Il s'y rendit avec sa mère. Vêtue à la

inflexion montante.
inflexion soutenue — pause brève.
accentué.
—
—
inflexion soutenue.
accentué.
demi-pause — inflexion soutenue.
accentué.
inflexion montante — pause brève — infl. m.
accentué, bis.
inflexion montante — pause brève.
pause brève.
inflexion soutenue.
inflexion montante.
accentué.
voix baissée. — infl. m.
accentué.
—

vieille mode, *très droite malgré* ses	accentué.
soixante-dix-huit ans, elle avait un air	—
simple et *grand*. Quand elle entra,	—
appuyée sur le bras de son fils *toute*	—



l'assistance fut attendrie. On ne pou-	
vait *contempler* sans admiration le li-	inflexion soutenue — pau-
bérateur de l'Améri*que* conduisant	se brève — infl. s.
avec un tendre respect la fem*me* à qui	inflexion soutenue — pau-
il devait la vie, sa vertu et sa gloire.	se brève.
« Les jours de danse sont loin de *moi,*	voix baissée.
dit madame Washington, mais je suis	détaché entre demi-pau-
heureuse de prendre part à la joie pu-	ses.
blique. » Et elle assista gaiement au	
commencement de la fête. *Lors*que	intonation ferme.
neuf heures sonnèrent, elle dit à son	
fils: « Allons Georges, il est temps que	inflexion montante.

les vieilles *gens* rentrent chez eux. »	inflexion montante.
Elle salua l'assemblée et se reti*ra* re-	pause très brève.
conduite par Washington.	
La visite que Washington fit à sa	
mère avant d'aller s'installer à New	infl. sout. – pause brève.
York comme président, devait être la	infl. sout. – pause brève.
dernière. « Tu ne me verras *plus,* lui	accentué — voix baissée.
dit-elle. Mais va, mon bon Geor*ges* et	voix baissée.
fais toujours le bien. » Elle embrassa	
longuement son fils qui pleu*rait,* puis	voix baissée – pause brè-
elle le bénit.	ve.
Peu de temps *après* elle mourait. À	pause très brève.
l'approche de la dernière heure, elle	
répéta souvent le nom de son bon	
Georges. Washington était devenu	
grand, parce qu'il avait été *bon.*	accentué — accentué.
Plus tard à cette *femme,* qui s'était	infl. sout. – pause brève.
glorifiée de son *fils,* l'Amérique devait	inflexion montante.
élever un monument funèbre portant	
ces *mots*: « Mary, Mère de Washing-	inflexion montante.
ton. »	

QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE

Voyelles nasales équivalentes de *an*.

Les voyelles **em** — **en** — **aen** — **aon** — équivalent généralement à la voyelle nasale **an**.

Exemples:

em = an	**en = an**	**aen = an**	**aon = an**
emporter	entier	Caen	paon
exemple	expédient	St-Saens (ce)	faon
ressembler	guet-apens	Jordaens (ce)	Laon

Les auteurs ne s'accordent pas quant au mot taon: les uns prononcent tan, les autres ton.

Voyelles nasales **em** — **en** équivalentes de è(**me**): Sichem; — **è** (**ne**) étrennes — tennis — hymen — lichen — et toutes les terminaisons **enne** — **ennent** — soit des noms, soit des verbes. Ex.: *chrétienne* — *qu'il vienne* — *qu'ils apprennent,* etc.

LE LION DEVENU VIEUX

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes,
Quand voyant l'âne même à son antre accourir:
Ah! c'est trop, lui dit-il: je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

La Fontaine.

QUARANTE-HUITIÈME LECTURE

LE SAVETIER DE LA FONTAINE RACONTE GAIEMENT SON AVENTURE À UN DE SES AMIS

Pardieu! Jacques, jamais je n'ai été plus content de te voir! J'ai le cœur en fête: mon échoppe me semble le plus agréable des palais, et je veux trinquer avec toi en te racontant une plaisante aventure.

Elle t'apprendra enfin pour quelle raison tu m'as vu pendant quelque temps: grise mine, air renfrogné, et pourquoi tu croyais ton vieil ami Grégoire malade de corps et de cervelle.

Or donc, il y a un mois environ, alors que je chantais comme un bienheureux, en tapant dur et ferme sur le cuir d'un de mes

souliers, j'eus la visite d'un grand diable de laquais, au service du financier dont l'hôtel s'élève à vingt mètres à peine d'ici, et dont le carrosse fait toujours grand tapage quand il sort pour la promenade ou pour la comédie.

Ce laquais venait me chercher de la part de son maître.

Surpris et intrigué, sans prendre temps de faire toilette, j'enlevai simplement mon tablier de travail et je suivis l'homme, qui m'introduisit bientôt, après m'avoir fait traverser une antichambre richement ornée de tableaux et de dorures, dans une autre pièce bien plus belle encore. Le maître de céans, en perruque poudrée, y lisait devant un grand bureau tout couvert de papiers et de chiffres.

Il m'accueillit d'un air bon enfant et, tout de suite, me demanda combien je gagnais par an. Tu devines, Jacques, ce que je lui répondis, car bien malin serait celui qui pourrait dire combien de pauvres diables de notre espèce, vivant au jour le jour, gagnent en une année, avec les périodes de chômage qu'il nous faut subir.

Je lui avouai donc que cela ne me préoccupait guère et que je me contentais de manger de bon appétit matin et soir, sans songer au lendemain. Il se leva alors, après avoir fait sauter d'une chiquenaude quelques grains de tabac tombés sur son jabot de fine dentelle, sortit d'un coffre un sac tout rempli d'écus, et le plaçant dans mes bras: « Je veux vous faire, dit-il, aussi riche qu'un roi; ces cent écus sont à vous; gardez-les soigneusement et servez-vous-en à l'occasion. »

Que te dirais-je, Jacques! J'étais tellement abasourdi que je pus à peine remercier, et je rentrai bien vite ici avec mon trésor. Sur la table que tu vois là, porte et fenêtre closes, je comptai et recomptai, en les palpant et les faisant sonner, les cent écus qui me tombaient ainsi du ciel. Puis, après avoir longtemps cherché pour eux une cachette introuvable, je les enterrai profondément à l'endroit le plus sombre de ma cave.

Alors, mon pauvre ami, adieu les chants, l'appétit et le sommeil! Vingt fois par jour et souvent la nuit, je descendais préci-

pitamment pour m'assurer que mon trésor était toujours à sa place. Le moindre bruit me donnait la fièvre; je me méfiais de tout le monde; mon vieux chat lui-même me devenait suspect, et j'en arrivais à croire qu'il en voulait à mon argent.

Tant et si bien que ce matin même, n'y tenant plus, j'ai déterré le sac, j'ai couru chez mon riche voisin et, sans autre explication: « Reprenez, lui ai-je dit, toute cette fortune; mes chansons et mon somme me sont autrement précieux. »

Et maintenant, Jacques, vive la joie! Trinquons comme de bons amis et buvons à notre gaieté; elle vaut mieux que tous les écus du monde! Il suffit que:

Chaque jour amène son pain.

(*La composition française.*)

QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE

CHAMPLAIN ET LA VÉRENDRYE

L'un de ces hommes fut le père des provinces de Québec et d'Ontario; le second, arrivé sur la scène un siècle plus tard, découvrit et fonda le Nord-Ouest.

Le Saintongeois trouve une assiette qui convient à un royaume. Ses plans sont dressés. Il est assez fort pour en commencer l'exécution. Son génie embrasse l'examen de toutes les parties du problème: le sol, le climat, les sauvages, la traite, l'administration, rien n'échappe à sa prévoyance; et il calcule si juste, travaille si bien, que tout vient à point réaliser ses espérances. Déjà, à plusieurs reprises, il reprend vigueur, et oblige en quelque sorte les événements à lui obéir. Il rend son âme à Dieu après avoir imposé sa volonté aux hommes.

Le Trifluvien demande que la Nouvelle-France s'étende jusqu'à la mer de l'Ouest. On a vu des miracles de patriotisme et

d'activité sous Champlain et ses successeurs, il ne s'agit que de recommencer. Après avoir été les premiers dans l'est et dans le sud, il faut que les Canadiens devancent les autres races dans l'ouest.

Le gouvernement protestera qu'il n'a pas d'argent, pas d'hommes, pas de projets, qu'importe! Le courage, le dévouement, le génie tiendront lieu de tout cela. Il n'est pas bon que l'Amérique du Nord reste étrangère à l'influence française! Portons nos avant-postes au pied des montagnes Rocheuses, le roi sera forcé de nous y suivre. Le gouverneur commandera un empire grand comme la Russie; nos colons de la rivière Rouge et de la Saskatchewan se croiront toujours domiciliés dans le voisinage des Trois-Rivières.



La Vérendrye traverse toutes les épreuves de cette situation exceptionnelle, et quand il meurt, le Nord-Ouest est à nous.

Un siècle après Champlain, on ouvrit les yeux sur ce qu'il avait fait. Un siècle après La Vérendrye, notre Canada élargissait politiquement ses frontières, selon les plans hardis du découvreur et fondateur du Nord-Ouest.

Qu'étaient donc les deux hommes, enfants du travail, qui avaient préparé de la sorte les voies de l'avenir? Deux simples patriotes aux vues larges, aux idées claires, joignant à ces dons du ciel les ressources d'une énergie surhumaine. Tous deux rendi-

rent compte au Créateur d'une carrière fructueuse dont les étapes avaient été marquées par la résistance de ministres aveugles appuyant de petits intérêts.

Oui, tant que le Canada remontera vers ses origines, deux noms, deux grands exemples se réuniront pour lui rappeler qu'à un moment suprême, il s'est trouvé des hommes doués de la faculté étrange de prévoir l'avenir et de lui préparer le terrain.

BENJAMIN SULTE.

CINQUANTIÈME LECTURE

UNE SURPRISE

« C'est vraiment extraordinaire! C'est un miracle! Venez voir, Pierre-Jean, ce beau vitrail que je viens de trouver, par hasard, sur la fenêtre de notre grenier!

— Un vitrail dans notre grenier! Que me contez-vous là, ma mie? répondit le bon villageois auquel sa femme Florentine venait d'adresser ces paroles surprenantes.

— Oui, un vitrail, vous dis-je, aussi beau que ceux qui ornent les baies de notre vieille église. »

Le paysan, quoique convaincu que sa femme avait rêvé ou qu'elle avait été jouée par un de ces malins petits démons qui rôdent toujours dans les maisons, en quête de mauvaises farces, suivit Florentine au grenier et resta bouche bée, quand il se trouva en présence d'une jolie rosace en verre de couleur, appliquée à la fenêtre, une rosace comme celles qui décorent le portail des cathédrales.

Certes, la rosace du grenier était loin d'avoir la taille et le fini de ces merveilleuses verrières du Moyen âge qui étonnent notre imagination: il y manquait les pierres finement sculptées entre lesquelles se jouent les tons de la peinture et ces images si vivantes que nous ne cessons d'admirer, mais, aux yeux de ces braves paysans, et dans ce sombre grenier, la petite rosace prenait un

aspect féerique, un éclat merveilleux; elle apparaissait grande et étincelante de lumière.

Pierre-Jean et Florentine restaient muets devant ce spectacle mystérieux. Ils se croyaient transportés dans la chapelle du vieux castel de Biron, situé près de leur village; pleins d'un religieux respect, ils n'osaient s'approcher de ce vitrage miraculeux et regardaient autour d'eux avec crainte, comme s'ils attendaient l'apparition subite d'un enchanteur.

Enfin, Florentine ne put retenir sa langue.

« Eh bien! Me croirez-vous maintenant? dit-elle à son mari; ai-je rêvé, comme vous le disiez? Regardez ces fleurs aux vives couleurs, ces roses épanouies, ces lis si purs, ces bouquets de violettes et de lilas!

– Oui, oui! c'est merveilleux! répondit Pierre-Jean, on dirait qu'on a transporté ici les plus belles fleurs de notre jardin.

– Mais qui donc a pu apporter ce vitrail dans notre maison et le placer sur la fenêtre du grenier?

– Qui? Qui? me prenez-vous donc pour un sorcier, pour me poser une pareille question? Je n'ai vu entrer personne, ni vous non plus, n'est-ce pas? Il faut donc que ce soit un ange qui ait apporté ce vitrail du ciel ou un lutin qui l'ait composé ici même.

– Alors, c'est un bon petit lutin, car il nous a fait un cadeau bien agréable.

– Moi, je connais bien le lutin », dit tout à coup une voix enfantine, à l'entrée de l'escalier.

Pierre-Jean et Florentine se retournèrent effarés, comme si un véritable génie venait les surprendre dans leur conversation, mais ils reconnurent aussitôt le petit Baptistin, fils de maître Périllac, l'habile verrier du village.

« Comment! C'est toi, Baptistin, s'écria la paysanne, quelle peur tu m'as causée! Tu prétends connaître le lutin qui a fait cette verrière dans notre grenier?

– Comment pourrais-tu être mieux renseigné que nous? ajouta le villageois, comment aurais-tu aperçu ici ce prétendu lutin?

– Oui, messire Pierre-Jean, je connais ce lutin, c'est mon ami, c'est votre fils Bernard!

— Oh! oh! tu te moques de nous, gamin, repartit le paysan, Bernard n'est pas capable d'exécuter un tel travail.

— Eh bien! c'est pourtant lui qui l'a fait; je le sais bien, puisque c'est moi qui lui ai apporté ici les morceaux de verre que mon père m'a donnés.

— Voilà qui est trop fort! s'écria Pierre-Jean.

— Et pourquoi? interrompit la mère, notre Bernard n'est pas plus bête qu'un autre...

— Mais il n'a pas appris l'art de verrier...

— Ne va-t-il pas, tous les jours, avec son ami Baptistin, dans l'atelier de maître Périllac; il a pu observer les ouvriers et les imiter.

— Je sais bien que, pour son âge, il est très réfléchi.

— Et studieux donc! Il a déjà lu tous les livres que lui a prêtés M. le curé! Il dessine déjà très bien.

— Malgré tout, je ne l'aurais pas cru si habile; il n'a que douze ans, le petit lutin.

— Nous sommes du même âge, observa Baptistin. »

En ce moment, on entendit des pas dans l'escalier.

« Voilà notre Bernard! » s'écria la mère, il va nous expliquer ce mystère.

En effet, c'était Bernard. L'enfant, parvenu au grenier, s'arrêta en haut de l'escalier, stupéfait et tout déconfit de voir ses parents devant le vitrail.

« Est-ce toi, Bernard, qui as fait cette verrière? lui demanda son père.

— Oui, père.

— Toi, toi seul?

— Oui, moi seul, et je suis bien ennuyé que vous l'ayez découverte, ce matin.

— Pourquoi voulais-tu faire le cachottier?

— Parce que je voulais, à midi, en faire la surprise à ma mère, c'est aujourd'hui sa fête...

— C'est vrai, je n'y pensais pas, c'est aujourd'hui la Saint Florent, dit la villageoise... Et c'est pour ma fête que tu as fait cette belle rosace, mon petit Bernard? Viens, que je t'embrasse,

tu ne pouvais me faire un plus vif plaisir, je vois que tu as du talent: en continuant à étudier et à travailler, tu deviendras un grand savant. »

Le père Pierre-Jean, très ému, serra aussi son fils dans ses bras.

« Non, répétait-il, je n'aurais pas cru que le lutin c'était toi. »

Bernard expliqua comment il avait composé sa rosace. Baptistin recevait souvent de son père des verres de toutes formes et de toutes couleurs, déchets des morceaux découpés pour les grands vitraux. Il les apportait à son ami Bernard qui avait observé avec attention la manière de procéder des ouvriers verriers. Manquant du plomb nécessaire pour relier les morceaux, il s'était servi d'un papier noir solide qui, sur la fenêtre, imitait assez bien les lignes de plomb et maintenait le verre, grâce à une forte colle. Avec une grande patience et beaucoup de goût, l'enfant avait imité les fleurs du jardin et créé un ensemble harmonieux et d'un effet très agréable.

Les habitants du village connurent bientôt l'histoire de cette rosace et tous vinrent l'admirer et féliciter le petit verrier improvisé.

MAURICE FARNEY.
(*La gloire du petit Potier.*)

CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE

Voyelles nasales équivalentes de *in*.

Les voyelles **aim** — **eim** — **ein** — **ym** — **yn** — sont équivalentes de la voyelle **in**.

Exemples:

aim = in	**ain = in**	**ein = in**	**eim = in**
essaim	pain	dessein	Reims (ce)
daim	refrain	peintre	
faim	plainte	étreinte	

Exemples:

ym = in	**yn = in**	**en = in**
tympan	syncope	appendice
sympathie	syntaxe	Rubens (ce)
thym	lynx	Bengale

Consonnes *sc* équivalentes de *s* dur ou *c* doux.

Exemples:

scène	sciatique	science	scirpe
sceau	scission	scélérat	sceptre
sceptique	scinder	scie	scintiller

À SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

François, trouvère de Dieu, nous t'aimons parce que tu gardais la sainte enfance du cœur et que tu prêchais aux petits oiseaux: combien plus admirable d'avoir chéri les hommes et de t'être senti leur frère, quand ils n'étaient que des loups qui se déchiraient entre eux! Ô divin bienfaiteur, tu leur as apporté, avec le dégoût des faux biens, des richesses mensongères, le merveilleux trésor de la sainte Pauvreté: tu leur as appris à goûter le bonheur qui ne s'épuise pas, le seul qui ne coûte rien, la joie de la tendresse, le divin charme de la vie.

Écoute, et vois notre misère: plus que jamais le monde est la proie de l'éternel Ennemi. Écoute-le gémir, écrasé par la loi d'airain. Quand vit-on plus odieuse tyrannie de la matière. Qu'a-t-on fait de tes pauvres, de ceux que tu aimais, de ce menu peuple de Dieu auquel tu ouvris jadis les portes de ton paradis? On les a jetés aux bras des hommes de haine: ils s'imaginent, les pauvres enfants, que tout sera dit une fois réglé le partage des richesses. Ils ne voient pas, ces cœurs irrités, que le mal comme le bien est en nous, et que le seul remède est la vieille fraternité chrétienne, le royaume de Dieu, l'amour.

La légende rapporte que le jour de ton suprême voyage sur l'Alverne, sur ces landes brûlées par le dévorant midi d'août, l'homme qui te menait mourait de soif et refusait d'aller plus loin. Tu fis jaillir une source, il but, reprit courage et continua sa route. J'ai passé par cette lande: la source d'une heure est tarie. Nulle onde, nul filet d'eau ne rafraîchit ce désert. Pourtant

elle est là sous la roche, cette source invisible: elle gît quelque part inconnue dans les poitrines humaines. Oh! qui touchera ce dur rocher, qui en fera jaillir les larmes? Qui fera pour nous ce



que fit père François en créant le monde intérieur, le monde du sentiment? Qui arrachera ce cœur de pierre et à la place, comme lui, fera battre un cœur vivant?

(Louis Gillet,
de la Revue des Deux-Mondes.)

CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE

JUPITER ET LA BREBIS

La brebis fit un jour demander audience
Au souverain maître des dieux.
Jupiter, avec bienveillance,
Chargea son messager de l'introduire aux cieux.
« Approche, ma petite... encor... Pourquoi ces larmes?
— Au jour de la création,
Vous avez oublié de me donner des armes
Pour ma conservation.
— Je puis, par ma toute-puissance
Réparer cet oubli. Voyons! pour ta défense
Veux-tu que je donne à ta dent
Le venin mortel du serpent?
Veux-tu que je donne à ta patte
La griffe du lion ou celle de la chatte?
Veux-tu que ma divinité
Te donne la férocité
Du loup... de l'ours... de la panthère...
Du tigre?... Réponds-moi, ma chère,
Parle sans crainte et sans émotion.
— Ne pourrais-je, ô Jupiter, défendre ma toison
Contre mes ennemis sans leur nuire moi-même?
— Cela n'est pas, ma fille, en mon pouvoir suprême.
— Ô souverain maître des dieux
Et des hommes et du tonnerre,
S'il n'en peut être autrement, *j'aime mieux*
Souffrir le mal que de le faire. »

FRÉDÉRIC JACQUIER.

CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE

LES VITRES DU MISSIONNAIRE

Un matin que le frère Legendre, levé de bonne heure, sciait du bois derrière la maison, une barge atterrit sans bruit, dans l'anse que creuse le lac; les pins masquaient la rive et le frère, occupé à sa besogne, n'avait rien entendu. Il s'arrêta soudain, s'épongea le front, puis, comme s'il avait senti une présence étrangère, se tourna du côté du lac. Il aperçut alors, venant à lui, deux hommes qui lui faisaient signe en agitant les bras. Heureux de voir quelqu'un, des blancs comme lui, il abandonna sa scie et ses bûches, courut à la rencontre des visiteurs. C'étaient un Père oblat et un frère qui se rendaient à un poste plus éloigné, et qui, devant passer de ce côté, avaient été chargés d'un message pour le Père Denis.

Celui-ci, malade depuis plusieurs jours, était couché. Il récitait son chapelet, priant pour ses sauvages, les yeux mi-clos, quand le frère entra.

— Mon Père! une bonne nouvelle! Deux voyageurs qui arrivent du lac la Biche, et qui viennent vous voir.

Le malade ne bougea point, mais une lueur anima ses yeux.

— Ont-ils les vitres? demanda-t-il.

En cette minute, il oubliait ses souffrances, le sacrifice renouvelé. Il ne songeait ni à sa maladie du moment, ni à son renoncement, ni à sa volonté de souffrir. Il n'avait plus qu'une pensée: celle des carreaux. Cette chose négligeable, un morceau de verre, à cause de toutes ces années où il en avait été privé, prenait à ses yeux une importance exagérée. Il était heureux, il riait, comme un enfant à qui l'on apporte le jouet longtemps convoité.

— Ce n'est pas possible, disait-il, c'est trop de bonheur!

Se tournant vers les voyageurs:

— Dites-moi qu'elles sont brisées, que vous les avez brisées en route. Ne me laissez pas espérer en vain...

Et sur leur assurance qu'elles étaient intactes, dans la barge qui les avait amenés, il hochait la tête:

— C'est trop de bonheur, trop de joie, moi qui ne les attendais plus! C'est Monseigneur Clut qui les a envoyées, lui seul pouvait agir aussi vite...

Deux ans, il n'a mis que deux ans à me les faire tenir. C'est incroyable!

Les autres se regardaient, étonnés de pareils transports chez un homme comme le Père Denis, à propos d'une chose aussi infime.

Mais eux, ils étaient jeunes, ils ne comprenaient pas. Ils n'avaient jamais souffert de la désespérante solitude du missionnaire.

Ils ignoraient les déceptions toujours renouvelées, plus aiguës quand elles se répètent, plus terribles que la privation. Ils ne savaient pas, ils apprendraient.

Et le Père Denis, se recueillant tout à coup, inspiré d'une pensée aussi sublime, cacha dans ses mains son visage. Puis il dit lentement, d'une voix qu'il voulait détachée:

— Non, voyez-vous, j'ai maintenant l'habitude de cette souffrance. Elle me manquerait. D'ailleurs, j'étais résigné. Vous, les jeunes, vous ignorez ce que c'est! Vous avez devant vous une longue carrière, il ne faut pas que vous portiez cette croix... Gardez les vitres, je vous les donne, elles vous seront plus utiles qu'à un vieux comme moi...

Il répétait:

— Gardez les vitres, vous en aurez tellement besoin!

HENRY BERNARD.

CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE

Voyelles *om* — *um* — *un*.

Ces voyelles correspondent parfois au son de la voyelle nasale **on**.

Exemples:

om = on	**um = on**	**un = on**
aplomb	lumbago	punch
prompt	plumbago	ponch (e)
triomphe	(plombagine)	jungle
	rumb (prononcez)	junte
	romb (e)	

REMARQUE: La voyelle nasale **on** de monsieur correspond à l'e muet pleinement sonore: me-cieu, non mon-cieu.

PHILIPPE-AUBERT DE GASPÉ

Toutes les choses exquises du passé, vieilles traditions, vieux souvenirs, tout cet ancien Canada qui vivait encore dans les campagnes, mais que les villes effarouchaient, devait renaître dans les œuvres de Philippe-Aubert de Gaspé.

Il fut pareil à un aïeul racontant à ses petits-fils les souvenirs de sa jeunesse, et il voulut apporter, à soixante-quinze ans, à l'œuvre nationale de la littérature naissante, le charme de ses réminiscences. Ayant beaucoup vécu, et assisté au développement du Canada français pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, il ne pouvait rien écrire d'indifférent.

Né en 1784, à Québec, Philippe-Aubert de Gaspé appartenait donc à la première génération qui suivit la conquête. Son grand-père avait commandé une brigade à la bataille de Carillon: famille française s'il en fût. Son père, membre du Conseil législatif, mort en 1823, à soixante-six ans, était l'un de ces seigneurs féodaux qui vécurent près d'un siècle, et pendant les quarante années qu'il passa à la tête de sa seigneurie, il n'avait pas, dit le Canadien dans un article nécrologique, intenté contre ses censitaires une seule poursuite.

Philippe de Gaspé eut l'enfance la plus heureuse dans le manoir de Saint-Jean Port-Joli. Il regardait autour de lui se dérouler

le spectacle du vaste univers, et, preuve d'une nature délicate, jouissait en artiste de ses sensations.

À neuf ans, le jeune de Gaspé commence ses études. Peut-être, si nous en croyons les Mémoires, furent-elles un peu irrégulières: d'abord, il fit connaissance avec les polissons les plus distingués de Québec. Mais ses parents mirent fin à cette dangereuse intimité en le plaçant au Séminaire où il termina ses études.



Il fit son droit, devint shérif, mais trop libéral envers lui-même et envers ses amis, il fut victime de sa prodigalité. Il dilapida sa fortune, et, comme Timon d'Athènes, ses familiers lui aidèrent largement. Plus heureux que Timon, il trouva aux jours d'adversité un ancien ami qui ne l'oublia point et lui rendit ce qu'il lui devait. C'était beaucoup pour l'honneur de l'humanité, trop peu pour éviter la ruine et la prison.

Il semble qu'une fatalité ait poursuivi les fondateurs de la littérature canadienne. Philippe-Aubert de Gaspé fut incarcéré pendant quatre ans. À son élargissement, il se retira sur sa terre de Saint-Jean Port-Joli dont il avait l'usufruit inaliénable et, trente ans, vécut ignoré « retrouvant le calme, sinon le bonheur, dans la compagnie des livres, de la nature et de ses souvenirs ».

Nul ne pensait à lui, sauf quelques fidèles, mais il se tenait fort au courant de la littérature locale, et quand il apprit la naissance de la revue « Les Soirées Canadiennes », et qu'il connut son épigraphe: « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées », il comprit que seuls les vieillards comme lui pouvaient entreprendre cette tâche. Dans sa solitude de Saint-Jean, il écrivit alors pour les Soirées, ce livre délicieux où revit tout le passé: les Anciens Canadiens.

« Ce fut un jour unique et qui restera une date dans notre histoire littéraire que celui où l'on vit apparaître au seuil des lettres canadiennes cet auteur qui débutait à soixante-quinze ans par un roman. Il n'y eut qu'un cri d'admiration lorsqu'on sentit quelle fraîcheur d'imagination, quel charme de style régnait dans ce livre qui devint sur le champ le plus populaire de nos ouvrages. »

Monsieur de Gaspé mourut plein de jours en 1871, ayant frayé une voie où devaient s'engager de trop rares continuateurs.

D'après Halden.

CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE

LE CULTE DE L'ASSOMPTION DANS L'HISTOIRE DE L'ACADIE

Rappelons quelques faits des premiers débuts de l'Acadie.

Les habitants de Port-Royal et de Grand'Pré, qui avaient la mission d'établir l'Église de Dieu au « pays », sentirent tout de suite le besoin, dans une égale mesure, d'y implanter le culte de la Vierge. Cette dévotion à Marie, surtout dans le mystère de son Assomption corporelle au ciel, accentuée encore par le vœu de

l'un de leurs rois, Louis XIII, les Acadiens l'apportent et la développent encore au pays d'Évangéline.

Qu'ils aient eu un spécial attrait pour la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie dès ce moment, il ne peut exister de doute. Les événements, au demeurant, les y avaient préparés.

En 1632, nous voyons arriver en Acadie, les Pères Capucins envoyés sous l'ordre de Richelieu. Ils mettent pied à terre tout juste le 14 août, veille de la fête de l'Assomption, qui, à cette époque, était d'obligation au pays de France. Quelque temps après ils s'établissent à La Hève, au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse, et choisissent ce poste, le 8 septembre, jour de la Nativité de Marie. C'est pourquoi ils lui donnent le nom de Sainte-Marie-de-Toutes-Grâces.

Ce fut, à n'en pas douter, le début du culte public de la Vierge dans le pays. En 1678, quarante ans après la consécration du royaume de France à la Vierge de l'Assomption, Mgr de Laval premier évêque du Canada, voulant ériger canoniquement la paroisse de Port-Royal, en Acadie, donnera à sa première église le titulaire, L'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.

Depuis lors, les premiers habitants du pays ne cesseront d'honorer, sous ce titre si inspirant, l'auguste Mère de Dieu, qu'ils choisiront enfin, en 1881, comme leur mère et leur patronne. Cet acte officiellement public sera salué par l'enthousiasme universel de tous les Acadiens.

Les chefs d'alors de la nation, dans ce geste à jamais inoubliable, ne faisaient que répondre aux aspirations populaires et totales d'un peuple qui s'était placé depuis toujours sous la douce et maternelle protection de la Vierge de l'Assomption.

« Pas un seul peuple au monde, remarque notre confrère de Québec, L'Action Catholique, n'affiche plus hardiment que la race acadienne, son sens chrétien. Tous les symboles de sa vie nationale sont marqués du christianisme le plus pur et le plus manifeste. »

JEAN RICHARD.
(*La Croix de Paris.*)

CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE

Lecture expressive:

La lecture de ce morceau ne présente aucune difficulté réelle. Le ton est celui d'une causerie ordinaire; il est peu varié, si ce n'est lorsqu'il s'agit du changement dans la voix à chaque paragraphe, de même que dans les parties du texte où l'araignée a perdu son activité première et sa bonne humeur.

Et nous nous permettons d'ajouter que ce récit à la fois descriptif et narratif nous fournit un symbole d'actualité frappante. En effet, si à l'heure présente, la pauvre humanité, croyons-nous, va, comme l'araignée « rageuse » de notre auteur, s'affaissant dans la ruine et dans la mort, c'est que des peuples entiers ont, comme elle aussi, rompu inconsidérément le fil d'en haut.

Souhaitons que Dieu dans sa miséricorde le relie de nouveau, ce fil sauveur, au levier tout puissant de son amour infini.

LE FIL D'EN HAUT

C'était un beau matin de septembre. Toutes les prairies scintillaient sous la rosée qui les recouvrait, et les fils de la Vierge brillants comme la soie, se balançaient dans les airs. Ils venaient de loin et se dirigeaient loin.

Un de ces fils aborda sur la cime d'un arbre, et l'aéronaute, une petite araignée noire et jaune, quitta sa légère nacelle et se posa sur le sol plus résistant du feuillage.

Mais l'endroit ne fut pas à son goût, et, prenant une rapide résolution, elle fila un nouveau fil et vint s'affaler directement sur un grand buisson d'épines.

Ici, il y avait suffisamment de pousses et de branches en broussailles pour qu'elle y filât une toile. Et l'araignée se mit à l'ouvrage, en laissant le fil, le long duquel elle était descendue, supporter le coin supérieur de la toile.

Ce fut une grande et belle toile. Elle avait quelque chose de particulier, cette toile; on eût dit qu'elle s'élevait dans le vide sans qu'il pût être possible de voir ce qui supportait son bord supérieur. Car il faut de bons yeux pour découvrir un fil d'araignée.

Les jours vinrent, les jours passèrent. Les mouches commencèrent à se faire rares et l'araignée se vit obligée d'agrandir sa toile, afin de pouvoir les prendre en plus grand nombre. Grâce au fil d'en haut, elle put élargir son piège au delà de toute atteinte. Elle augmenta sa toile en hauteur et en largeur, et le fin réseau s'étendit bientôt sur toute la haie. Lorsque dans les matins humides d'octobre, il pendait, recouvert de gouttes brillantes, il ressemblait à du tulle perlé.

L'araignée était fière de son œuvre. Elle n'était plus le pauvre petit rien se balançant dans les airs sur un fil, sans un sou dans sa poche, pour ainsi dire, et sans autre fortune que ses glandes fileuses. Maintenant elle était une grosse, lourde araignée, bien à l'aise, et elle avait la plus grande toile de toute la haie.

Un matin, elle s'éveilla d'extraordinairement mauvaise humeur. Il avait un peu gelé pendant la nuit et il n'y avait pas le plus petit rayon de soleil pour égayer la terre; pas la moindre petite mouche ne bourdonnait dans l'air. L'araignée reste affamée et inoccupée tout le long de ce long jour d'automne.

Pour tuer le temps, elle fit une ronde dans sa toile afin de constater si elle n'avait pas besoin de la réparer. Elle tira chacun des fils pour voir s'ils étaient bien fixés. Mais quoiqu'elle ne pût trouver aucun défaut, elle n'en demeura pas moins d'une insupportable humeur.

Au bord extérieur de son réseau, elle finit pourtant par remarquer un fil qui lui parut complètement inconnu. Tous les autres se dirigeaient ici ou là et l'araignée connaissait chacune des branches auxquelles ils étaient fixés. Mais ce fil tout à fait inexplicable n'allait nulle part, cela veut dire qu'il allait directement en l'air.

L'araignée se dressa sur ses pattes et se mit à regarder en haut avec tous ses yeux. Mais elle ne put comprendre où ce fil aboutissait. Il avait l'air de s'en aller dans les nuages.

L'araignée devint de plus en plus rageuse, au fur et à mesure qu'elle regardait fixement sans arriver à rien découvrir. Elle ne se rappela plus qu'elle-même, en un jour clair de septembre, était descendue par ce fil. Elle ne se souvint pas davantage de quelle

utilité justement ce fil lui avait été lorsqu'elle avait filé, puis agrandi sa toile.

L'araignée avait oublié tout cela, elle se borna à remarquer que là il y avait une bête de fil qui ne servait à rien, qui ne se fixait à aucun endroit raisonnable, mais qui montait seulement dans le vide.

— À bas ce fil, dit l'araignée.

Et d'un seul coup de dent elle le coupa par le milieu.

Au même moment la toile céda, tout ce réseau si artistement construit s'effondra et, lorsque l'insecte revint à lui, il gisait sur les feuilles de la haie épineuse, la tête recouverte de sa toile qui n'était plus qu'un petit chiffon mouillé.

Un seul instant avait suffi pour détruire toute la magnificence de sa maison, tout simplement parce qu'elle n'avait pas compris l'utilité du fil d'en haut.

JOHANNÈS-JOERGENSEN.

CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE

LES JAPONAIS AIMENT LES VOYAGES

Les Japonais sont de grands voyageurs. Ils commencent à visiter leur pays pendant qu'ils sont encore à l'école. Partout où nous allons, nous voyons des groupes nombreux de petits garçons et petites filles portant la casquette et l'habit de serge bleu marine réglementaires, accompagnés de leurs professeurs. Ils vont visiter à pied ou en chemin de fer, les plus beaux sites, les anciens palais, les temples, les monuments historiques. C'est une façon pratique de compléter les connaissances d'histoire et de géographie acquises dans les livres. Ces excursions font partie du cours régulier et le gouvernement accorde aux enfants des rabais considérables sur le prix des billets..., exemple qui pourrait être utilement suivi dans d'autres pays. Arrivés au but, les écoliers écoutent les explications données soit par le professeur, soit par un gardien ou bonze, puis ils parcourent les édifices ou se perdent dans les jardins, les montagnes, sur le bord de la mer. Bon nombre ont entre les

mains des appareils photographiques et prennent des photos. Avant de partir, chacun apporte au gardien un petit cahier noir, dont chaque page est divisée en deux, et y fait étamper le nom de la place et la date de la visite. Plus tard, ce cahier comptera au nombre des souvenirs les plus précieux de la maison. On se le passe de main en main. Le propriétaire rappelle avec fierté à ses auditeurs tout ce qu'il a vu au cours de l'excursion.

Quand l'enfant aura grandi, il gardera quelque chose de cet amour des voyages. C'est par milliers, que Japonais et Japonaises s'entassent aux jours de fêtes, et ils sont nombreux, dans les autobus, les voitures de chemin de fer ou les bateaux, pour continuer leur pèlerinage ou organiser des pique-niques.

(Abbé J.-C. BEAUDIN,
« *Autour du monde* ».)

CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE

Voyelle nasale équivalente de *un*.

Le son des voyelles **eun** équivaut au son de la voyelle **un** dans les mots à jeun — Le Meung — et quelques autres.

LE COMTE DE FRONTENAC

Quelle physionomie originale et attachante que celle de ce guerrier et de cet administrateur! Avec ses défauts et ses qualités, avec ses erreurs et ses éclatants services, il captive l'imagination et commande la sympathie; et son histoire constitue l'une des pages les plus brillantes de nos annales.

C'était avant tout un lutteur. Il était fait pour les temps de crise, et c'est au milieu des périls que ses fortes qualités se déployaient surtout avec efficacité. Le terre à terre de la vie administrative ne lui allait pas, et sa combativité, ardente jusqu'au milieu des glaces de l'âge, le poussait dans cette sphère à de fâcheux extrêmes. Mais que le pays fût menacé par l'Anglais ou l'Iroquois, que les sombres nuages s'amoncelassent à l'horizon de la Nouvelle-France, et le vieux soldat des guerres de Crète et d'Italie grandissait jusqu'aux proportions héroïques.

C'est ainsi que nous le montre la statue d'Hébert, qui restera pour la postérité, sa représentation idéale, puisque nous n'avons pas son vrai portrait. La bouillante valeur, le défi, l'assurance du succès, l'inspiration guerrière revivent dans ce bronze artistique



qui orne la façade de notre Palais législatif. Le Frontenac de nos vieilles annales, le voilà! Et son geste sculptural nous donne presque l'illusion de l'accent avec lequel il jeta à l'envoyé de Phipps cette célèbre parole: « Allez dire à votre maître que je vais lui répondre par la bouche de mes canons. »

THOMAS CHAPAIS,
Mélanges, vol. 1.
(*La composition française.*)

CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE

L'HONNEUR

Mes chers enfants, l'honneur! c'est un des plus beaux mots de la langue française. L'honneur embrasse tout ce que nous entendons par dignité, respect de nous-mêmes, amour de nos parents, etc.

L'honneur rejette au contraire tout ce qui est, non seulement bas ou avilissant, mais simplement propre à nous diminuer tant soit peu dans l'estime de nos frères.

L'honneur ne nous empêche pas de commettre des fautes, parce que nous sommes portés à oublier nos devoirs; mais il nous donne la force et la fierté nécessaires pour nous relever.

L'honneur, quand il dirige un esprit droit, nous fait détester le mensonge, l'hypocrisie, comme une honte.

L'honneur, quand il inspire un cœur sincère, nous rend fidèles à nos amitiés, bons et justes pour les petits et les pauvres.

L'honneur, quand il s'appuie sur la foi et la vertu, ajoute une raison à toutes nos résistances contre le faux, le laid, le mal.

L'honneur protège contre les appels des mauvais compagnons, des mauvais plaisirs.

L'honneur habite aussi bien dans une âme de dix ans que dans une âme de vingt, quarante ou quatre-vingt. Comme, pour être heureux sur la terre, il faut d'abord faire son devoir envers le prochain, nous-mêmes et Dieu, il faut avoir avant tout l'horreur de tout ce qui nous éloigne du devoir, et cela s'appelle le sens de l'honneur. Estimez donc l'honneur, mes chers enfants, au plus haut prix.

Ne confondez pas l'honneur et les honneurs. Les honneurs sont des égards, des récompenses, des hommages dus à certains personnages. Ces honneurs peuvent exister sans l'honneur, hélas! Ce ne sera que dans l'autre vie que le Juge fera le partage des honneurs qui ne finiront plus. Mais pour jouir de ces honneurs, il faut lui apporter le témoignage d'une vie consacrée à l'honneur.

Quand vous dites d'un homme: C'est un homme d'honneur, vous faites de lui le plus bel éloge qu'il puisse ambitionner. Puissiez-vous mériter de pareilles louanges.

VICTOR BARRETTE.
(L'oncle Jean,
du Droit d'Ottawa.)

SOIXANTIÈME LECTURE

DOLLARD

ACTE IV

Veillée d'armes — Serment

SCÈNE I

BARBE DUCLOS, MARGUERITE BOURGEOYS et JEANNE MANCE.

(Barbe Duclos, Marguerite Bourgeoys entrant à gauche, pendant que Jeanne Mance entre à droite.)

BARBE DUCLOS

Un beau jour en naissance étale sa lumière;
Partout c'est le réveil, l'heure de la prière.
Nos chevaliers sont là, leur solennel serment
S'apprête à consacrer au ciel leur dévoûment.

MARGUERITE BOURGEOYS

(entrebâillant une des petites portes de la chapelle et regardant un instant.)

Leur veille est à sa fin. Au pied du Tabernacle
En présence de Dieu, comme en un saint cénacle,
Ils ont fait de la nuit une longue oraison
Et reçoivent leur Dieu, Pain de Communion.

Soyez bénis, enfants ! L'encens de la prière,
S'élevant en ferveur et fuyant la matière,
Monte comme un héraut aux atours gracieux
Pour annoncer à Dieu votre arrivée aux cieux.

JEANNE MANCE

La race des croisés n'est pas encore éteinte;
L'égoïsme mesquin ne l'a pas toute atteinte.
Des nobles guerroyeurs de nos âges pieux,
Des grands sacrifiés que furent ces aïeux,
Je pleure quelquefois la race presque morte,
Mais je n'ai plus raison de pleurer de la sorte:
En ces jeunes héros sa grande âme a passé;
Son honneur glorieux est ici ramassé:

MARGUERITE BOURGEOYS

Entrons prier pour eux.

(Elles entrent dans la chapelle.)

SCÈNE II

MAISONNEUVE, LAMBERT CLOSSE, LEMOYNE, BELESTRE, LACROIX, BRIGEAC et LACHAPELLE, *entrant à gauche.*

MAISONNEUVE, *à Lambert Closse.*

Quoi ? je vous vois tout sombre,
Sous votre front penché je vois passer une ombre...
Ami, vous me peinez. Votre cœur courageux
Me paraît étranger sous ces airs orageux.

LAMBERT CLOSSE

Pardonnez, Monseigneur, cette fumée épaisse
Sous laquelle mon âme avec chagrin s'affaisse,

Car lorsque de mourir pour un but relevé
On a senti le rêve en son cœur s'enlever,
Et que touchant ce but enfin, il se récuse,
L'illusion rebelle à tel sort se refuse.
Si la raison l'emporte et qu'à vos lois soumis
Je ne sais qu'obéir, mon rêve compromis
Me fait souffrir, Monsieur, et me fait trop justice
En me montrant, hélas ! ma vertu trop factice.

MAISONNEUVE

Je conçois votre peine et n'ose vous blâmer;
Par effort de vertu vous saurez vous calmer.
Vos conseils, votre zèle ici sont nécessaires:
Employons-les au mieux contre nos adversaires.

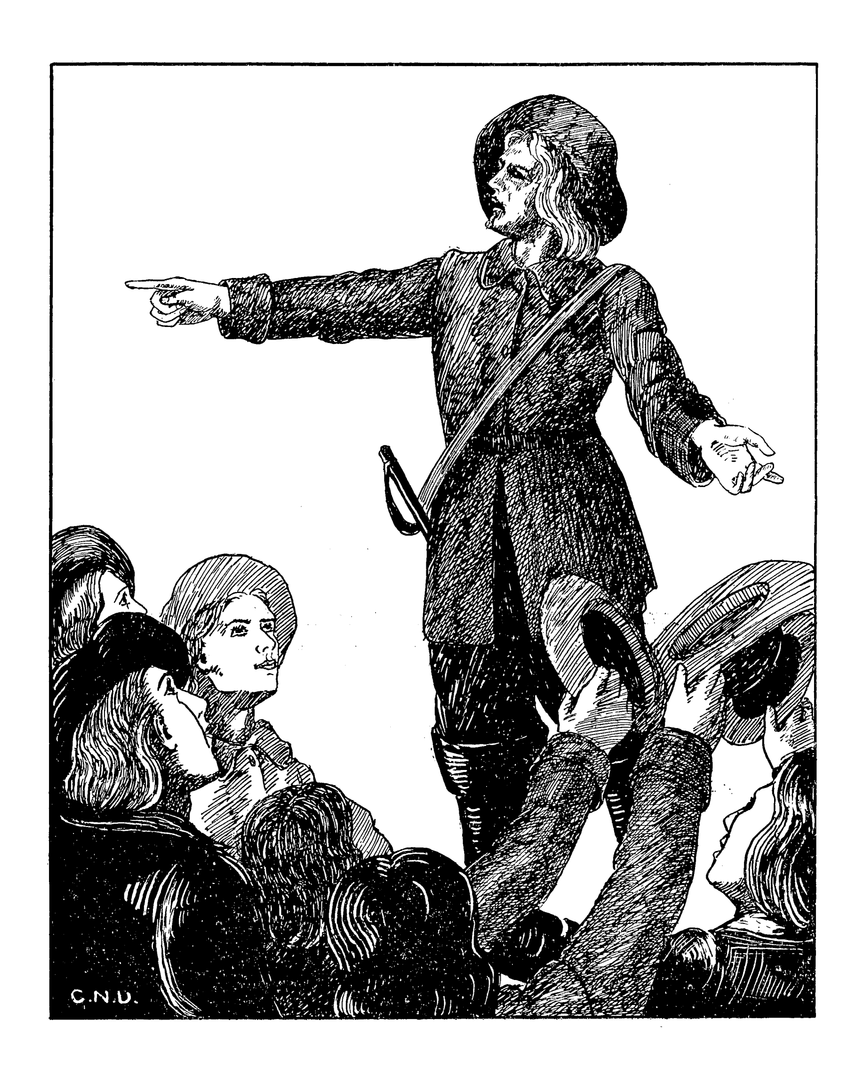
LAMBERT CLOSSE

Et l'honneur doit être humble: il doit obéissance
À des droits qui, plus forts, imposent leur puissance...

MAISONNEUVE

Mon brave compagnon ! Sachez vous consoler;
D'un zèle impétueux, aimez vous isoler.
En son temps vient la gloire et se faisant attendre,
Son prix peut dépasser ce qu'on ose en prétendre...
Closse, Brigeac, Lacroix — me fais-je illusion ? —
Que j'ai de votre sort d'horribles visions !
Plaise à Dieu qu'en Ses dons ils soient une influence
Pour le pays, ces deuils dont je crains l'affluence...
Mais voyons nos blessés.

(Ils disparaissent dans l'hôpital.)


C.N.D.

SCÈNE III

DOLLARD et les GARDES.

(Dollard et les gardes sortent de la chapelle dont les portes sont refermées.)

DOLLARD

C'est l'heure du serment
Qui de l'honneur chrétien fera le sacrement.
À tous ce vœu très saint commande la prudence,
Car il engage à Dieu notre persévérance.
C'est pourquoi je désire un instant vous parler:
À la fête de gloire il vous est beau d'aller;
L'héroïsme en votre âme allume une étincelle,
La vaillance en vos cœurs en chantant se décèle.
Nous avons bien prié, nous avons médité
Et notre sacrifice est tout prémédité,
Mais il est si facile à l'âge enthousiaste
D'attiser en son sein le feu subtil et vaste
D'une gloire aperçue au verre amplifiant
De l'aventure noble au but édifiant...
Réfléchissons encore. Étudions d'avance
Si notre dévouement est ce feu de jouvence
Que les flots de l'épreuve auront bientôt éteint,
Ou ce génie altier pour la douleur hautain
Qui, géant indomptable, à l'obstacle s'accroche,
L'accable jusqu'à mort avec un cœur de roche.

L'exploit à hasarder n'est pas un jeu d'enfant,
Car il est de ceux dont on ne sort triomphant;
Il attend ses effets non pas de la victoire,
Mais de ce que l'horreur offre d'expiatoire:
L'horreur indescriptible au cortège infernal,
S'exerçant à l'envi avant le coup final
Par ce que de l'enfer l'homme a de plus terrible,
Car c'est la plaie immonde et l'angoisse sans fin,
Les ardeurs de la soif, les affres de la faim,

C'est le piège sournois, l'attaque fulgurante,
Le jour crucifiant et la nuit délirante;
C'est, seul contre le nombre, encor stupéfier,
Mourant, renaître en force et toujours défier;
C'est pire que la mort, l'infernale torture,
La torture du scalpe avec la rôtissure
Aux charbons des brasiers; c'est ongles arrachés,
C'est doigts carbonisés, c'est les yeux écorchés
Enchâssant des tisons, pansés d'huile bouillante;
C'est, la souffrance, en soi la sentir tout grouillante;
C'est, demandant la mort, se la voir refuser,
Ou, lorsqu'elle nous vient, voir ses bourreaux ruser
Avec un art d'enfer pour la rendre plus lente,
Livrant à mille morts la victime sanglante;
C'est toujours endurer sans demander quartier,
Boire à la coupe ardente et la boire en entier;
C'est, l'incroyable mort, merveille de géhenne,
S'y vouer par serment, la recevoir sans haine,
S'y livrer par un don total, essentiel,
Émerveillant la terre et captivant le ciel !

Adéodat Lavoie,
Rimouski.
(Dollard.)

9e année

NEUVIÈME ANNÉE DE LECTURE

SOMMAIRE

Étude préliminaire: la voix dans l'art de dire.

Phonétique.

Revision très brève des sons quant à:

a) leur nature: ouverts ou fermés;
b) leur durée: voyelles longues, brèves, moyennes;
c) leur plus ou moins d'intensité: accents.

Sonorité particulière de l'*e* muet.

Pauses.

Inflexions.

Accent du mot de valeur.

Courts exercices d'application à chacun des cas indiqués ci-dessus.

Expression.

De même qu'en huitième année, lectures choisies comme étude spéciale du ton et du mouvement de la voix, en rapport avec le genre littéraire du morceau, le caractère du sujet, du style et des personnages présentés dans le texte.

Morceaux à dire au choix du professeur.

Analyse littéraire.

Textes choisis parmi les différents genres littéraires des nombreuses lectures du manuel.

ÉTUDE PRÉLIMINAIRE D'EXPRESSION

LA VOIX DANS L'ART DE DIRE

Timbre de la voix.

Le timbre d'une voix est ce par quoi on distingue cette voix d'une autre comme on distingue un visage d'un autre visage. C'est la qualité qui fait qu'une voix est claire ou sombre, douce ou rauque, pleine ou creuse, dure ou moelleuse.

Chaque personne a son timbre individuel qu'elle ne saurait changer; toutefois, la hauteur, l'intensité, autres qualités de la voix, peuvent le modifier plus ou moins. La culture de la voix porte donc avant tout sur ces qualités, lesquelles, ajoutées au timbre, constituent avec lui, la voix, organe de la parole ou du chant.

Hauteur de la voix parlée.

La voix parlée comprend, un peu comme la voix chantée d'ailleurs, une gamme, ou si l'on veut, une échelle vocale dont on peut grouper les différents degrés en trois intervalles ou espaces: bas, moyen, haut. La hauteur est le degré de l'intervalle où se place la voix en émettant tel son, tel mot, telle inflexion, en parlant ou en lisant. Cette qualité est si intimement liée à l'expression dans la parole, qu'elle ne fait, pour ainsi dire, qu'une même chose avec elle; c'est pourquoi les idées, les sentiments émis dans une lecture n'atteignent leur maximum de beauté, de vérité, que si la voix est juste, c'est-à-dire placée au degré de l'échelle vocale qui leur convient. Exemples: sentiments tragiques: voix placée dans l'espace de l'échelle vocale où se produisent les notes plus ou moins basses; sentiments franchement gais: voix placée dans l'espace de l'échelle vocale où se produisent les notes plus ou moins hautes.

Dans la parole *personnelle,* la hauteur vocale se trouve facilement d'après l'émotion, l'état d'âme du moment; dans la parole

d'autrui, au contraire, (lecture) pour déterminer la hauteur juste de la voix, non seulement on doit recourir à l'analyse logique ou littéraire, mais il faut encore tenir compte de l'âge, du sexe, du tempérament, du caractère et même parfois du milieu et des circonstances où se produisent les pensées de l'auteur, du personnage mis en scène.

La voix devant donner à la lecture toute l'expression de la vérité, c'est surtout dans la recherche des divers degrés de hauteur (intonations, inflexions) que se fait le travail si important de la formation au ton naturel en diction. En effet, une intonation, une inflexion juste est celle qui correspond exactement au degré de l'échelle vocale où le sentiment exprimé trouve toute sa vérité. Les voix souples guidées par une oreille sûre et par un bon travail d'analyse, la marqueront toujours mieux, cette vérité, que les voix dures, monotones qui ne parcourent jamais que deux ou trois degrés (notes) de l'échelle vocale. Comment en effet, ces deux ou trois notes rendraient-elles *justement* la variété presque infinie des nuances des pensées et des sentiments? Les différents degrés de hauteur dans la voix sont donc, on le voit facilement, non pas le seul, mais bien l'un des plus grands facteurs du naturel en diction, ou ce qui est la même chose, de la vérité dans l'expression de la parole.

Intensité de la voix parlée.

L'intensité dans la voix est cette qualité qui imprime plus ou moins de vigueur à l'émission des sons, des consonnes dans les mots d'un discours, d'une lecture.

Comme pour la hauteur de voix, l'intensité dépend de la nature des idées et des sentiments à exprimer, des circonstances où ils se produisent. Exemple: un sentiment de courage se traduira par des accents énergiques dans la voix, tandis qu'un sentiment de timidité, de peur, se traduira par des notes faibles et presque éteintes.

L'intensité de la voix doit être mesurée dans la lecture: 1° sur la nature du sujet qu'on lit; 2° sur l'étendue de la pièce où l'on

parle. On ne donnera pas autant de force à sa voix en lisant dans une pièce de petite étendue qu'en lisant dans une salle de grande étendue. Il suffit de fournir l'intensité nécessaire pour que chacun des mots aille atteindre l'auditeur le plus éloigné du lecteur. L'intensité exagérée dans la voix produit toujours un effet désagréable chez les auditeurs, outre que cela occasionne une grande fatigue chez le lecteur ou le diseur. Deux choses peuvent empêcher qu'on ne glisse dans ce défaut: 1° une respiration bien réglée; 2° une articulation très nette. Il arrive même assez souvent qu'une voix faible, aidée d'une articulation énergique, fasse mieux comprendre un texte dans une salle de grande étendue qu'une voix forte accompagnée d'articulation molle.

Durée de la voix parlée.

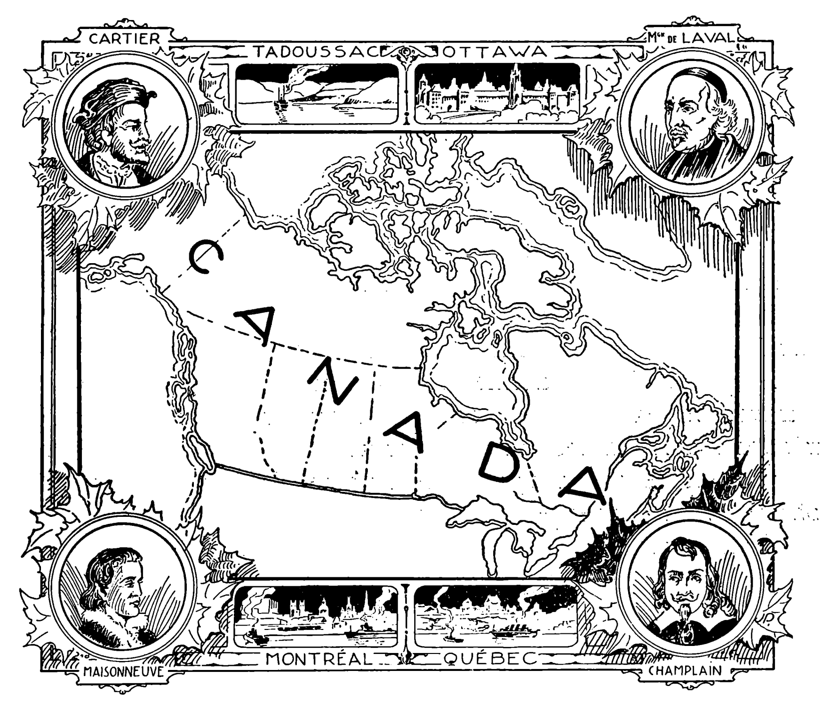
La durée est aussi une qualité de la voix qui se rapporte non à sa nature comme les précédentes, mais à son mouvement. La durée est la mesure de temps que donne la voix aux intonations, aux inflexions, aux accents sur les mots et les phrases; la mesure de temps, aussi, que donne la voix aux divers arrêts qu'elle fait à travers le texte tout entier. Ces diverses mesures de temps distribuées, dans la lecture, à intervalles réguliers ou irréguliers constituent ce qu'on appelle le rythme. Le rythme partage les phrases, les périodes, et y introduit des cadences; il obéit au sens musical, comme les mots obéissent au sens logique. La durée de la voix (mesure de temps), le rythme et le sens logique doivent donc marcher de pair, excepté dans les cas où le désordre même de ces trois éléments devient nécessaire pour exprimer le désordre dans l'état d'âme. Ex.: colère, fureur, etc.

Le rythme, en poésie surtout, est une qualité de lecture précieuse autant que le rythme, en musique.

PREMIÈRE LECTURE

LA PATRIE

Dans la pensée de l'Église, selon l'exemple du Sauveur et l'enseignement des docteurs chrétiens, le patriotisme, l'amour et le culte de la patrie est une vertu, c'est-à-dire une force de l'âme, un ressort de la conscience, qui pousse à l'exercice du bien.



Je ne sache rien qui le démontre d'une façon à la fois plus sublime et plus suggestive que de contempler le Fils de Dieu aux portes de Jérusalem, pleurant sur sa patrie à la pensée des malheurs dont elle va être assaillie et frappée. Pensons-y, chrétiens, et ne nous demandons plus si la patrie est quelque chose, et s'il est permis de l'aimer.

La patrie est quelque chose, mais quoi?... La patrie, c'est tout d'abord le sang qui coule en nos veines et les émotions qui

frémissent avec lui; c'est le petit coin de terre, de ville ou de campagne, où l'on a vu le jour, mais c'est aussi le pays dont ce coin est quelque chose et qui le soutient et l'encadre. Ce sont les lois publiques qui le régissent, l'idéal commun qui l'anime, et les nobles passions qui l'agitent, la haute culture de sa philosophie, de ses arts, de ses sciences, et de la langue qui les exprime. D'où, avec saint Thomas, faut-il conclure que le culte de la patrie comprend aussi le culte de tous les concitoyens et de tous les amis de la patrie.

Voilà, certes, un enseignement doctrinal très objectif, et pourtant quelle beauté et quelle grandeur il présente dès l'abord.

Ainsi, trois éléments généraux forment la patrie: les origines ancestrales, le sol où l'on vit, le cadre politique qui l'entoure. Mais le jeu de ces divers éléments rend plus ou moins complexe la notion de patrie, et partant, le devoir du patriotisme. Il y a lieu d'en tenir compte.

Dans un pays où tous les descendants d'ancêtres communs habitent seuls le sol confié à une même autorité politique, les mots patrie et nation ont un sens plus net, et le devoir qui en découle est plus simple. Toutefois, il en est rarement ainsi. En nos temps surtout, vu l'émigration facile et les aléas de l'histoire, la plupart des États renferment de multiples races qui ne sont pas toutes sorties du même sol. Puis les cadres constitutionnels eux-mêmes sont de nature très diverse.

À s'en tenir, par exemple, au seul élément politique, l'Empire britannique est, dans un sens très large et tout conventionnel, une patrie pour nous, mais une patrie dont les liens sont des plus relâchés et ne réclament, à part la sympathie commune due à tous les peuples de l'humanité, qu'un attachement constitutionnel.

C'est autre chose, quand il s'agit du Dominion, lequel, au point de vue politique, nous est une patrie au sens strict, nous accordant la protection de ses lois et nous soumettant aux influences de sa vie constitutionnelle.

À son tour, la Province forme, avec son autonomie relative, un cadre plus restreint et plus fort de notre devoir patriotique. Pourtant, dans cette patrie que j'appellerai politique ou constitutionnelle, il y a possibilité d'envelopper des éléments nouveaux.

La paroisse natale, celle où l'on a grandi ou qu'on habite depuis longtemps, avec, pour ainsi dire, toutes les racines qu'on y enfonce, voilà la petite patrie qui vous relie à la grande. Si à l'autre on doit fidélité, pour celle-ci on a tendresse et attachement. Ceux qui, immigrés parmi nous, vivent sous nos lois, mais sont nés et ont grandi dans un autre État, ont en un sens deux patries: celle du sol qui leur a servi de berceau, et celle du pays qui maintenant les gouverne. Pour nous, le Canada est notre unique patrie: il nous couvre de son autorité politique, son territoire en quelque sorte nous a produits.

Enfin, la langue elle-même qu'on parle et qui indique normalement de quelle race l'on provient, de quels ancêtres communs on porte le sang dans ses veines, voilà un élément de la patrie, le plus intime, le plus personnel, le plus vivant, le plus formel de tous ceux qui la constituent. À ce titre, le rameau français du Canada devient légitimement pour nous l'objet d'une nuance particulière de notre patriotisme, mais, cela est manifeste, sans préjudice de nos devoirs de loyauté à l'État canadien, et de justice envers nos concitoyens d'autre origine.

Son Éminence le cardinal
R.-M. VILLENEUVE,
archevêque de Québec.

DEUXIÈME LECTURE

LA DEMANDE EN MARIAGE

Un jour, se présente à la maison mère des Sœurs un jeune homme dont toute la personne respirait une parfaite fatuité; tenue élégante, fleur à la boutonnière, jonc à pomme d'or, port de tête des plus conquérants.

Que vient-il faire dans cette sainte maison?

D'abord, il demande à voir Mlle Soubirous... d'où discussion un peu chaude avec la pauvre Sœur portière qui répète sans se lasser:

« Je ne puis vous appeler Mlle Soubirous, elle ne descend pas

pour les étrangers, mais notre Mère générale est à votre disposition. »

Le monsieur cède... de très mauvaise grâce d'ailleurs.

Arrive la Supérieure.

« Madame, dit-il, vous avez ici Mlle Soubirous, et vous refusez de la laisser descendre?

— Monsieur, Mlle Soubirous, est ici de son plein gré, et en sortirait en toute liberté si elle le désirait... mais présentement, elle est, comme le reste de la maison, soumise à mon autorité. Si vous voulez bien me confier ce que vous lui auriez dit, je le lui transmettrai fidèlement. »

Le jeune homme sent une volonté très nette; il cède encore, mais toujours de mauvaise grâce.

« Bien, Madame, veuillez donc dire à Mlle Soubirous que le baron de S. la demande en mariage. »

Sans une exclamation, il lui est répondu:

« Monsieur, me permettriez-vous de vous demander si vous savez où vous êtes, et pourquoi Mlle Soubirous est ici.

— Certainement, Madame! Je suis ici au couvent de Saint-Gildas, votre maison mère, et Mlle Soubirous a l'intention de devenir religieuse de votre congrégation.

— Eh bien! Monsieur?

— Eh bien! Madame, lorsqu'elle saura que le baron de S. lui fait l'honneur de la demander en mariage, elle quittera Saint-Gildas avec enthousiasme; car enfin, Madame, Bernadette est une paysanne, et je suis le baron de S. !

La Mère générale retenant une forte envie de rire, répond poliment:

« Certes, Monsieur, l'honneur est grand... mais Bernadette est encore plus ambitieuse; elle vise à une alliance encore plus haute...

— Tout ceci est un rêve mystique, interrompt le gentilhomme. Moi, j'offre à Mlle Soubirous une position brillante, un titre... elle sera certainement transportée de joie! »

La Supérieure, sentant l'inanité de toute discussion avec un tel ignorant des choses divines, se contente de retenir un malin sourire, et promet gravement d'être une ambassadrice fidèle.

Le jeune baron se dandinant, salue et s'en va, annonçant une nouvelle visite très prochaine.

Restée seule, la Mère générale réfléchit et se sent fort embarrassée. Elle confia plus tard ses pensées; les voici:

Bernadette n'a qu'une intelligence moyenne, mais son bon sens est excellent et elle ne manque pas d'esprit. Or cette demande en mariage ne va-t-elle pas détruire le travail de tant de mois, c'est-à-dire donner de l'orgueil à cette violette... et lui révéler ce qu'elle ignorait totalement, dans sa candeur délicieuse: qu'on s'occupait d'elle, qu'elle était connue de toute la France!

« Pourtant je suis obligée en conscience, de lui transmettre cette demande, si saugrenue soit-elle », se dit la Mère.

Et la supérieure ayant confié à l'Immaculée son angoisse, se sent plus calme et fait appeler sœur Marie-Bernard.

Très doucement, mais bien franchement, elle lui raconte la fameuse visite.

L'étonnement de Bernadette fut tel qu'il lui fallut plusieurs heures pour réaliser l'événement.

Quand enfin elle eut compris, elle rit beaucoup.

N'eût-elle pas été décidée irrévocablement à être à Dieu, elle avait trop de jugement pour, une minute, envisager la possibilité d'épouser un baron...

Quant au jeune homme, sa deuxième visite fut orageuse, paraît-il. La Mère générale finit par le convaincre de la véracité de ses affirmations, et toute sa colère se tourna contre *cette petite sotte de Mlle Soubirous* qui n'avait pas su comprendre l'honneur qu'il lui faisait.

Il partit furieux!... L'incident resta secret, sauf pour quelques intimes.

La Croix.
(Bernadette intime.)

TROISIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE: — Conseils: « Ami, ne quitte pas ton village natal, ta maison, ton jardin d'enfance. »
Reste au foyer: raisons.

Lecture: — Ton un peu en deçà du médium, presque égal, où l'auteur laisse pressentir la mélancolie de la finale — mouvement assez lent — pauses bien observées.

2e PARTIE: — Quand les vieux aimés ne sont plus... description: circonstance du départ suprême — cruelle constatation: l'absent aima trop peu son foyer, ses parents.

Lecture: — Ton bas, égal — mouvement lent — ponctuation bien observée.

3e PARTIE: — Regrets: ce que l'absent donnerait pour retrouver les jours de son enfance, ou pour laver de ses pleurs le chagrin mis au cœur de ceux qui ne sont plus...

Lecture: — Voix assez basse — mouvement lent — mots de valeur bien rendus (dans tout le cours du morceau) — deux dernières lignes: accent ému — derniers mots: voix presque éteinte.

À CEUX QUI DÉSERTENT LE VILLAGE NATAL

1e Ami, ne quitte pas, pour un autre horizon,
Ton village natal, ta petite maison
Et ce calme jardin d'enfance, où les abeilles
Suspendent leur murmure aux fleurs de tes corbeilles;
Reste au foyer où rêve en frissonnant l'aïeul,
De crainte qu'au retour tu ne t'y trouves seul!
Car sur les vieux parents inquiets que l'on quitte,
Ô mon ami, mon pauvre ami, les jours vont vite,

2e Et quand ils ne sont plus, les vieux aimés,
Quand, résignés, leurs doux yeux las se sont fermés
Et qu'un prêtre les a mis dormir, côte à côte,
Sous le tertre d'argile où déjà l'herbe est haute,

L'on songe, en tisonnant les cendres de son cœur,
Qu'on les aima trop peu, qu'on troubla leur bonheur!
3e Et triste, on donnerait le reste de sa vie,
Pour retrouver l'ivresse, hélas! si tôt ravie,
D'appuyer sur leur front ses lèvres doucement,
Ou pour pleurer sur leurs genoux, rien qu'un moment...

ADOLPHE HARDY.

QUATRIÈME LECTURE

LETTRE D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

Au comte Xavier de Maistre.

Aux Coques, avril 1839.

Monsieur,

Une feuille de rose jamais n'embarrasse, disait, je crois, un poète persan. Aimable idée qui semblerait de vous, et dont s'enveloppe cette feuille de papier pour se joindre au bouquet de jolies choses que vous adresse mon amie.

Daignerez-vous agréer cela, Monsieur, et mes hommages de remerciements pour ce cahier de poésies que vous avez eu l'indulgence de lire? Rien de plus heureux ne pouvait leur arriver, et votre opinion surtout, si flatteuse, sera à jamais ma plus belle couronne poétique. Je n'en espérais pas tant et n'en ambitionnerais pas davantage.

Je n'ai nul désir de gloire, et les conseils que vous voulez bien me donner sur ce sujet sont tout l'accord de mes idées. Renommée ne fait pas bonheur, plus d'un grand homme peut le dire; à nous autres, femmes surtout, les grandes sphères ne conviennent pas: Dieu nous les a faites petites comme aux fleurs. Oh! Je ne voudrais pas en sortir, mais on m'a dit que Dieu ne faisait rien en vain, et que le don d'intelligence devait servir à sa gloire où qu'il se trouvât départi.

Oh! chantez, chantez donc vous qu'il fit pour chanter.

Ainsi m'est venue la pensée de mes Enfantines, petites poésies à la portée des enfants, but utile à mes inspirations, avec une espé-

rance, l'espérance du pauvre Homère: « Donnez quelque chose pour mes chants. » Ressource utile à mon père, idée que j'ai au cœur, comme Prascovie celle d'aller à Moscou.

Voilà, Monsieur, mon petit rêve, que vous avez flatté de votre belle opinion au point d'en faire une réalité. Vous donnez vie au talent que vous avez trouvé, qui s'entend dire par vous qu'il peut faire ce qu'il voudra: il en est tout fier, et bien fort de votre approbation conquise.

Veuillez agréer l'hommage de tous mes lauriers en espérance et, ce qui est plus certain, les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble servante.

EXPLICATION LITTÉRALE

Expliquez les mots et expressions qui suivent:

Opinion — couronne — poétique — renommée — grandes sphères — départi — lauriers en espérance.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Auteur:

Eugénie de Guérin naquit au vieux castel de Cayla (Tarn, France). Elle y passa à peu près toute sa vie entre son père, son frère aîné Erambert, et sa sœur Marie. Elle avait voué à son plus jeune frère Maurice une affection presque maternelle. C'est à cette affection que nous devons une grande partie de ses lettres et surtout son Journal qui provoqua ce cri d'admiration de Barbey d'Aurevilly: « Quelle distinction d'esprit ! quelle noble fille ! talent qui ne se doute pas de lui-même, naturel, chef-d'œuvre de perfection. » Eugénie de Guérin mourut comme une sainte, en juin 1848.

2. — Sujet précis, idée maîtresse, but proposé:

Eugénie de Guérin avait écrit quelques poésies destinées aux enfants et les avait adressées au comte Xavier de Maistre en lui demandant de les juger. L'approbation ne se fit pas attendre et c'est pour remercier le comte qu'elle lui écrit au mois d'avril 1839.

Sa lettre devait être jointe à un envoi de son amie, madame la baronne Marie de Maistre.

3. — Résumé:

Eugénie de Guérin semble s'excuser d'écrire à un auteur dont le nom est déjà célèbre; elle remercie respectueusement le comte de la bonté qu'il a eue de lire ses vers, montre quel prix elle attache aux encouragements qu'il a bien voulu lui donner et reconnaît la justesse des conseils qu'il a glissés parmi les éloges. Mlle de Guérin expose les raisons qui l'ont portée à écrire et offre en terminant l'hommage de ses lauriers en espérance et de ses sentiments respectueux.

4. — Plan:

I. *Entrée en matière*: Pensée délicate d'un poète persan appliqué à la lettre.

II. *Corps de la lettre*:

- Remerciements
  - Rien de plus heureux ne pouvait arriver aux poésies.
  - L'opinion si flatteuse
    - est une couronne poétique.
    - dépasse l'espérance.
    - satisfait l'ambition.
- Réponse aux conseils
  - Eugénie de Guérin n'a aucun désir de gloire.
  - La renommée ne fait pas le bonheur.
  - Les grandes sphères ne conviennent pas aux femmes.
- Raisons qui l'ont portée à écrire
  - Faire servir à la gloire de Dieu les dons que lui-même a départis.
  - Être utile aux enfants.
  - Aider son père.

III. *Finale*:

- Expression des derniers sentiments
  - Le rêve deviendra une réalité, grâce à l'opinion si flatteuse.
  - Elle fait l'hommage de ses lauriers en espérance et de ses sentiments respectueux.

5. — Appréciation des idées et des sentiments:

Eugénie de Guérin fait preuve dans cette lettre d'une grande délicatesse de sentiment et d'un tact parfait. Les idées dénotent un jugement sûr et une sage modération. Un fait ici apparaît clairement: Eugénie de Guérin reconnaît le don d'intelligence que Dieu lui a départi et, sans pédantisme, veut l'utiliser pour la gloire de Dieu et le bien des enfants.

b) Étude de la forme:

1. — Propriété et richesse du vocabulaire de l'auteur:

Eugénie de Guérin est un écrivain-né qui fait rendre aux mots tout leur sens et qui tire un parti exceptionnel de la propriété des termes. Aucun n'est recherché et cependant, quel relief et quelle richesse de vocabulaire ! Voyons, par exemple, comment elle explique ses ambitions de femme de lettres:

« Votre opinion si flatteuse sera ma plus belle couronne poétique. »

« Je n'ai nul désir de gloire. »

« Renommée ne fait pas bonheur. »

« Les grandes sphères ne conviennent pas aux femmes. »

« Je ne voudrais pas sortir de ma petite sphère », etc.

2. — Phraséologie:

La phraséologie de cette lettre est extrêmement variée; c'est la phrase courte qui domine, tantôt inverse, tantôt interrogative ou exclamative; une apostrophe et deux citations renouvellent le tour de la phrase.

3. — Style:

a) *Figures*:

Tout simple qu'il est, le style, cependant, offre quelques figures sobres et bien trouvées. L'heureuse citation du commencement amène deux métaphores bien choisies: Aimable *idée*... dont *s'enveloppe* cette *feuille de papier,* pour se joindre au *bouquet de jolies choses.*

Une autre métaphore se rencontre dans la phrase suivante: Votre opinion sera ma plus belle *couronne poétique.*

Au troisième paragraphe, signalons une autre métaphore: les grandes *sphères* ne *nous* conviennent pas, et une comparaison aussi juste que gracieuse: Dieu nous les a faites petites comme aux fleurs.

b) *Qualités du style*:

Trois qualités sont indispensables à toutes sortes de lettres: la convenance, l'ordre et le naturel. La lettre d'Eugénie de Guérin est remarquable du point de vue de la convenance. Il s'agit d'une lettre de remerciement; l'auteur a su laisser parler son cœur plus que son esprit, elle a su vanter avec tact l'obligeance de celui qui lui avait rendu service, et estimer le bienfait.

Mlle de Guérin n'a garde d'oublier sa condition, non plus que le caractère et le rang de la personne à qui elle s'adresse. Amie intime de la baronne de Maistre, elle met une note d'intimité dans sa lettre, mais elle respecte dans son correspondant un écrivain dont la renommée est déjà faite.

L'étude du plan nous a prouvé que l'ordre suivi bannit toute confusion et fait passer avec méthode d'un sujet à l'autre.

La troisième qualité indispensable à une lettre, c'est le naturel, et vraiment c'est une des caractéristiques du style d'Eugénie de Guérin, en général, de cette lettre en particulier. L'idée qu'elle écrit à un auteur déjà célèbre ne l'empêche pas de rester elle-même, et les termes qu'elle emploie, les tournures dont elle se sert, ne diffèrent en rien des termes et des tournures de ses lettres ordinaires et de son journal.

Conclusion:

Cette lettre est donc très agréable à lire, et elle nous révèle assez bien la facilité de son auteur qui mériterait d'être mieux connu, par les jeunes filles de nos jours. Eugénie de Guérin possédait, en effet, un rare talent littéraire fait de sensibilité profonde, d'intelligence claire et fine, de distinction native et surtout de pureté simple et comme transparente.

Dans son grand désir de n'employer son temps à rien d'inutile, elle eut l'idée de composer des poésies pour les enfants; elle trouvait qu'il manquait pour eux « une poésie fraîche, pure, riante, délicate, céleste comme leur âme, une poésie de leur âge.

Son frère Maurice la détourna de publier ce recueil qu'elle eût appelé *Les Enfantines*. Elle se contenta de son journal et de ses lettres. Jamais inspiration n'a été plus sincère et plus spontanée. C'est là son charme et sa marque personnelle d'être un esprit délicat et profond qui écrit ce qu'il pense, sans connaître les attitudes, les vanités de la « femme de lettres ».

CINQUIÈME LECTURE

AU FIL DU SAINT-LAURENT

de Montréal à Québec

Les journaux, ayant annoncé notre voyage, une agitation sympathique émeut les deux rives. On hisse des pavois; on tire des pétards et des coups de fusil; on sonne les cloches; on brandit des étoffes claires. Les cardinaux et les évêques ne peuvent que saluer et bénir.

Bientôt le fleuve s'élargit, et des côtes, dont une ligne sinueuse de monts bleuâtres découpe et ferme l'horizon, ne glissent plus vers nous que souvenirs historiques. Mais que leur douceur embellit encore la grâce du paysage! C'est beaucoup mieux que la série des clochers et des coquettes agglomérations enroulées autour d'eux; que les golfes tranquilles et le sable des plages; que la drapure des flots, des vergers, des plaines agricoles et des bois; que les falaises à pic et les ruines des donjons, que les caps célèbres, dont l'ascension en voiture, dit-on « donne, seule, pleinement, les frissons de l'admiration et de la crainte »; c'est beaucoup mieux que la variété de ces vues cinématographiques qui nous plaisent.

Les noms, les anecdotes, les légendes, les événements accourent vers notre navire comme un vol de mouettes, et ne laissent à notre attention nulle relâche. Enfuie pour les uns, la résolution de noter les impressions des jours précédents, et, pour les autres, celle de se

reposer sur le pont, au rythme lent du navire! Il faut regarder, écouter.

Longueuil, Boucherville, Varennes... Sommes-nous au Canada, ou brusquement ramenés dans notre patrie? Verchères ne nous conte-t-elle pas au passage l'héroïsme de sa Madeleine, dont elle se glorifie comme Beauvais de sa Jeanne Hachette? — Cette fille de quatorze ans soutint victorieusement un siège de plusieurs jours contre l'assaut redoublé des Iroquois. Lorsque le renfort lui arriva: « Monsieur, dit-elle à l'officier, je vous rends les armes » et celui-ci, avec toute la politesse de la vieille France, répliqua: « Madame, elles étaient entre bonnes mains. »

Ne sont-ce pas encore des vocables français et rayonnants d'histoire, que la ville de Sorel, la rivière de Richelieu, et le bourg de Champlain qui date de 1670? Voici Berthier, Gentilly, Parisville... Les renseignements s'amoncellent: ici le marquis de Tracy, en 1665, fit élever un fort; là, Jacques Cartier fut bloqué par l'hiver, lors de son second voyage; plus loin les Anglais, en 1759, essuyèrent un échec; ailleurs le Père Massé, un des premiers missionnaires jésuites, repose depuis 1646.

Nous n'avions rencontré dans la journée qu'une dizaine de navires montant vers Montréal, et notre traversée heureuse allait s'achever, quand le rappel d'une autre date l'enjolive d'un nouvel épisode. La veille du 2 août n'évoquait-elle pas la cérémonie somptueuse accomplie dans la cathédrale du Mans, ce même jour, il y a vingt-cinq ans?... Le jeune vicaire général Dubois, promu évêque de Verdun, y recevait la consécration épiscopale.

Aussi, après que l'éminent jubilaire, à la fin du dîner, eut porté un toast au roi d'Angleterre dont nous étions les hôtes, au pape, au Canada, et à tous ceux qui nous procuraient l'agréable excursion, Mgr Deschamps commença le concert de grâces et de souhaits. Puis, le Cardinal Charost ranima le passé par de délicates allusions et d'affectueux compliments. Le flegme tout britannique des serviteurs fondait à l'entendre.

Cette éloquente improvisation se terminait juste pour nous permettre d'admirer le pont métallique, aussi élégant que hardi, jeté sur le Saint-Laurent, dans le voisinage de Québec. À partir de là, le fleuve se resserre entre les hautes berges boisées et fleuries.

Des églises se profilent sur des promontoires, en gardiennes avancées du site, en symbole de la religion foncière. La petite ville de Lévis, située face à Québec, apparaît et se rapproche. Enfin, voici le foyer toujours ardent du souvenir français et le château-fort de la foi au Canada, la cité maternelle, illustre et chère à toute la province.

MGR GRENTE,
de la Délégation française au
Congrès Eucharistique de Chicago.

SIXIÈME LECTURE

BATAILLE DE CHÂTEAUGUAY

De bonne heure, au printemps de 1813, les Américains, enflés de leurs succès dans le Haut-Canada, poussaient la guerre avec vigueur. Il ne leur restait plus qu'à s'emparer de Montréal et de Québec pour se rendre maîtres du Canada.

Ce fut alors que la célèbre victoire remportée par de Salaberry à Châteauguay vint les arrêter dans leur marche, en leur infligeant une défaite dont ils ne purent se relever dans la suite. Voici le récit de cette glorieuse bataille.

L'armée américaine, forte de 7,000 hommes, et commandée par le général Hampton s'avançait vers les frontières. Aussitôt qu'on eut avis de son approche, les capitaines Lévesques et Desbartzch furent envoyés à leur rencontre. Le lendemain, ceux-ci étaient rejoints par le lieutenant-colonel de Salaberry avec ses voltigeurs et une milice canadienne.

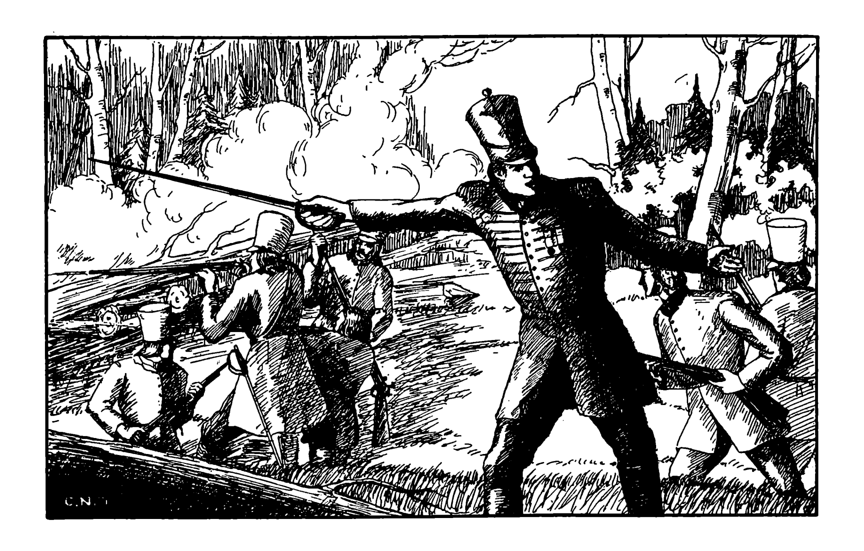
L'endroit où se trouvait ce retranchement canadien était rempli de ravins profonds. De Salaberry y établit quatre lignes de défense au moyen d'abatis.

Telle était la position occupée par le héros canadien et ses trois cents hommes lorsque les troupes de Hampton firent leur apparition.

En avant de l'armée américaine, un officier de haute stature s'avança à cheval jusqu'à la portée de la voix et cria en français

aux voltigeurs: « Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne voulons pas vous faire de mal. » À peine, l'officier américain avait-il prononcé ces mots qu'une balle le culbutait en bas de son cheval. Ce coup avait été tiré par de Salaberry lui-même; ce fut le signal du combat.

Aussitôt les trompettes se mirent à sonner la charge, et une fusillade des plus vives s'engagea entre la première ligne de défense canadienne et les Américains. La bataille continua ainsi pendant plusieurs heures, interrompue, de temps à autre, par des hourrahs poussés des deux côtés.



Les Américains, malgré leur nombre ne purent réussir à entamer les abatis et finalement, ils furent obligés de retraiter avec précipitation.

Ce fut ainsi que 300 Canadiens français vainquirent 7,000 Américains après une lutte prolongée de quatre heures.

Grâce au Colonel de Salaberry, le Canada était sauvé de la domination américaine.

HUBERT LARUE.

SEPTIÈME LECTURE

ORGANES DES SENS CHEZ LES POISSONS

Différent de forme, le poisson se distingue encore des autres animaux par l'organisme. Ses sens sont remarquables. Ils sont cinq comme les nôtres, mais modifiés et si bien adaptés à son usage qu'il est parfois difficile d'établir une correspondance. Le sens auditif, par exemple, est fort différent du nôtre. Les oreilles du poisson sont internes et serviraient surtout à l'orientation, car elles ne peuvent percevoir les ondes sonores à travers les eaux. C'est donc autrement qu'il reçoit les signaux avertisseurs. Il est alerté par des ondes vibratoires. De chaque côté de son corps court généralement une série de petites ouvertures reliées à des ganglions nerveux qui enregistrent les pas du pêcheur sur la berge, le coup d'aviron dans l'eau et probablement le glissement d'un ennemi. De sorte qu'au lieu d'une simple paire d'oreilles, le poisson possède des centaines de paires d'orifices réceptifs.

Si le poisson n'entend pas le bruit, mais le *sent,* en revanche, il ne *sent* pas la nourriture ou ses congénères, mais les *goûte,* même à distance, à l'aide du *flair* gustatif qui lui tient lieu de nez. Ce sens spécial qui combine l'odorat et le goûter, loge à différents endroits de la tête: lèvres, joues, opercules, etc. Une fois la nourriture dans la bouche, le poisson ne la goûte plus.

Le sens du toucher est à la fois le nôtre et celui des insectes. Comme ces derniers, le poisson est souvent pourvu d'organes tactiles. Ses barbillons sont des antennes. Dans certains cas, il est aussi guidé par sa carène ventrale.

Quant à la vue, elle paraît normale, mais des expériences ont révélé qu'en général, elle est très faible, et plus sensible aux masses d'ombre ou de lumière qu'aux détails. La grosseur habituelle des yeux est déjà un indice de myopie. D'ailleurs, la vue du poisson ne peut être qu'un sens complémentaire, puisque dans la vitrine liquide où il se meut, il ne peut voir, de façon floue, que devant lui et immédiatement au-dessus de sa tête: la mince couche d'organismes qui recouvrent la surface faisant office de tain, et cette surface lui renvoyant, comme une glace, l'image renversée

du fond ou de l'eau d'en dessous. Néanmoins, quelques poissons savent distinguer les couleurs, le bleu et le rouge, par exemple.

À de rares exceptions près, les poissons sont dépourvus de paupières. Ils dorment, ou plutôt se reposent, les yeux ouverts.

CLAUDE MÉLANÇON.
(Les poissons de nos eaux.)

ÉTUDE SUPPLÉMENTAIRE DE PHONÉTIQUE

NATURE DU SON

Donner à chaque son de la langue française sa juste sonorité, c'est non seulement former au bon goût l'oreille et la voix, c'est encore garder à la langue elle-même toute sa beauté, en lui gardant toute sa pureté.

Sons multiples. — Quatre des voyelles simples ont le son multiple, c'est-à-dire qu'elles se prononcent tantôt avec le son ouvert, tantôt avec le son fermé. Ces voyelles sont **a e o eu.**

Exemples:

à *ouvert*	**è** *ouvert*	**o** *ouvert*	**eu** *ouvert*
Canada	père	porte	fleur
voilà	extrême	donner	meuble
ami	robinet	poste	veuve
il part	hiver	osseux	neuf
vas-y	espoir	décor	jeune
a *fermé*	**é** *fermé*	**o** *fermé*	**eu** *fermé*
gâteau	été	apôtre	feu
gaz	dîner	odeur	il pleut
sabre	vous lisez	émotion	fileuse
pas	pied	reposoir	jeûne
muraille	et	ossements	nerveux

Exercice d'application: Sons ouverts: accent grave — sons fermés: accent aigu.

Là langue màtèrnèlle, c'èst cèlle qu'on à àpprise sur lès genoux de sà mère; c'èst cèlle dans làquèlle on à fait sès premières prières; c'èst cèlle qui nous pàrle de là plus bèlle pàrtie de là vie.

Nulle autre ne péut être aussi douce à nòtre òrèille, aussi chère à nòtre cœur.

HUITIÈME LECTURE

LE FEU SACRÉ

La maison d'un Grec ou d'un Romain renfermait un autel; sur cet autel, il devait y avoir toujours un peu de cendre et de charbons allumés. C'était une obligation sacrée pour le maître de chaque maison d'entretenir le feu jour et nuit. Malheur à la maison où il venait à s'éteindre! Chaque soir on couvrait les charbons de cendre pour les empêcher de se consumer entièrement; au réveil le premier soin était de raviver ce feu et de l'alimenter avec quelques branchages. Le feu ne cessait de brûler sur l'autel que lorsque la famille avait péri tout entière; foyer éteint, famille éteinte, étaient des expressions synonymes chez les anciens.

Il est manifeste que cet usage d'entretenir toujours du feu sur un autel se rapportait à une antique croyance. Les règles et les rites que l'on observait à cet égard montrent que ce n'était pas là une coutume insignifiante. Il n'était pas permis d'alimenter ce foyer avec toutes sortes de bois; la religion distinguait parmi les arbres, les espèces qui pouvaient être employées à cet usage. La religion disait encore que ce feu devait rester toujours pur. Il y avait un jour de l'année qui était, chez les Romains, le premier mars, où chaque famille devait éteindre son feu sacré et en allumer un autre aussitôt.

Ce feu était quelque chose de divin: on l'adorait, on lui rendait un véritable culte. On lui donnait en offrande tout ce qu'on croyait pouvoir être agréable à un dieu: des fleurs, des fruits, de l'encens, du vin, des victimes. On réclamait sa protection, on le croyait puissant. On lui adressait de ferventes prières pour obtenir de lui ces éternels objets des désirs humains: santé, richesse, bonheur.

Ainsi, on voyait dans le foyer, un dieu bienfaisant qui entretenait la vie de l'homme, un dieu riche qui le nourrissait de ses dons, un dieu fort qui protégeait la maison et la famille. En présence d'un danger, on cherchait un refuge auprès de lui. Dans

l'infortune, l'homme s'en prenait à son foyer et lui adressait des reproches; dans le bonheur, il lui rendait grâce. Le soldat qui revenait de la guerre le remerciait de l'avoir fait échapper au péril.

FUSTEL DE COULANGES.
(*La Cité antique.*)

NEUVIÈME LECTURE

MA LOINTAINE AÏEULE

Par un temps de demoiselle,
Sur la frêle caravelle,
Mon aïeule maternelle,
Pour l'autre côté de l'Eau,
Prit la mer à Saint-Malo.

Son chapelet dans sa poche,
Quelques sous dans la sacoche,
Elle arrivait, par le coche,
Sans parure et sans bijou,
D'un petit bourg de l'Anjou,

Devant l'autel de la Vierge,
Ayant fait brûler le cierge
Que la Chandeleur asperge,
Sans que le cœur lui manquât,
La terrienne s'embarqua.

Femme de par Dieu voulue,
Par le Roy première élue,
Au couchant, elle salue
Ce lointain mystérieux
Qui n'est plus terre ni cieux.

Et tandis que son œil plonge
Dans l'azur vague, elle songe
Au bon ami de Saintonge,
Qui depuis un siècle attend
La blonde qu'il aime tant.

De la patrie angevine,
Où la menthe et l'aubépine
Embaument val et colline,
La promise emporte un brin
De l'amoureux romarin.

Par un temps de demoiselle,
Un matin dans la chapelle,
Sous le poêle de dentelle,
Au balustre des époux,
On vit le couple à genoux.

Depuis cent et cent années,
Sur la tige des lignées,
Aux branches nouvelles nées,
Fleurit, comme au premier jour,
Fleur de France, fleur d'amour.

Ô mon cœur, jamais n'oublie
Le cher lien qui te lie,
Par-dessus la mer jolie,
Aux bons pays, aux doux lieux,
D'où sont venus les aïeux.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

DIXIÈME LECTURE

LE FACTEUR

On peut diviser les hommes de bien des manières, et de celle-ci notamment: ceux qui redoutent le facteur, et ceux qui l'attendent avec impatience.



La première catégorie est assurément la moins nombreuse et celle où la jeunesse est rare. Il faut avoir souffert de la vie cruellement, ou posséder un esprit dénué de toute curiosité, peureux et d'humeur sauvage, pour fuir le brave petit employé qui vient, chaque matin, plus régulier que le soleil, s'encadrer entre les mon-

tants de la porte et ouvrir sa boîte à nouvelles. J'ai connu un vieux savant qui était de cette humeur-là. Il avait couru, dans sa jeunesse, l'Europe, l'Asie et l'Amérique; on l'avait vu converser, dans leur langue, avec les brahmanes de l'Inde, avec les mandarins de la Chine, avec les Portugais de la côte du Mozambique, avec les Espagnols des Républiques américaines et les Anglais du monde entier. Et d'avoir connu tant de variétés d'hommes, il avait gardé envers le genre humain quelque dédain et même quelque défiance. Retiré à la campagne, il était pris de peur, quand il apercevait, au tournant de son avenue, l'homme en blouse bleue, coiffé de la casquette liserée. « Mon Dieu! disait-il, le voici! Il va entrer! Il entre! Quelle fâcheuse histoire va-t-il encore m'apprendre? Pourquoi m'écrivent-ils donc? Que me veulent-ils, avec leurs lettres, leurs livres et leurs télégrammes? »

Un sentiment tout contraire anime la plupart des citadins et des campagnards. À la campagne surtout, l'arrivée du facteur est un événement. Pour avoir de bonne heure son courrier, le châtelain du pays fait déjeuner chez lui le facteur, le maire lui promet de beaux chemins cyclables, le vigneron lui offre un verre. En tout lieu, le facteur reçoit bon accueil et un sourire qui ne va point à lui, mais à l'inconnu qu'il apporte. « Bonjour facteur! Une lettre pour moi? Deux? donnez vite! » Avez-vous observé les mines des cuisinières, des femmes de chambres, des enfants qui reçoivent le courrier? Ils croient qu'ils ont du mystère tout plein la main. Ils ont un regard d'étude et d'envie pour monsieur, pour madame, pour le père ou la mère qui ouvrira l'enveloppe blanche. Ceux-ci éprouvent aussi une émotion. L'âge l'affaiblit, et ne la supprime pas. Celui qui rompt un cachet s'imagine briser le sceau du destin lui-même. C'est souvent vrai: naissances, mariages, morts, maladies, nos gains, nos pertes, nos joies, nos pauvres essais pour dire qui nous sommes à ceux que nous aimons, tout cela s'écrit, se lit, s'oublie. Mais la minute où l'on va savoir enferme plus de vie que les autres, et quelque chose tremble en nous, toujours, qui n'a pas toujours tort et n'a pas toujours raison. Nous nous sentons fragiles, mobiles, exposés aux changements. Pour rendre émouvante cette minute de la lettre close qui va dire son secret, il y a d'abord ce que nous attendons, ce que nous espérons, ce que nous crai-

gnons, le rêve que nous avons bâti et appelé notre avenir. Et puis, il y a l'incertain, l'événement qui peut se produire, que nous n'imaginons pas d'une manière précise, mais que nous n'en souhaitons peut-être que plus ardemment. N'avez-vous pas songé, bien des fois, que le facteur vous apporterait un jour une lettre, vous ne savez pas de qui, et que cette lettre vous annoncerait un bonheur, vous ne savez pas lequel? N'avez-vous pas éprouvé de déception, quand la lettre, — ce qui arrive souvent, — disait autre chose, ou ne disait rien, ou se laissait désirer? N'avez-vous pas pensé: « Ce sera pour demain? »

Ne vous lassez pas de sonner à ma porte, facteur. C'est la vie qui sonne avec vous, c'est le travail, c'est l'amitié, c'est la peine que j'aurai seul ou celle que je partagerai, c'est le signal qui m'est fait par les compagnons de ma route. Même si j'en dois souffrir, soyez le bienvenu! Il y aurait sans vous, dans le monde, moins de fraternité. Et si jamais mon suffrage m'était demandé, facteur, je voterais pour qu'on traitât largement, libéralement, l'homme utile que vous êtes.

R. BAZIN.
(*La douce France.*)

ONZIÈME LECTURE

LES MAUVAIS LIVRES

On a compté les affolements produits par les mauvaises lectures; on a fait la statistique juridique des crimes qu'elles avaient suggérés, des suicides qu'elles avaient provoqués. Mais les suicides d'âmes, qui en dira le nombre? Je ne me trompe pas en affirmant que là se trouve aujourd'hui la plus riche source du recrutement de l'enfer, et il y a certains livres sur le frontispice desquels je serais tenté d'écrire ce que le Dante inscrivait sur la porte de son Enfer: « Vous tous qui entrez, laissez ici l'espérance! »

Ceux mêmes qui écrivent ces sortes de livres savent à quoi s'en tenir sur l'œuvre et sur l'ouvrier. Rousseau avançait qu'une personne qui ouvrait ses ouvrages était une personne perdue: « Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir: au lieu d'instruire, je

corromps; au lieu de nourrir, j'empoisonne; mais la passion m'égare, et, avec tous mes beaux discours, je ne suis qu'un scélérat. »

Condamnés par leurs auteurs, lorsque leurs auteurs sont sincères, condamnés par leurs effets et par la loi naturelle, les mauvais livres le sont encore par la loi de l'Église, laquelle a institué une congrégation romaine, la Congrégation de l'Index, chargée de dresser un tableau indicateur, index, des livres les plus dangereux à la foi et aux mœurs. Les livres mis à l'index ne sont pas les seuls mauvais livres, loin de là: l'Église ne condamne ainsi que ceux qu'on lui dénonce comme ayant plus de crédit ou présentant plus de danger, à cause du nom ou de la position de leurs auteurs; mais ceux-là sont spécialement frappés d'interdiction qui ont été condamnés par le tribunal sacré, duquel l'autorité est celle même du pape qui en sanctionne les décrets.

Engagez-vous donc à ne toucher jamais à ces liqueurs enivrantes et malfaisantes qu'on nomme les mauvais livres. Engagez-vous devant Dieu à les détester et à les fuir tous, quels qu'ils soient. Il y a le livre pervers, il y a le livre perfide, et je ne saurais dire lequel des deux est plus pernicieux que l'autre. En vain votre conscience voudrait se faire illusion: « Cela n'est pas si mauvais, c'est simplement léger, cela ne me fait rien et ne m'impressionne pas! » Vous êtes donc bien gâté, et votre tempérament moral bien terriblement blasé, pour que vous avaliez le poison sans en rien ressentir!

Et, quand je vous conjure de fuir tous les mauvais livres, il va sans dire que, par là, j'entends les mauvais journaux, ne fût-ce même qu'en passant, ne fût-ce qu'en chemin de fer, ne fût-ce que par un coup d'œil jeté sur un feuilleton, sur les débats d'un procès malsain, sur une nouvelle scandaleuse. Il y a certaines feuilles, très à la mode cependant, que des mains qui se respectent et qui veulent se garder propres ne doivent jamais toucher.

Vous vous engagerez devant Dieu à fuir le mauvais livre, dès la première ligne où il se fera reconnaître. « Assez! cela ne vaut rien! » et repoussez-le vivement comme vous repousseriez un voleur qui ferait mine de décrocher votre montre. Si vous avez le malheur de continuer l'entretien avec le tentateur, vous irez jusqu'au bout, et c'en sera fait de votre âme. Encore moins devez-vous gar-

der un pareil ouvrage chez vous, en votre possession. De tels écrits ne méritent que le feu; et on en a autrefois brûlé en place de Grève, de la main du bourreau, qui étaient moins corrompus et corrupteurs que ceux de nos jours.

Mgr. BAUNARD.
(*Le Collège Chrétien.*)

DOUZIÈME LECTURE

LA JEUNESSE QU'IL NOUS FAUT

À cette heure si grave, il nous faut la « Jeunesse »
Qui porte en sa poitrine, un cœur à la Dollard.
Intrépide, sans peur, au sein de la détresse,
Digne de nos aïeux et de leur étendard!

Il faut au Canada la Jeunesse qui « prie »
Et, fidèle à sa foi, vient puiser à l'autel
L'héroïsme vainqueur des saints de la Patrie,
Qui mirent dans la Croix leur espoir immortel!

Il faut au Canada la Jeunesse qui « pense »
Pour sonder du regard le troublant avenir,
Détruire des méchants la funeste influence,
Déjouer leurs complots, faits pour nous désunir.

Il faut au Canada la Jeunesse qui « veut »
Pour sauver de la mort le pays en souffrance,
Quand Jeunesse entreprend, toujours Jeunesse peut!
Plus de vains blasements! reprenons confiance!

Il faut au Canada la Jeunesse « fidèle »
Se souvenant qu'elle a le devoir de « tenir »
Dans les rudes combats quand le Pays l'appelle,
« Tenir » comme au Long-Sault, pour garder l'avenir!

Il faut au Canada la Jeunesse qui « lutte »
Vaillante pour sa foi, toujours prête à souffrir,
Qui s'élance à l'assaut sans que rien la rebute,
Pour défendre son Christ, toujours prête à mourir!

Regarde, ô Canada, se lever ta « Jeunesse »
Dollard, avec les siens! Non, ils ne sont pas morts!
Vive Dieu! sur leurs pas, une élite se presse!
Ils sont pieux et purs, ils seront les plus forts!

Conserve, ô Canada, ta Jeunesse chrétienne!
Ta race gardera son amour et sa foi!
Elle sera toujours la race canadienne,
Fidèle à son passé, fidèle au divin Roi!

D'après Son Éminence le cardinal
J.-M.-R. Villeneuve,
Archevêque de Québec.

TREIZIÈME LECTURE

CARTIER, PÈRE DE LA CONFÉDÉRATION

Jamais homme d'État canadien-français n'eut à affronter une plus grande responsabilité que celle que Cartier assuma le jour où il se trouva dans l'alternative d'accepter ou de refuser la Confédération. Ni Papineau, ni Lafontaine n'eurent à mettre en balance d'aussi graves intérêts. Le rôle des premiers se réduisait à réclamer la liberté pour les Canadiens. Cartier avait à choisir entre un avenir problématique et un état de choses connu avec des avantages définis. Les retrouverait-il avec autant de garanties dans l'édifice qu'on allait construire? N'était-ce pas quitter le certain pour l'incertain que d'accepter l'union des provinces? Voilà les questions que se posaient anxieusement les esprits inquiets. Heureux joueur, Cartier sortit triomphant de la partie, ayant eu soin de ne la risquer qu'avec le plus d'atouts possibles dans son jeu.

L'année 1872 vit le point culminant de la gloire de Cartier. Depuis cinq ans, la Confédération suivait sa marche progressive.

En se développant vers l'Occident, elle atteignait, par l'annexion des territoires du Nord-Ouest et de la Colombie, les rives de l'Océan Pacifique, pendant que du côté de l'Est, l'Ile du Prince-Édouard se préparait à unir ses destinées aux nôtres. Les adversaires de Cartier eux-mêmes désarmaient devant le succès du grand œuvre de 1867.



Dans sa province où ses vues d'homme d'État avaient concentré, comme dans une citadelle inexpugnable, tout ce qui constitue notre trésor national: traditions, lois, coutumes, enseignement selon nos goûts, ses concitoyens ne jouissaient-ils pas d'une indépendance qui ne laissait rien à désirer, et qu'ils n'avaient jamais encore connue aussi complète?

Personne de son temps n'a mieux compris et plus nettement posé que Cartier le problème de la politique canadienne; personne n'a mieux indiqué les moyens de la résoudre.

La mort est venue l'abattre dans toute la maturité de ses aptitudes avant la soixantaine. Son activité avec l'âge était devenue un surmenage mortel, qui l'a immolé à la patrie à laquelle il a donné vingt-cinq ans de service.

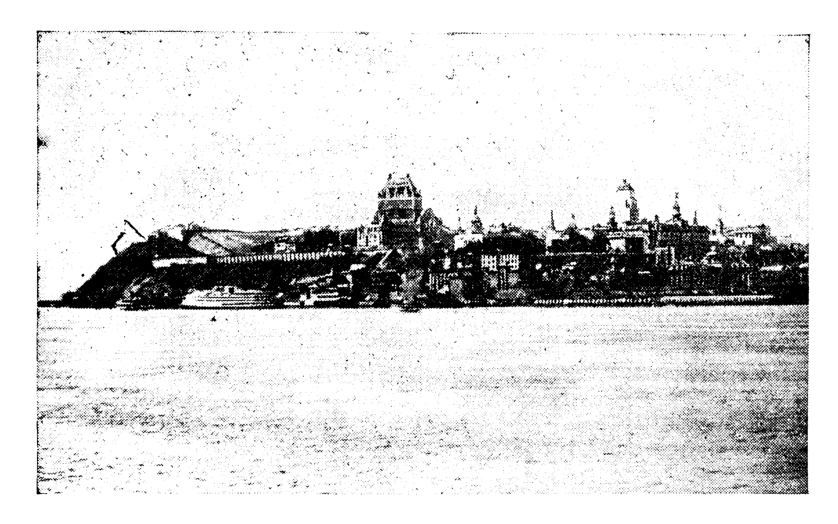
Qui voudrait nier l'importance et le mérite de son œuvre? Les haines accumulées sur Cartier dans l'ardeur des luttes se sont depuis longtemps évanouies. Il a cessé d'être un homme de parti, pour devenir une de nos gloires nationales, et aujourd'hui, tout Canadien est heureux de s'incliner devant sa grande renommée. Plus on examine le résultat du labeur de ce puissant artisan, plus on se convainc que son âme rend à l'épreuve le son sonore du franc métal.

A.-D. DECELLES.
(*Cartier et son temps.*)

QUATORZIÈME LECTURE

QUÉBEC

De toutes les villes de l'Amérique du Nord, Québec est la seule dont le site évoque les aspects historiques de la vieille Europe. Dominant les vastes eaux du Saint-Laurent, tantôt toutes claires, tantôt indociles ou bourrues, le rocher, cerné encore des restes de son enceinte, porte le château, les églises, les anciens couvents, le Parlement, l'université, les écoles, les tribunaux, la cité



des clercs, des soldats, des fonctionnaires et des bourgeois, l'esplanade, les places inclinées où le vent vous assaille, les ruelles d'une intimité hautaine, bordées de pierres, propres et muettes. Sur le plateau, l'allongement d'un quartier neuf. En bas, au bord de l'eau, le vieux port, les gares, puis la ville populeuse du trafic, des magasins et des ateliers, la ville qui travaille, sous la ville qui garde, enseigne, commande. À l'horizon, l'île Saint-Jean, avec ses vieux villages, les rives montagneuses du fleuve; au sud, une falaise où brillent les toits de couvents neufs; au nord, des routes qui conduisent vers les lacs sans bruit et la forêt sans fin.

Est-ce la France? Si l'on veut. Mais une autre France, un autre arbre sur les mêmes racines, respirant un autre air, subissant un

autre climat, avec d'autres épreuves, d'autres douleurs et d'autres vertus pour d'autres circonstances.

Les pélerinages que l'on peut faire aux anciens établissements de la France et des Français à travers le monde sont toujours émouvants. Mais, pour qui prend soin des nuances, l'émotion est bien différente d'un lieu à l'autre. Les vieilles aventures de notre race ont donné des fruits dont chacun a sa saveur propre qui ne ressemble pas à la saveur des autres. L'empreinte de Bonaparte sur l'Égypte n'est pas du même trait que celle des Croisés, puis des chevaliers de Saint-Jean, sur l'Orient chrétien, pas plus que la marque de Dupleix sur l'Inde. Les plaines abandonnées de la Louisiane conservent le souvenir de quelque chose qui semble d'une tout autre signification que l'entêtement robuste du Canada.

Québec est Québec, comme Montréal est Montréal. Ce sont des affirmations de la race française, ce ne sont pas des « Colonies ». Rien de moins colonial que les maisons aux murs épais de pierre taillée où les vieux Canadiens, sur la terre de leur possession, enfermèrent leurs coutumes, l'orgueil de leurs berceaux et leur idéal tenace. Sauf en quelques refuges d'Écossais expatriés au loin, je ne pense pas que l'on trouve, outre-mer, une pareille affirmation de « personnalité », fidèle à sa tradition européenne, mais autonome dans son destin détaché.

LUCIEN ROMIER.

QUINZIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE: — Un peintre anglais décore la coupole de la cathédrale St-Paul à Londres. Danger qu'il court en reculant sur son échafaudage trop étroit: un pas de plus, il tombe dans un vide de 200 pieds de hauteur.

Lecture: — Ton médium — inflexion descendante au mot « important » — inflexion du mot de valeur à « *très* », « *spécialement* » (2e paragraphe) — mouvement modéré — pauses non écrites observées aux mots: l'*œuvre* — *accepté* — *tenait* — *jour,* (2e paragraphe) à *pas* — *vide* (3e paragraphe).

2e PARTIE: — Un maçon voit le péril, saisit un des pinceaux de l'artiste, et barbouille la tête du personnage principal de la fresque.

Lecture: — Ton de plus en plus animé — inflexions montantes un peu élevées — mots de valeur accentués: *seul* — *perdu* mouvement de plus en plus rapide — pause non écrite au mot: *vide*.

3e PARTIE: — Le peintre furieux s'élance sur le maçon: il est sauvé — paroles du maçon.

Lecture: — Acte du peintre: ton moyen, énergique, mouvement rapide. — Paroles du maçon: ton calme, un peu bas — mouvement un peu lent.

4e PARTIE: — Changement soudain et reconnaissance chez le peintre — le maçon pauvre devient son protégé.

Lecture: — Intonation en voix moyenne — ton très simple — pauses du point final justes, sans chantonnement.

PRÉSENCE D'ESPRIT

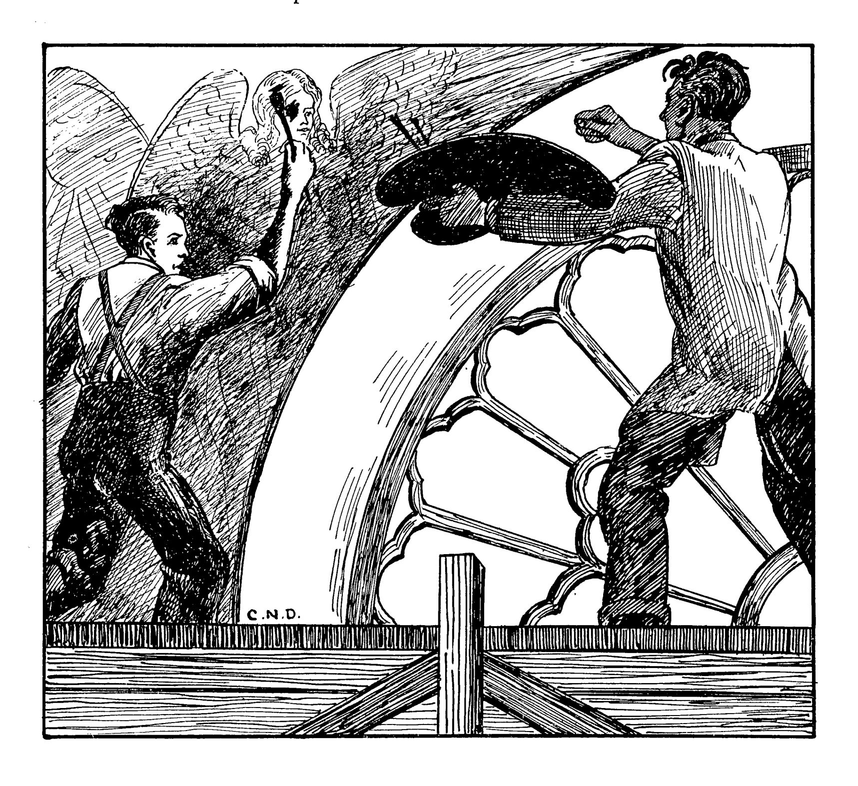
Un célèbre peintre anglais avait été chargé de décorer la coupole de la cathédrale Saint-Paul à Londres.

Le travail était très *important*, et, comme on voulait que l'église fût entièrement terminée le plus tôt possible, on avait demandé au peintre de se mettre à *l'œuvre* avant que la maçonnerie fût entièrement achevée. Celui-ci avait *accepté* et se *tenait* pour peindre, sur un échafaudage étroit, pareil à celui des maçons, et disposé *spécialement* pour lui. Un *jour* que le peintre était absorbé par l'exécution d'une scène intéressante, il se recula, comme le font, à chaque instant, les artistes pour se rendre compte de leur travail.

Insensiblement, regardant toujours son œuvre, qu'il examinait en clignant des yeux, il arriva tout au bord de son échaufaudage. Encore un *pas* et il va disparaître dans le *vide* et tomber sur le sol, à deux cents pieds au-dessous de lui!...

Mais un pauvre maçon qui travaillait non loin de là, a vu le péril; son cœur se serre. Dans sa pensée, rapide comme l'éclair, il

voit déjà le malheureux tournoyer dans le *vide* et s'abattre sur le dallage. Comment le prévenir? Si le peintre fait un *seul* mouvement en arrière, il est *perdu!*



Alors l'ouvrier n'hésite pas; il court à la fresque, saisit un des pinceaux du peintre et barbouille la tête du principal personnage représenté.

Croyant à la malveillance, l'artiste furieux s'élance sur lui, la main haute.

« Vous pouvez frapper, monsieur, dit le maçon; maintenant vous êtes sauvé! »

Cette réponse arrêta l'élan du peintre. Il comprit à quel danger il venait d'échapper. Alors sa colère fit place à la reconnais-

sance. Il remercia son sauveur avec effusion et lui promit sa protection.

Sa promesse ne fut pas vaine. Il s'intéressa au sort de l'ouvrier, lui procura du travail auprès de lui, si bien que le brave homme put, dans la suite, acquérir une aisance heureuse.

J. R.

ÉTUDE SUPPLÉMENTAIRE DE PHONÉTIQUE

SONORITÉ ET MESURE DE L'e MUET

L'*e* plus ou moins sonore. — L'*e* parfois supprimé.

L'**e** muet qu'on devrait appeler, d'après Léon Brémont, tout ce qu'on voudra excepté **e** muet est la plus intéressante des voyelles françaises, à cause des divers degrés de sonorité et de mesure qu'elle comporte, sinon dans le langage ordinaire, du moins dans le style soutenu. Quand il nous serait permis, par exemple, de dire en conversation: « Mon pèr(e) cessez (de) vous troubler, vous n'êt(es) point trahi... » dans *Iphygénie,* de Racine, au contraire, il est mieux de lire:

. . . « Mon père
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi,
Quand vous commanderez vous serez obéi. »

en donnant à chaque **e** muet différentes *nuances* de sonorité et de mesure.

L'**e** n'est proprement appelé *muet* que lorsqu'il est élidé, supprimé complètement dans la prononciation.

Exemples d'**e** plus ou moins sonores — d'**e** supprimé.

e *pleinement sonore*	**e** *faible*	**e** *supprimé*
premier	maître	ru(e)
apercevoir	sage	gai(e)té
besoin	lentement	seul(e)ment
celui	souverain	méd(e)cin

L'**e** muet médial.

L'**e** muet médial (souvenir) est le plus difficile à donner dans une mesure juste. En conversation et dans le style familier cet **e** est toujours supprimé. Dans le style élevé et surtout en poésie, il comporte les sonorités les plus variées comme les plus délicates. Cela est laissé au goût du lecteur.

L'**e** muet des monosyllabes.

L'**e** des monosyllabes le — ce — te — de — que — je — me — se a généralement sa pleine sonorité quand ces monosyllabes sont isolés. Ex.: *Le livre de Jean.* Au contraire, si plusieurs de ces monosyllabes se suivent, l'**e** de l'un ou de l'autre est supprimé complètement. Ex.: *Je m(e) souviens. Je n(e) le connais pas (ou) je ne l(e) connais pas.*

L'**e** muet supprimé.

On ne prononce pas l'**e** muet, même en lecture soignée, dans les mots tels que: médecin — matelot — matelas — cadenas — gobelet — chapelet — naturellement — seulement — appeler — épeler — et beaucoup d'autres.

Dans le cas où un même mot comprend plusieurs **e** muets, il faut élider l'un ou l'autre, et parfois plusieurs de ces **e** muets. Ex.: *papeterie* se prononce *papetrie* — *pelleterie*: *peltrie,* etc.

Exercice d'application à l'aide des indications suivantes:

ë pleinement sonore,
e faible,
(e) supprimé.

Un p*e*tit pâtr*e* dë Valois avait entendu parler dë Dieu, mais il në savait pas prier parc(e) qu'il në savait lir*e* quë l'alphabet.

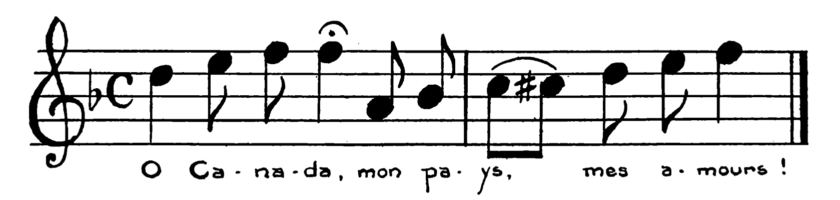
Un jour, il fut surpris dans sa solitud*e* comm(e) il ép(e)lait les lettr*e*s dë son alphabet en rëgardant l(e) ciel avec amour.

« Quë fais-tu là, p*e*tit ? dit l(e) passant.

— Je lis les lettr*e*s, répondit le p*e*tit pâtr*e*, pour quë Dieu les arrang(e), et qu'il en fass*e* des mots, et puis, qu'avec ces mots il en fass(e) un(e) prièr*e* pour moi qui n(e) sais pas lir*e*. »

D'après Jean Mesmy.

SEIZIÈME LECTURE



Ô CANADA, MON PAYS, MES AMOURS

Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est si beau que son pays.
Et de le chanter, c'est l'usage;
Le mien, je chante à mes amis.
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent, le majestueux cours;
À son aspect, le Canadien s'écrie:
Ô Canada! mon pays, mes amours!

Maints ruisseaux, maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs;
Et de nos montagnes altières,
De loin, on voit les longs penchants.
Vallons, coteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets, est-il plus beau concours?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides?
Ô Canada! mon pays, mes amours!

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier.
À son pays, il ne fut jamais traître.
À l'esclavage, il résista toujours.
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles;
Je crois bien que l'on ne ment pas;
Mais nos Canadiennes, comme elles,
Ont des grâces et des appas.
Chez nous, la belle est aimable, sincère;
D'une Française, elle a tous les atours,
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
Ô Canada! mon pays, mes amours!

Ô mon pays! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri;
Mais d'Albion la main parjure
En ton sein, le trouble, a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre
Et, valeureux, voler à ton secours!
Car le beau jour déjà commence à poindre,
Ô Canada! mon pays, mes amours!

GEORGES-ÉTIENNE CARTIER.

EXPLICATION LITTÉRALE

Explication des mots et expressions:

Adage: proverbe ou maxime.

Œil d'envie: regard d'admiration avec désir de posséder.

Montagnes altières: montagnes élevées.

Concours: rencontre de beaucoup de personnes qui se dirigent vers un même point; ici, réunion de plusieurs choses: lacs, etc., qui contribuent à la beauté du pays.

Maxime: devise; parole caractéristique exprimant d'une manière concise la pensée, les sentiments de quelqu'un.

Appas: attraits, charmes.

Albion: nom donné par les anciens à la Grande-Bretagne et par lequel on désigne poétiquement l'Angleterre.

Main parjure: allusion au geste de celui qui prête un faux serment.

Poindre: commencer à paraître.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Auteur:

L'auteur de ce morceau est Sir Georges-Étienne Cartier, homme d'État très distingué, né en 1814, qui contribua puissamment à l'établissement de la Confédération canadienne. Il fut un grand politique et est connu surtout comme tel. Ce chant fut inspiré par son ardent patriotisme, mais Cartier n'est pas un poète de carrière.

2. — Le titre:

« Ô Canada, mon pays, mes amours », révèle le sujet précis du morceau et met en lumière l'idée maîtresse du chant: rien n'est si beau que son pays. (Paroles tirées de la légende de Guillaume Tell.)

Ce fut au premier banquet de la Société Saint-Jean-Baptiste, tenu à Montréal le 24 juin 1834, que G.-É. Cartier, alors élève en droit et secrétaire de la Société, chanta ces couplets qu'il avait spécialement composés pour l'occasion. L'air adopté était celui d'une vieille chanson de France: « Je suis Français, mon pays avant tout », et il n'y a aucun doute que cet air si entraînant contribua beaucoup à accroître encore la popularité du chant de Cartier.

3. — Résumé:

Le poète donne d'abord quelques raisons de chanter son pays, puis il énumère les beautés physiques de la nature canadienne. Dans les 3e et 4e strophes, il fait ressortir les qualités des Canadiens et vante la grâce des Canadiennes. L'apostrophe finale exprime l'admiration, les vœux et les espoirs du poète.

4. — Plan:

Raisons de chanter son pays	Rien n'est si beau que son pays; C'est un usage de le chanter; Je le chante à mes amis.
Beautés de la nature canadienne	Le Saint-Laurent et son majestueux cours; Ruisseaux et rivières, champs fertiles, montagnes altières; Vallons, coteaux, forêts, chutes, lacs limpides.

Qualités du Canadien	Il aime à chanter, à s'égayer; Ses manières sont vives et aisées; Il est poli, galant, hospitalier; Il ne fut jamais traître; Il résista à l'esclavage; Il cherche la paix, le bien-être de son pays.
Grâces des Cana-diennes	Elles sont aussi attrayantes que les belles des autres pays; Elles sont aimables, sincères; Elles se parent comme les Françaises; Elles ont l'air moins coquet.
Apostrophe au Canada	Tu es l'enfant chéri de la nature; Albion a nourri le trouble en toi; Que tes enfants volent à ton secours !

5. — Appréciation des sentiments et des idées:

Les sentiments exprimés dans ce chant sont ceux d'un patriote sincère; les idées offrent une suite naturelle dans leur expression. L'auteur a bien vu la nature canadienne et il a aussi observé avec justesse le type du Canadien et de la Canadienne, mais il faut avouer que l'admiration guide sa plume. Le patriotisme inspire la dernière strophe où il est fait allusion aux difficultés suscitées par l'oligarchie anglaise. Avant tout, c'est une impression de grâce et de confiant optimisme qui se dégage de ce poème.

b) Étude de la forme:

Le vocabulaire de l'auteur est extrêmement simple; deux expressions: « le majestueux cours du Saint-Laurent » « nos montagnes altières » sont, à vrai dire, les seules qui se distinguent par leur relief et leur richesse.

En général, la phrase coule tout naturellement comme une phrase de prose familière. Le procédé de l'énumération adopté dans les strophes descriptives a grandement facilité la tâche au versificateur. Cependant, les exigences de la métrique et de la rime ont gêné l'auteur, surtout dans la dernière strophe, où trois inversions forcées se rencontrent en quatre vers.

Figures:

Un *œil d'envie*: emploi du singulier: *œil* pour le pluriel: des *yeux*. La métaphore compare le regard de l'étranger au regard de l'envieux.

Chaque *pays vante*: emploi du contenant: *pays* pour le contenu: *les chantres*.

Main parjure *d'Albion*: emploi du signe: *main*, pour la chose signifiée: le serment. Albion est ici considérée comme une personne (prosopopée).

Conclusion:

On ne reconnaît pas ici l'homme d'État qui prononçait de solides discours en faveur de la Confédération et de l'autonomie nationale. Il n'est question nulle part des gloires du passé, comme, par exemple, dans « Ô Canada, terre de nos aieux », on n'y trouve que deux courtes allusions aux difficultés de l'histoire politique. Ce qui a fait survivre cette pièce, c'est plus le patriotisme dont elle est empreinte que le véritable mérite littéraire. Les autres compositions poétiques de Cartier sont dans l'oubli; mais « Ô Canada, mon pays, mes amours » demeure un des chants nationaux les plus populaires du Canada français.

DIX-SEPTIÈME LECTURE

ÉCLIPSE DE LUNE AU PAYS DES INDIENS

« La lune éclairera encore sept fois comme d'habitude, dit le missionnaire. La huitième nuit, vous la verrez peu à peu disparaître, et nous serons plongés dans une obscurité totale.

– Tu n'as pas d'esprit, répondit le chef. La lune brille toutes les nuits de cette saison, depuis des temps et des temps. Comment veux-tu qu'elle cesse de faire ce qu'elle a toujours fait? Et si elle devait disparaître, comment le saurais-tu? »

Le chef, court et obèse; son fils, long et maigre – cheveux mal plantés, pommettes saillantes, visage vaguement hilare; cinq ou six squaws, qui s'étaient entourées les hanches de linges épais sous leurs robes, parce que des hanches larges faisaient partie du canon de la beauté féminine chez les Cris; des enfants joufflus et gentils

— à vrai dire bouffis, minés par la tuberculose; et une horde de chiens suppliciés par les mouches et montrant leurs crocs, s'étaient attroupés autour du prêtre pour entendre son étonnante prédiction.

« Vous verrez, dit simplement l'abbé Laflèche. » Il replia le grand mouchoir de soie imprimée qu'un ami lui avait envoyé d'Europe, et sur lequel, avec des disques bleus et des croissants



rouges, les éclipses de soleil et de lune étaient indiquées pour plusieurs années à venir. Et il rentra, boitant un peu, dans la cabane qu'il avait édifiée de ses mains — de ses mains plus habituées à manier la plume que le rabot.

Le chef, le fils du chef et les squaws racontèrent sous les tentes que l'homme de la prière n'avait pas d'esprit; ils expliquèrent la prédiction, qui laissa tous les sauvages incrédules.

Mais au jour, ou plutôt, au soir indiqué, la lune commença de disparaître, une ombre opaque s'étendit sur la terre; et les sauvages de se précipiter chez le missionnaire.

« Tu as dit vrai. La lune est en train de mourir!
— Je vous dis toujours vrai. »
Mais le phénomène paraissait aux Indiens du plus sinistre présage; d'aucuns redoutaient la fin du monde; les plus braves, les esprits forts, n'en menaient pas large. Et ils supplièrent le prêtre de ressusciter la lune. Il se fit prier. Il fit promettre aux sauvages de mieux l'écouter à l'avenir, et de ne plus maltraiter leurs femmes. Enfin il annonça, riant sous cape:
« C'est bien. Elle va revenir. »
Elle revint en effet; et l'abbé Laflèche jouit dès lors d'un prestige décuplé. Les sauvages vinrent le trouver dans leurs embarras, pensant qu'il avait réponse à tout. Et son apostolat s'en trouva grandement facilité.

DIX-HUITIÈME LECTURE

CONGRÈS NATIONAL DE QUÉBEC

LETTRE DE S. E. Mgr P. BRUCHÉSI,

en réponse à l'invitation de Son Éminence le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve, archevêque de Québec.

Archevêché de Montréal, le 19 juin 1938.

Éminentissime Seigneur,

Dans quelques jours s'ouvrira le congrès eucharistique national de Québec. Partout, le peuple canadien est en prière, et implore sur lui les grâces et les bénédictions du ciel.

Le Souverain Pontife vous en a nommé le Légat: c'est un grand honneur pour vous, c'est une gloire pour votre diocèse. Aucun autre choix ne pouvait nous être plus agréable et plus cher. Tous savent avec quelle dignité et quelle éloquence vous remplirez vos hautes fonctions.

Vous allez vivre des jours glorieux qui vous rappelleront ceux de 1910, dans la cité-sœur, à Montréal.

Il y a longtemps que je pensais à votre congrès, en lui souhaitant un plein succès; mais en même temps avec de profonds regrets dans le cœur. Vous les devinez facilement.

J'avais l'esprit plein de ces pensées, et je venais d'écrire les lignes ci-dessus lorsque m'est arrivée votre si aimable lettre.

Elle m'a profondément touché et m'a causé une joie très vive. J'ai été heureux de me dire que, bien que malade, impotent, réduit depuis des années à une inaction forcée, je vivais encore dans votre souvenir. C'était bien la preuve de votre bonté, j'oserai dire de votre charitable amitié. Bien que sachant que je ne pouvais pas sortir de ma chambre vous teniez, au moins, à inscrire mon nom sur la liste des évêques invités au Congrès solennel, et vous daigniez signer vous-même la lettre qui m'invitait à ces grandioses assises.



Apprenant tout dernièrement que par la grâce du bon Dieu j'avais pu quitter mes appartements et faire quelques promenades au dehors, vous réitérez votre invitation et vous me dites la joie que vous éprouveriez à me recevoir, si la Faculté me permettait le voyage un peu long pour moi.

La Faculté hélas! ne me donne pas la permission désirée, et me dit de remettre à plus tard le bonheur de revoir la chère ville de Québec, où j'ai passé jadis quatre belles années, et où je possède encore de bons amis que je n'ai pas oubliés.

Il faut bien me soumettre. Je me soumets; mais pendant cinq jours, chère Éminence, je vais vivre avec vous par la pensée, par le souvenir et la prière.

Depuis vingt ans, la cité de Québec, s'est transformée évidemment, comme la ville de Montréal. Mais j'en connais encore de bons bouts par cœur. Sur le Parc des Champs de Bataille vont être

célébrées des cérémonies admirables. Dieu va être loué, chanté, acclamé comme il ne l'a pas été encore, dans ce paysage, l'un des plus beaux du monde sans contredit. Et c'est vous, Éminence, qui présiderez ces grandes fêtes!

Le cœur du Souverain Pontife, notre grand pape Pie XI, sera consolé, lui qui, depuis quelque temps, a connu de si cruelles douleurs. Oui, dans sa peine immense, c'est du Canada, des bords du Saint-Laurent, de Québec, de ses bien-aimés Canadiens, que va lui venir la joie qu'il mérite tant et dont il a si grand besoin. Aux nouvelles heureuses qu'il recevra chaque jour, il répondra par une bénédiction qui s'étendra à tout notre pays. Les prélats, les gardes-nobles qu'il vous a envoyés, pour vous accompagner partout prendront une large part à ce bonheur, et ce qu'ils verront, ce qu'ils entendront, sera peut-être pour eux une véritable révélation. Il me semble les entendre nous dire: « Nous retrouvons ici quelque chose des beautés, des splendeurs de la Ville Éternelle! »

Et pendant que ces événements se dérouleront chez vous, Éminence, isolé dans ma chambre, je me rappellerai les grands jours de 1910, à Montréal. Je pleurerai encore d'émotion comme j'ai souvent pleuré alors. Je penserai à votre messe pontificale en même temps qu'à la nôtre, aux discours éloquents que des centaines de mille hommes pourront entendre sans peine, grâce aux progrès du jour; à la procession, aux processions merveilleuses sous les arcs de triomphe, aux acclamations de la foule, au salut, aux saluts du Saint-Sacrement: celui de 1910, au pied du Mont-Royal, et celui de 1938, sur le Parc des Champs de Bataille; aux dernières acclamations des foules... C'était beau chez nous. Ce sera beau chez vous: *Gloria in excelsis Deo*... Et dans mon cœur, je dirai avec vous, Éminence: *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur*...

Avec toute ma reconnaissance et ma sincère affection,

(Signé) PAUL, arch. de Montréal.

(*La Semaine Religieuse de Montréal,* juin 1938.)

DIX-NEUVIÈME LECTURE

CONGRÈS NATIONAL DE QUÉBEC

MESSAGE DE SA SAINTETÉ PIE XI AUX CONGRESSISTES.

Ce message fut radiodiffusé à midi précis, le dimanche 26 juin, après la grand'messe pontificale au Parc des Champs de Bataille.

Vénérables Frères
et chers Fils,

À cette heure solennelle, alors que le Roi des rois, Dieu de l'Eucharistie, répond à votre amour par un amour infini et passe triomphalement parmi vous, vous comblant de ses divines faveurs, c'est une grande joie pour Nous et une grande consolation de vous parler comme si vous étiez présents devant Nous, et de vous offrir Notre cœur de père.

Par-dessus tout, Nous vous félicitons cordialement de Nous avoir fourni l'occasion de voir fleurir une fois de plus chez vous, et si splendidement aujourd'hui, la foi que vous avez reçue de vos aïeux et de vous voir pratiquer leur piété chrétienne.

C'est en effet avec la joie la plus vive que Nous rappelons ces magnifiques exemples, car Nous espérons grandement qu'en ce jour, comme par le passé, les innombrables grâces du sacrement de l'Eucharistie apporteront à vos âmes les fruits abondants de la piété chrétienne et de la vie spirituelle.

Il y a ceux qui, du haut des cieux, assistent à cet heureux événement, les saints Martyrs canadiens que Nous avons élevés il n'y a pas encore si longtemps sur les saints autels. Ils vous regardent avec complaisance, ils vous montrent la route qu'ils suivirent, ils vous invitent à partager leur béatitude éternelle.

Au même moment, un nombre considérable d'hommes et de femmes se joint à Nous, grands par leurs vertus évangéliques, et dont la cause est devant la Sacrée Congrégation des Rites, tels François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec, Marguerite Bourgeoys et Catherine Tekakwitha, « qui devinrent un exemple pour le monde et les hommes » et déployèrent tant de

zèle pour leur salut, le bien du prochain et le progrès de la religion catholique.

Vous savez très bien, vénérables Frères et chers Fils, à quelle source ces modèles prirent leur force et leur courage, et comment, remplis de cette sainte foi et supportés par elle, ils suivirent la voie de la sainteté. Cette source est le très saint Sacrement de l'autel qui est en vérité « le pain qui fait les hommes forts et le vin qui soutient les vierges ». (Zacharie, IX, 17.)

Allons donc à ce banquet céleste, à ce mystère de la divine charité. Allons-y tous avec piété et le plus fervent amour. Nourris et confirmés par lui, Nous prions le Christ, Notre-Seigneur, qui réjouit le ciel et préserve l'univers tout entier, et Nous lui demandons non seulement pour Nous et tous les fidèles de l'univers, mais aussi pour tous ceux qui ont abandonné la voie droite, attirés par la cupidité, le don de vérité, de concorde et de charité.

Très particulièrement Nous implorons en faveur du peuple canadien, dont le pays est aujourd'hui le rendez-vous de tant d'hommes appartenant à tant de nations et de races diverses, les dons de paix, d'unité et de charité qui dérivent de la divine Eucharistie, et cela pour obtenir « l'unité dans la foi et la piété dans les actions ».

Puissent les bénédictions du Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit descendre sur vous tous et demeurer avec vous à jamais!

Messager du Sacré-Cœur.
Août 1938.

ÉTUDE SUPPLÉMENTAIRE DE PHONÉTIQUE

MESURE DU SON

Toute voyelle simple ou composée comporte des mesures variées parmi lesquelles on distingue: 1. — mesure brève; 2. — mesure longue; 3. — mesure moyenne.

REMARQUE: — Dans les explications qui suivent on ne tient pas compte de la mesure moyenne.

Mesure brève:

Les voyelles de la langue française sont plus ou moins brèves, plus ou moins longues selon la place qu'elles occupent dans le mot, et aussi selon le nombre de syllabes que présente ce mot. Ex.: la voyelle **a** longue dans *base* devient brève dans *bateau.* La raison en est que le mot base n'ayant qu'une syllabe réellement sonore, la voix doit se placer presque tout entière sur cette syllabe, tandis que le mot bateau ayant deux syllabes sonores, la voix ne s'attarde plus autant sur l'**a**, mais glisse sur cette syllabe pour appuyer davantage sur teau. Il en est ainsi de *pâte, pâté, pâtisserie,* etc.

La quantité ou la mesure de temps sur les voyelles est le facteur principal de la prosodie en lecture.

En général, les voyelles forment une syllabe brève:

1. — À la fin d'un mot terminé par une consonne articulée. Ex.: *club — entre-sol — derechef — autel,* etc.
2. — Dans la plupart des mots ne remplissant qu'une fonction de relation avec d'autres mots, tels sont: l'article, la préposition, la conjonction, le pronom; excepté cependant:
   a) quand ces mots deviennent mots de valeur. Ex.: *Ce n'est pas* **le** *bien, ce sont* **les** *biens qui distraient l'homme de sa fin.*
   b) si le pronom personnel est placé par inversion. Ex.: Me *parlez-vous?*
3. — En général, les syllabes formées de sons ouverts sont assez brèves. Ex.: l'**o** de *orateur* est plus bref que l'**o** de *oser.* L'**a** de *gamin,* plus bref que l'**a** de *gaze.*
4. — Est presque toujours brève, toute syllabe initiale ou médiale qui dans le corps du mot, ou bien ne porte pas d'accent circonflexe, ou bien n'est pas suivie d'une syllabe muette. Ex.: *paradis — accorder* ont des syllabes initiales ou médiales brèves, tandis que les mots *sûreté — extrême — souffrances* ont des syllabes initiales ou médiales longues.

Mesure longue:

En général les voyelles sont plus ou moins longues dans les cas suivants:

1\. — À l'intérieur du mot toute syllabe suivie d'un **e** muet. Ex.: *sonore — étudiera — facilement.*

2\. — Toute voyelle portant accent circonflexe. Ex.: *empêcher — dévoûment.* Si cette syllabe accentuée est suivie d'une syllabe muette, elle devient plus longue encore. Ex.: *âme — apôtre.*

3\. — Toute voyelle qui précède un **e** muet final. Ex.: *année — vie — roue,* etc. Toute voyelle qui précède les finales **ent** des verbes suit la même règle. Ex.: *ils sourient — elles se dévouent.*

4\. — Toute voyelle suivie des consonnes finales **s** - **x** - **z.** Ex.: *amis — nerveux — gaz.*

5\. — Les voyelles au son fermé sont généralement plus longues que les voyelles au son ouvert. Ex.: l'**o** fermé de rosier est plus long que l'**o** ouvert de robinet.

6\. — Les voyelles nasales sont généralement longues ou moyennes.

REMARQUE: — Les voyelles longues ou brèves peuvent toujours être modifiées ou déplacées en faveur du mouvement rapide ou lent du morceau, et surtout en faveur de l'accent du mot de valeur.

Petit tableau de voyelles longues ou de voyelles brèves.

Indications: mesure brève, en italique, mesure longue, en caractères gras.

Mesure des voyelles **a e o eu**, au son fermé:

Mesure brève	*Mesure longue*
p*a*sser — p*â*tisserie	**b*a*se** — **p*â*te**
*é*tudier	**id*ée***
p*o*sition — cl*ô*ture	**d*o*se** — **v*ô*tre**
j*eu*nesse — mili*eu*	**fil*eu*se** — **j*eû*ne**

Mesure des voyelles **i u ou**, au son unique:

Mesure brève	*Mesure longue*
*i*neffable	**mus*i*que** — **g*î*te**
l*u*mière	**pl*u*me** — **fl*û*te**
*ou*blier	**f*ou*le** — **v*oû*te**

Mesure des voyelles **a e o eu**, au son ouvert:

Mesure brève	*Mesure longue*
patrie — çà et là	brave
amertume	mère — terre
décorer	porte
ameublement	meuble

Exercice d'application à l'aide des indications ci-dessus:

LA VOIX DE LA CLOCHE

Nous marchions en silence par les prés; les sons d'une cloche se firent entendre. Cette voix de la prière s'él(e)vait calm(e) et belle, dans la beauté de la campagne; nous en fûmes émus comme si nous l'entendions pour la première fois.

Rien n'égal(e)ra jamais ni la profondeur, ni la mélodie de ce poème que la cloche catholique chante partout à tous les coeurs; et le poète qui a fait celà n'a point d(e) rival, non pas même la mer et l(e) vent.

LOUIS VEUILLOT.

VINGTIÈME LECTURE

SAINT PIERRE

Le rude homme Pierre au grand front chauve qui jurait en serrant les poings,

Le premier leva la main à Dieu et jura, non pas ce qu'il ne savait point,

Mais le Christ vivant, donnant sa parole, c'est Lui, qui était devant ses yeux stature et fait.

C'est pourquoi il est Pierre pour l'éternité, ayant cru ce qu'il voyait.

Jésus lui-même attendit que Pierre l'eût manifesté:

Et moi, comme il a cru Dieu, je crois Pierre qui dit la vérité.

« M'aimes-tu, Pierre? » lui demande le Seigneur par trois fois.

Et Pierre qui trois fois tenté tout à l'heure l'a renié trois fois,

Répond en pleurant amèrement: « Seigneur, Vous savez que je vous aime!

— Pais à jamais mes brebis et le troupeau de toutes parts du Pasteur suprême! »

Mais c'est lui maintenant qu'on mène, et voici le soir: il s'arrête,



Il dépouille lui-même sa tunique, comme aux matins de la pêche à Génézareth,

Et voyant l'arbre de la croix préparé dont on fixe par en bas les deux branches,

Le vieux pape missionnaire sourit dans sa barbe blanche.

Saint Pierre, le premier pape, est debout sur le Vatican,

Et de ses mains enchaînées il bénit Rome et le monde dans le soleil couchant.

Puis on l'a crucifié la tête en bas, vers le ciel sont exaltés les pieds apostoliques.

Christ est la tête, mais Pierre est la base et le mouvement de la religion catholique.

Jésus a planté la croix en terre, mais Pierre l'enracine dans le ciel.

Il est solidement attaché au travers des vérités éternelles.

Jésus pend de tout son poids vers la terre ainsi qu'un fruit sur sa tige,
Mais Pierre est crucifié comme sur une ancre au plus bas dans l'abîme et le vertige.
Il regarde à rebours ce ciel dont il a les clefs, le royaume qui repose sur Céphas.
Il voit Dieu et le sang de ses pieds lui tombe goutte à goutte sur la face.
Déjà son frère Paul en a fini, il est là qui l'a précédé,
Comme l'épître précède l'évangile, et qui se tient à son côté.
Leurs corps sous une grande pierre côte à côte attendent le Créateur.
Heureuse Rome, une seconde fois fondée sur de tels fondateurs!

PAUL CLAUDEL.
(*Écoute ma fille.*)

VINGT-ET-UNIÈME LECTURE

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune lapin,
Dame belette, un beau matin,
S'empara; c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« Ô dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître,
Dit l'animal chassé du paternel logis?
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!
« Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
À Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean lapin allégua la coutume et l'usage;
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont, de ce logis,
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis. »
« Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis? »
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa Majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit: « Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

LA FONTAINE.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

LA PAGE ACADIENNE
DANS L'HISTOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE

C'est une des plus belles que nous ayons: un grand drame héroïque qui tient hauts les cœurs et qui finit bien.

Cette histoire d'un peuple généreux ne nous enseigne ni l'égoïsme, ni le chauvinisme, ni un vain orgueil, mais nous pouvons en dégager une leçon d'énergie, une leçon de moralité, une leçon de fidélité.

Les Acadiens n'étaient pas de ceux qui craignent leur peine ou qui vivent de la peine d'autrui. Ils ne venaient pas en ce pays pour extraire à la hâte les richesses naturelles et aller en jouir sous des climats plus doux. Ils venaient en citoyens pour s'approprier la terre en y ajoutant la valeur inestimable de leur travail. Ils venaient pour créer. Ce qui était la forêt inculte et hostile, ils en ont fait la terre productive et amicale. Ils ont défriché, ils ont drainé, ils ont construit des digues, ils ont conquis sur la mer elle-même les immenses et fertiles plaines de la Baie Française. Pour ces grands travaux il fallait s'unir: ils sont demeurés unis. Le seul socialisme qui puisse être fécond, le socialisme de l'Évangile, ils l'ont pratiqué. La métropole ne les aidait guère; ils avaient à lutter contre la jalousie agressive de leurs voisins; mais ils luttaient toujours. « Obligés de fuir dans la forêt devant une incursion d'ennemis bien armés et peu scrupuleux, ils trouvaient au retour, leurs moissons incendiées, leurs troupeaux massacrés, leurs maisons en ruines, leurs digues rompues. » Tout à recommencer comme au premier jour! Alors, on recommençait.

Cette énergie n'est possible que chez un peuple profondément moral, où la joie de l'action et l'ardeur vitale est soutenue par une conscience pure. Or, ce n'est pas un roman, c'est un austère document du Ministère des Affaires étrangères de Paris qui nous apprend que les Acadiens « vivaient comme les anciens patriarches au milieu de leurs troupeaux, dans l'innocence et l'égalité des premiers siècles; qu'ils allaient au devant des besoins les uns des autres avec une bienveillante libéralité; qu'ils n'exigeaient point

d'intérêt pour des prêts d'argent; qu'ils étaient humains et hospitaliers à l'égard des étrangers. » « Leur communauté, dit d'autre part un voyageur anglais, ressemble à une grande famille. Que parmi eux la veuve reste seule, sans soutien, ses voisins s'unissent pour cultiver son champ, récolter sa moisson, couper son bois... Les orphelins sont toujours reçus dans les familles de leurs parents ou de leurs amis qui ne font aucune différence entre eux et leurs propres enfants. » « Les pauvres d'un village, dit un autre, étaient soutenus par le reste des habitants et on se les passait comme du pain bénit. »

Ceci explique bien des choses. Un peuple dont la vie sociale est régie par de tels principes a quelques chances de durer.

FRANÇAIS TOUJOURS. — Et ils durèrent, en effet, irréductiblement fidèles à leur nation, au nom des ancêtres, à leur vieil honneur. Le traité d'Utrecht, en 1713, a reconnu leur qualité de Français: ils la gardent jalousement au milieu des pires détresses. Les années passent; la France peu à peu se retire du sol américain, mais elle ne se retire pas de l'âme des Acadiens. C'est parmi eux, à Restigouche, qu'au printemps 1760, plusieurs mois après la capitulation de Québec, le drapeau fleurdelisé a flotté pour la dernière fois en terre canadienne. Le 4 avril de cette année-là, le lieutenant Bourdon, commandant du fort que l'on vient d'improviser, écrit au ministre Choiseul « que l'attachement et la fidélité que les Acadiens ont pour la France est au-dessus de toute croyance », qu'ils n'acceptent pas l'idée d'une capitulation. « Je les fis assembler, dit-il, pour leur lire une lettre de Monsieur le Marquis de Vaudreuil qui les laissait maîtres de prendre tel parti qu'ils jugeraient à propos: Ils répondirent qu'ils étaient résolus de mourir plutôt que de se rendre. »

Et lorsque le drapeau dut tomber, les sentiments restèrent. Rien de plus significatif à cet égard que les aveux rageurs du gouverneur Wilmot: « Les propositions les plus raisonnables, écrivait-il, n'ont pu avoir raison de leur affection pour la France... Tous ceux qui demeurent en cette ville (Halifax) et aux environs ont formellement refusé de prêter le serment. » Rien aussi de plus touchant que les pétitions adressées en ce temps-là par les Acadiens, au roi de France ou à ses ministres. « Nous ne reconnaissons pas,

disent-ils, d'autre souverain que le roi de France, et ne demandons que des navires pour aller en territoire français. »

Beaucoup s'en allèrent en effet. Mais grâce à Dieu, il en est resté suffisamment pour former un grand peuple. Et sous le drapeau britannique il a gardé son beau visage français, ses vertus françaises, sa vitalité française. Par son ardeur à ressusciter après tant de misères et de défaites, il a prouvé noblement la vérité de ces deux vers que le poète Ronsard écrivait un demi-siècle avant la fondation de l'Acadie:

« Le Français semble un saule verdissant;
« Plus on le coupe et plus il est naissant. »

D'après René Gautheron,
professeur de littérature française
à l'Université Dalhousie.

VINGT-TROISIÈME LECTURE

L'ESPRIT FRANÇAIS

Extrait du discours prononcé par M. Louis Bertrand de l'Académie française, délégué de l'Académie au deuxième Congrès de la langue française au Canada.

C'est cette culture si profondément humaine qui justifie, avec le rayonnement de notre langue, la diffusion de notre civilisation. Au XVIIIe siècle, notre langue était tellement en usage dans les milieux cultivés de l'Europe qu'on a pu la croire appelée à devenir la langue universelle: illusion qui flattait peut-être notre amour-propre national mais que dément l'expérience. Toutes les langues, quelles qu'elles soient, sont trop profondément marquées à l'empreinte d'un peuple pour satisfaire les besoins de tous. Seul, un vague *esperanto* dépourvu de tout caractère intellectuel et littéraire pourrait répondre, à la rigueur, à toutes les exigences utilitaires de la pratique. Mais cette condition privilégiée du français, à une époque où la culture européenne fut le plus raffinée, cette faveur générale prouve qu'en ce temps-là les civilisés savaient distinguer, entre des langues d'une clarté et d'une précision à peu près égales, comme le français, l'italien et l'espagnol, celle qui dénotait la culture la plus délicate.

Et c'est encore cette culture si profondément humaine qui rend notre domination acceptable, là où nous avons planté notre drapeau. Nous l'avons planté un peu partout, sans pouvoir, hélas! l'y maintenir toujours. Mais, aujourd'hui plus que jamais, si notre vieille métropole occupe une place restreinte sur la carte du monde, elle y a singulièrement étendu son empire, qui embrasse les deux hémisphères. C'est une chose que l'on oublie un peu trop, même en France: notre pays est doué d'une puissance d'expansion, non seulement intellectuelle, mais aussi matérielle, dont on ne se doute pas assez. Au moment où je vous parle, on parle français sur tous les points du globe: dans cette Afrique, si longtemps impénétrable, dont nous possédons à présent le tiers, — le tiers d'un continent, — et dont la conquête fut une épopée admirable; en Asie, où nous faillîmes être les maîtres de l'Inde et où nous sommes encore en bonne place; en Océanie même, et enfin dans cette grande Amérique, où votre actuelle manifestation prouve, de la façon la plus touchante et la plus magnifique, que le français n'est pas près d'abdiquer.

Cela, nous le devons à nos soldats, à nos explorateurs, à nos missionnaires: vous en savez quelque chose. Ces soldats, ces explorateurs et ces missionnaires ont été de grands colonisateurs. Nous sommes peut-être la nation la plus colonisatrice du monde, parce que nous donnons à la colonisation son sens complet. Nous ne nous bornons pas à mettre en valeur les richesses d'un pays, à l'exploiter, à y entretenir une armée d'occupation et un réseau administratif de fonctionnaires. Nous nous avisons aussi que nos sujets ont des âmes. Nous entendons cultiver les âmes pour les rapprocher de nous. Nous respectons la langue comme la religion de nos sujets et, loin de poursuivre une assimilation incomplète et impossible, nous les convions à évoluer dans leur propre civilisation. Cette douceur de notre domination nous vaut d'être tolérés de ceux qui la subissent, et quelquefois aimés. J'ai parcouru bien des colonies, françaises et étrangères, sans parler de celles où j'ai vécu. Je puis dire que, de tous les peuples colonisateurs, c'est le Français qui excite le moins de haine de la part de ses sujets.

Deuxième Congrès de la langue française au Canada.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

VOCATION POÉTIQUE DE LAMARTINE

Le père de Lamartine ne fut pas complètement étranger à la formation poétique de son fils. Il lui fait la lecture, notamment, de La Jérusalem Délivrée, traduit par Lebrun, et Lamartine dit que c'est par cette lecture qu'il a découvert le monde de l'émotion, de l'amour et de la rêverie. Il lit à haute voix, il lit bien. Son fils rend hommage, dans une page de ses Confidences, à sa voix claire, ardente et sonore.



Le père et le fils vont ensemble dans la campagne. Le père s'arrête chez un vieil ami, un officier qui fait des vers, qui écrit sur des parchemins, des lignes d'un aspect particulier. Ces lignes frappent l'enfant; il interroge son père. « Je lui demandai en chemin quelles étaient donc ces jolies lignes égales, symétriques, espacées, encadrées de roses, liées de rubans, qui étaient sur la table. Il me répondit que c'étaient des vers, et que notre hôte était un poète. Cette réponse me frappa, cette scène me fit une longue impression, et depuis ce jour-là toutes les fois que j'entendais parler d'un poète, je me représentais un beau vieillard assis auprès d'une fenêtre ouverte à large horizon, dans une maisonnette au bord du grand bois, au murmure d'une source, aux rayons d'un soleil d'été tombant sur sa plume, et écrivant, entre ses oiseaux et son chien, des histoires merveilleuses, dans une langue de musique dont les paroles chantaient comme les cordes de la harpe de ma mère, touchées par les ailes invisibles du vent dans le jardin de Milly.

Mais c'est surtout la mère qui s'occupe, pendant les premières années, de l'éducation de son fils.

Et puis, il y a un oncle, et cet oncle-là, Lamartine, qui l'a dépeint à plusieurs reprises, l'a défini d'une épithète terrible: c'est « l'oncle terrible », en effet qu'il l'a appelé. Il était l'âme de la famille, il avait les honneurs, il avait la fortune; il était autoritaire, il exerçait sur les siens une influence décisive. C'est ainsi que le père céda plusieurs fois sur l'éducation du jeune Alphonse. Ce fut l'oncle qui exigea du père et de la mère que l'enfant enlevé à l'éducation libre qu'il recevait auprès de sa mère allât dans une pension de Lyon, puis, chez les Jésuites.

Le passage suivant montre combien la vocation poétique de Lamartine dut être irrésistible pour triompher des résistances, non de la part de son père et de sa mère, mais uniquement de la part de son oncle.

Je cite:

« Il était homme de réflexion, j'étais un enfant d'enthousiasme. Il était homme de spéculation, et j'étais un enfant de premier mouvement et d'action. Il était froid, et j'étais tout feu. Il était savant, et j'étais inspiré. Il était économe, et j'étais prodigue. Il était borné dans un étroit horizon bien arrangé de province, de petite ville, de famille, et j'ouvrais à l'imagination des ailes larges comme le monde. Il voulait me construire à son image, et la nature m'avait construit à l'image de ma mère, dans un autre monde, et d'un autre métal. Il n'estimait que la science, et je ne comprenais que le sentiment. Pour tout expliquer en deux mots, il était mathématicien, et j'étais ou je voulais être poète. Comment unir ce chiffre et cette flamme? »

À vrai dire le chiffre et la flamme ne réussirent jamais à s'unir. L'oncle mathématicien voulait que son neveu s'adonnât aux mathématiques, à la physique, à la chimie, aux sciences naturelles; il voulait ensuite qu'il se consacrât à l'agriculture dans l'obscurité du coin de province où le hasard l'avait conduit. Lamartine sentait en lui-même une vocation; il résista donc, et se retourna du côté de son père et de sa mère. Le père laissait faire le grand frère aîné, le frère « terrible »; la mère aidait Lamartine, et, à plusieurs reprises, elle vint à son secours.

Ce fut son père qui le prit par la main, qui le conduisit à Paris, qui l'accompagna à la cour où il le présenta à ses anciens camarades, et je n'ai pas besoin de dire l'enthousiasme avec lequel il apprit l'immense succès des Méditations. Vous savez, en effet, que les Méditations déchaînèrent un enthousiasme comme rarement une œuvre littéraire d'un débutant peut en provoquer.

D'après Louis Barthou.
(Auteur de Lamartine.)

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

VISION DE VOYAGE

Deux heures de l'après-midi. Jamais je n'ai vu un spectacle plus grandiose. Me recueillant pour le définir, je sens bien que je n'y arriverai jamais. La rive nord s'esquisse, adoucie par une légère transparence qui blanchit l'horizon. Les courbes des Laurentides sont douces et souples. Quelques pans se détachent qui marquent un amphithéâtre à peine distinct. Le golfe n'est plus qu'un million de vagues gracieuses. Tous les verts, jusqu'au centre bleu. La rive sud, beaucoup plus près, se dessine magnifiquement. Nous passons Matane, pays plus ancien où la culture découpe des étendues blondes, sans vie apparente à cette aurore du printemps, encore automnales et comme ensoleillées. Plus haut que les champs, la forêt dont les lambeaux divisent les prés roux. Plus loin, toujours, un pic neigeux prolonge la pureté du ciel. Le bateau est au centre de cette radieuse beauté. Il laisse après lui une traînée rutilante, bordée d'écume. Les mouettes entêtées encerclent de leur vol lumineux le point vif de l'Union Jack. Elles oscillent par centaines dans l'air et se suivent, les ailes droites à peine agitées. Les plus éloignées inclinent vers la mer. Elles se posent, blanches. Là-bas, elles se confondent avec les crêtes des remous.



Je me tiens debout sur le pont supérieur. Mes yeux ne se lassent pas de cette majesté, de ces couleurs, de cet accueil. Oubliés, le brouillard et la tempête qu'un peu de neige souillée et frileuse rappelle sur un coin de pont où on l'a poussée comme un déchet. Le soleil baigne tout le pays, pénètre jusqu'aux reliefs qu'il efface, ne laisse que quelques ombres, à peine tracées, nettoie la mer, la peint de mille couleurs mouvantes, éclaire l'horizon d'un blanc presque livide et met sur toutes ces choses qu'il révèle une inexprimable joie. Ma figure, parmi tant de visages britanniques froidement sensibles, ne bronche pas. Mais je hurle intérieurement d'aise et de satisfaction. Et je descends l'écrire mal, ne fût-ce que pour garder le souvenir d'un incomparable éblouissement.

ÉDOUARD MONTPETIT.
(Le front contre la vitre.)

EXPLICATION LITTÉRALE

Expliquer:

S'esquisse: exécute le premier trait rapide d'un dessin.
Pans: parties unies et considérable d'une pièce d'étoffe, d'un vêtement; face d'un corps polyédrique.
Pans de montagne: parties unies et considérables des penchants de la montagne.
Aurore du printemps: commencement du printemps.
Prés roux: champs dont la couleur est entre le jaune et le rouge.
Traînée rutilante: sillage d'un rouge éclatant.
Oscillent: exécutent un mouvement de va-et-vient.
Union Jack: drapeau britannique.
Le point vif: la couleur rouge vif du drapeau.
Les crêtes des remous: sommet frangé des remous.
Visages britanniques: visages des voyageurs anglais.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Auteur:

Ce morceau est un extrait du volume: *Le front contre la vitre*, écrit par M. Édouard Montpetit, écrivain canadien. M. Mont-

petit est actuellement secrétaire général et directeur des relations extérieures de l'Université de Montréal. — Directeur de l'École des Sciences sociales et professeur de Civisme à la même Université, M. Montpetit a sondé les problèmes économiques et politiques de notre pays. Il a publié *Les Survivances françaises du Canada, Au service de la tradition française, Pour une doctrine, Sous le signe de l'or, Les Cordons de la Bourse, Le front contre la vitre.* Cet extrait forme partie intégrante d'un long chapitre intitulé: « Aller et retour ». Il décrit une des nombreuses visions de ce chapitre, d'où le titre donné ici: « Vision de voyage ».

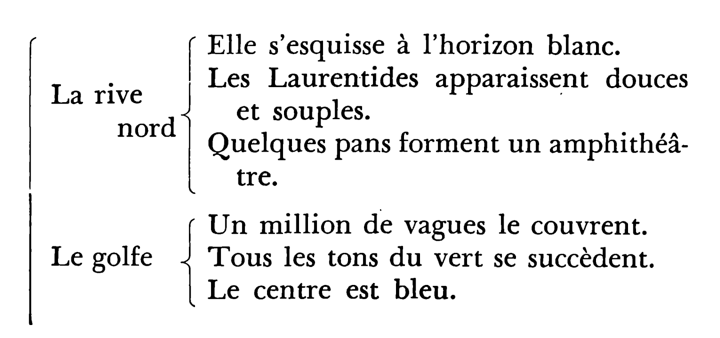
2. — Sujet précis, idée maîtresse, but proposé:

L'auteur décrit le spectacle grandiose qu'il a contemplé du pont supérieur d'un navire, au milieu du golfe Saint-Laurent. L'idée inspiratrice de cette description est de faire passer devant les yeux du lecteur une des belles scènes de la nature canadienne; et le but qu'il s'est proposé en la développant fut de garder le souvenir d'un incomparable éblouissement.

3. — Résumé du sujet:

L'auteur décrit le spectacle qu'il contemple au nord; puis son regard se pose un instant sur le golfe pour s'arrêter ensuite longuement au sud. Le bateau sur lequel il se trouve attire son attention à cause des mouettes qui s'obstinent à le suivre. L'émotion du voyageur se donne libre cours, dans le deuxième paragraphe; mais tant de visages flegmatiques obligent l'artiste à la contenir.

4. — Plan:



- La rive nord
  - Elle s'esquisse à l'horizon blanc.
  - Les Laurentides apparaissent douces et souples.
  - Quelques pans forment un amphithéâtre.
- Le golfe
  - Un million de vagues le couvrent.
  - Tous les tons du vert se succèdent.
  - Le centre est bleu.

- **Le spectacle lui-même**
  - **La rive sud**
    - À Matane, elle se dessine magnifiquement.
    - Plus près, étendues blondes sans vie apparente.
    - Plus haut, la forêt divisant les prés.
    - Plus loin, des montagnes espacées.
    - Plus loin encore, un pic neigeux.
  - **Le bateau**
    - Il laisse après lui une traînée rutilante.
    - Les mouettes entêtées
      - entourent le drapeau britannique, oscillent par centaines, se suivent, planent, inclinent vers la mer, se posent, se confondent avec les crêtes des remous.
- **L'émotion de l'artiste**
  - Il est debout sur le pont supérieur.
  - Il contemple sans se lasser
    - cette majesté,
    - ces couleurs,
    - cette harmonie,
    - cet accueil.
  - Il a oublié le brouillard et la tempête de la traversée.
  - Il goûte la joie inexprimable que le soleil met sur toutes ces choses.
  - Il voudrait crier sa joie, mais il la contient.
  - Il l'écrit pour en garder le souvenir.

5. — **Appréciation des idées et des sentiments:**

Les sentiments exprimés dans ce morceau sont ceux d'un artiste; l'âme vulgaire ne sent pas ces choses. Les idées sont justes et révèlent l'homme cultivé, habitué à l'observation. Les faits sont recueillis sur le vif et notés avant que l'auteur n'imagine rien au delà du réel.

b) Étude de la forme:

1. — Vocabulaire:

Comme il convient, le vocabulaire est celui du peintre; les verbes et expressions suivantes: s'esquisse — se dessine — découpe — divise — prolonge — encerclent — inclinent — efface — éclaire — légère transparence — courbes douces et souples — vagues gracieuses — étendues blondes — lignes disciplinées — ombres à peine tracées — couleurs mouvantes, etc. — sont autant de termes techniques pour la plupart, qui donnent au style sa propriété, son relief et sa richesse.

2. — Phraséologie:

Rien de plus varié que la coupe des phrases chez M. Montpetit. Tantôt, c'est le tour elliptique: « deux heures de l'après-midi »; « tous les verts, jusqu'au centre bleu »; « plus haut, la forêt, etc...; tantôt, c'est la phrase, à plusieurs membres bien balancés:

« Nous passons Matane,
pays plus ancien
où la culture découpe des étendues blondes, sans vie apparente
à cette aurore du printemps,
encore automnales et comme ensoleillées.»

Il est à remarquer, toutefois, que ce n'est pas là une construction périodique. C'est la phrase courte du style moderne, simplement enrichie d'un appositif et de deux éléments jouant le rôle d'épithètes.

3. — Style:

Tous les verbes et expressions signalés au paragraphe premier de l'étude de la forme, composent pour l'œil autant d'images qui donnent à la scène de la vie et du pittoresque, si bien que l'auteur fait réellement voir ce que lui-même a observé. Le style est donc précis et fidèle interprète de la réalité.

Figures:

Transparence qui *blanchit* l'horizon: (métaphore) la transparence est comparée à un voile blanc.

Adoucie par une transparence: (métaphore) ce voile blanc atténue les lignes trop vives de la rive nord.

Les *pans* de montagne *marquent*: (mét.) ces pans, par leur position, donnent à la montagne l'aspect d'un théâtre.

Un *million* de vagues: c'est l'emploi du nombre déterminé pour un nombre indéterminé. L'auteur veut dire: de très nombreuses vagues.

La culture *découpe*: (mét.) la culture est comparée à des ciseaux qui délimitent les champs.

La *culture*: ici, l'action de cultiver remplace le terrain que l'on cultive; c'est l'emploi de la chose elle-même pour l'endroit où elle se passe.

Étendues blondes: périphrase désignant les champs de chaume.

Lambeaux de forêts: (mét.) la forêt est comparée à une étoffe dont des morceaux se détachent.

Montagnes aux *lignes disciplinées*: (mét.) les montagnes sont présentées comme ayant subi la contrainte d'un maître qui les aurait ordonnées.

Les mouettes *oscillent*: allusion au va-et-vient régulier d'un balancier.

Neige *frileuse*: c'est l'emploi de l'effet pour la cause; la neige n'est pas frileuse, mais elle rend sensible au froid.

Le *soleil baigne*: le soleil, c'est-à-dire, les rayons du soleil; c'est l'emploi de la cause pour l'effet; *baigne*: (mét.) la lumière solaire est comme un océan dans lequel sont plongés tous les objets.

Conclusion:

M. Montpetit se révèle ici un enthousiaste observateur de la nature canadienne, un artiste affiné, capable de comprendre et de rendre un spectacle de beauté, un écrivain de métier qui utilise parfaitement les ressources de la langue. Son style, sans se départir d'une certaine simplicité et d'un certain réalisme est émaillé de beaucoup de traits pittoresques qui en font un style coloré, original et attrayant, qui s'enveloppe souvent d'une grâce toute poétique.

La description de cette scène « du large », toute de paix et de beauté est propre à élever l'âme. Par son exemple et par sa plume, M. Montpetit fait donc œuvre utile et patriotique à la fois, en enseignant à ses compatriotes à observer les choses de chez nous.

VINGT-SIXIÈME LECTURE

EN MARGE DE PIERRE L'ERMITE

Il n'est pas aisé d'esquisser un portrait de Pierre l'Ermite.

Je vais pourtant essayer. Une remarque générale: un visage — ce visage si connu — d'une extraordinaire mobilité. Des traits fins et délicats, mais nets. Des cheveux qui s'enneigent, une douceur grave qui en résulte. Un sourire expressif et d'attirante bonté. Un ris dans le regard, jeune, profond et malicieux sous l'arc en cils.

Au-dessus, un front large comme un tabernacle d'idées. Une bonne stature, restée droite malgré les ans, et que drapent les plis de la soutane entièrement noire, barrée d'une ceinture et agrémentée du rabat, cette note si française du costume ecclésiastique de jadis, et à laquelle Pierre l'Ermite est resté fidèle... non par un gallicanisme forcené, mais par amour de la vieille tradition française. Car, depuis des siècles, le clergé français portait le rabat. Les Sulpiciens en avaient inculqué la fierté à tous leurs séminaristes. Or la légitimité d'une chose ne saurait changer en quelques heures.



Et puis, n'oublions pas que Pierre l'Ermite est de souche alsacienne; et, qu'après la guerre de 1870, il avait connu des prêtres alsaciens qui conservèrent pieusement leur rabat dans leur tiroir, avec la certitude, qu'un jour, redevenus Français, ils pourraient, de nouveau, le porter. Cela faisait ainsi du rabat une sorte de drapeau de souvenir et d'espoir.

Des gestes sobres, très expressifs... sans angles durs, pour ponctuer la phrase. Une voix sourdement claire, un débit un peu pré-

cipité, une élocution facile, toute peuplée d'images, de traits, d'anecdotes.

Une mémoire sans défaillance des faits, des dates, des souvenirs.

À l'écouter: une joie de l'esprit en une fête de mots. Un dire entraînant et émouvant, rayonnant sans excès. Souvent un peu d'hésitation à se livrer. « Mes plus beaux articles, murmure-t-il quelquefois, sont ceux que je n'ai pas le droit d'écrire. »

Voilà le Pierre l'Ermite qui se donne et seulement celui-là.

LUDOVIC BRON.
(*Pierre l'Ermite.*)

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

SAINTE-ODILE

Rien n'est immuable ici-bas, pas même les fortifications.

Un jour, le conseil municipal de Paris décida de démolir celles qui allaient de la porte d'Asnières à la porte Champerret; et, sur leur emplacement, de construire, à l'américaine, des quartiers nouveaux.

Quand Pierre l'Ermite vit s'élever partout, en bordure de Levallois, ces immenses « boîtes à loyers », il pensa que jamais elles ne seraient louées en totalité.

Or, trois ans après, tout était plein; et Saint-François de Sales comptait 25,000 paroissiens de plus. Levallois-Perret marchait vers 100,000 habitants, et le quartier des Ternes était surpeuplé. N'importe quel clergé serait noyé dans un tel remous de foules.

De toute nécessité il fallait donc une église entre ces trois paroisses. Le cardinal Verdier fit appeler Pierre l'Ermite et lui demanda de la bâtir. « Mais, ajouta-t-il, je ne vous donnerai pas un sou!... J'ai mes chantiers... Celui-ci sera le vôtre. »

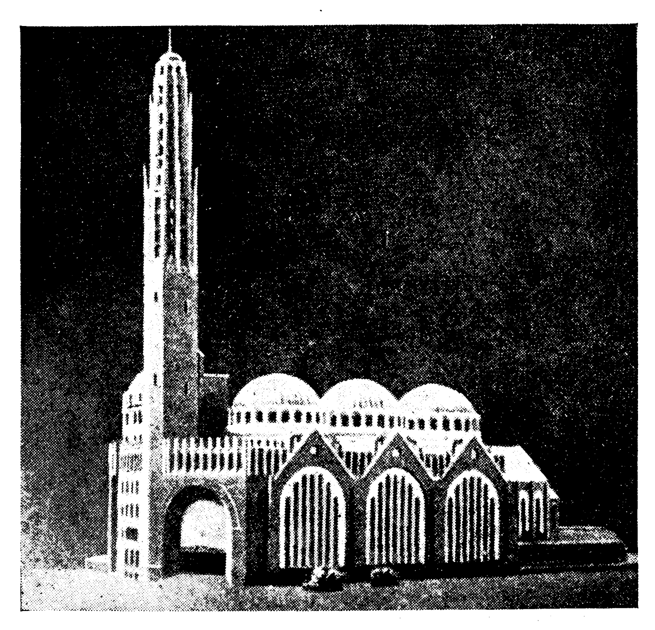
Pierre l'Ermite s'inclina.

Et le 25 mars 1935, au milieu d'une magnifique assemblée, où le Président de la République s'était fait représenter, Son Éminence le Cardinal Verdier donna le premier coup de pioche.

Et il emporta la pioche à l'Archevêché, où elle est encore.

À cette époque de crise, une telle entreprise était écrasante pour des épaules de 72 ans.

Comme il ne l'avait pas cherchée et qu'elle lui était imposée, Pierre l'Ermite l'accepta, comme une consigne providentielle. Et il entra dans la dure voie de la réalisation.



Grâce à la presse, et plus spécialement à l'aide précieuse de « la Croix » et au bulletin paroissial « la Plaine », des petits ruisseaux se mirent à couler tous les jours... — Aucun gros don... Mais beaucoup de bijoux et d'humbles offrandes...

Il fallait d'abord à Pierre l'Ermite 5,000 francs chaque matin, en plus de toutes ses autres charges.

Puis, à la suite des grèves, des conflits sociaux, des 40 heures, ce fut 6,000 francs.

Actuellement le gros œuvre est presque terminé.

Sainte-Odile sera une église d'une seule nef de 72 mètres de longueur, sur une crypte de 62 mètres. Elle sera l'œuvre d'un jeune architecte, M. Barge, président des catholiques des Beaux-Arts.

De grandes lignes sobres et fortes. La nef sera surmontée de trois dômes. On emploiera 500,000 briques en terre d'Alsace, chacune faite à la main. Le revêtement sera en grès rose des Vosges.

À côté de l'entrée se dressera, cierge et crosse, un grand campanile de 72 mètres, abritant les cloches qui chanteront Dieu, la France et l'Alsace.

Le chœur sera entouré de douze magnifiques colonnes en granit, symbolisant les douze apôtres, fondateurs et colonnes de l'Église universelle.

L'art, à Sainte-Odile... l'art, instrument de beauté pour les âmes, sera diffusé sous toutes ses formes... tel est le désir de Pierre l'Ermite, si artiste et si ami des artisans.

De cette pensée sont nées les incomparables verrières de Sainte-Odile. Ces verrières, qui sont d'immenses fenestrages (selon le dire du XIII[e]), ces verrières immenses et splendides, seront faites, par un « artiste unique », M. Decorchemont, avec de la pâte de verre,... ce qui n'a rien de comparable avec les vitraux habituels.

Elles ont une facture très moderne avec des rouges parfois super-rubescents et des verts d'un éclatant extraordinaire. L'ensemble constituera une harmonie prodigieuse. Elles seront des épopées d'histoire, car elles évoqueront l'histoire « rude et dramatique » de l'arrivée de la foi dans les Gaules, à l'époque de sainte Odile. En figures de soleils et en vêtements de feux et de pierreries — la sainte alsacienne est coulée avec des sels d'or et de l'urane — ils processionneront le long des murs et feront de Sainte Odile, une châsse triomphante à l'atmosphère d'arc-en-ciel.

Évidemment, avec le travail d'une longue année qui reste encore, cela constitue des ensembles de prix astronomiques.

« Pauvre Pierre l'Ermite! » comme il le dit quelquefois, en parlant de lui-même, à certains soirs particulièrement lourds... oui, « mais quel geste » que cette église d'un mysticisme à la fois antique et moderne, de joie et de lumière, qui, s'échappant de la prison des plans, dresse son rêve de Dieu, au-dessus des toits de Paris.

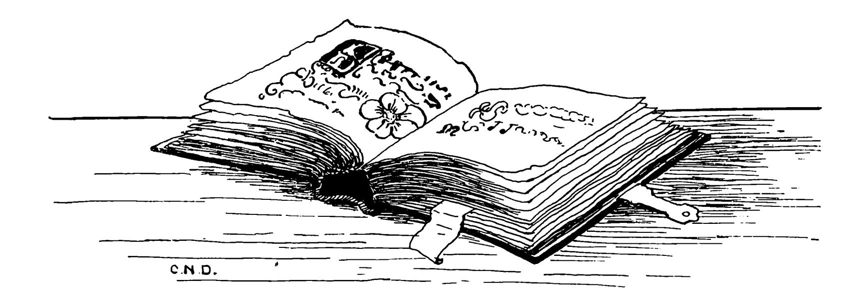
J'imagine le bonheur intime qu'a dû ressentir Pierre l'Ermite par ce fait, qu'ayant une église à bâtir... cette église porte le vocable de la grande patronne d'Alsace.

LUDOVIC BRON.
(Pierre l'Ermite.)

VINGT-HUITIÈME LECTURE

LE MISSEL

Dans un missel, datant du roi François Premier,
Dont la rouille des ans a jauni le papier
Et dont les doigts dévots ont usé l'armoirie,
Livre mignon, vêtu d'argent sur parchemin,
L'un de ces fins travaux d'ancienne orfèvrerie,
Où se sentent l'audace et la peur de la main,
J'ai trouvé cette fleur flétrie.



On voit qu'elle est très vieille, au vélin traversé
Par sa profonde empreinte où la sève a percé,
Il se pourrait qu'elle eût trois cents ans, mais n'importe,
Elle n'a rien perdu, qu'un peu de vermillon,
Fard qu'elle eût vu tomber même avant d'être morte,
Qui ne brille qu'un jour, et que le papillon
En passant, d'un coup d'aile, emporte.

Elle n'a pas perdu, de son cœur, un pistil,
Ni du frêle tissu de sa corolle, un fil,
La page ondule encore où sécha la rosée
De son dernier matin; mêlée à d'autres pleurs;
La mort en la cueillant l'a seulement baisée,
Et soigneuse, n'a fait qu'éteindre ses couleurs,
Mais ne l'a pas décomposée.

Une mélancolique et subtile senteur,
Pareille au souvenir qui monte avec lenteur,
L'arôme du secret dans les cassettes closes,
Révèle l'âge ancien de ce mystique herbier.
Il semble que les jours se parfument des choses,
Et qu'un passé d'amour ait l'odeur d'un sentier
Où le vent balaya des roses.

Et peut-être, dans l'air sombre et léger du soir,
Un cœur, comme une flamme autour du vieux fermoir,
S'efforce en palpitant de se frayer passage.
Et chaque soir, peut-être, il attend l'Angélus
Dans l'espoir qu'une main viendra tourner la page,
Et qu'il pourra savoir si rien ne reste plus
De la fleur qui fut son hommage.

Eh bien! rassure-toi, chevalier qui partais
Pour combattre à Pavie et ne revins jamais,
Ou page, qui tout bas aimant comme on adore,
Fis un aveu d'amour d'un Ave Maria:
Cette fleur qui mourut sous des yeux que j'ignore,
Depuis les trois cents ans qu'elle repose là,
Où tu l'as mise, elle est encore.

SULLY PRUDHOMME.

ÉTUDE DE DICTION

LES PAUSES

Les inflexions et les pauses sont les deux éléments essentiels de toute lecture intelligente: ils comportent en effet la manière de conduire la voix 1. dans sa tonalité, 2. dans son mouvement; et c'est en cela surtout que se donne le ton expressif d'une lecture à haute voix.

Où l'on fait des pauses dans une lecture.

On peut toujours respirer:

1. Avant:
   a) chaque membre d'une énumération;
   b) une inversion;
   c) la conjonction *et* répétée.
2. Après:
   a) un terme mis en apostrophe;
   b) le sujet du verbe dans une phrase d'une certaine étendue;
   c) les mots: donc, enfin, pourtant, du reste, en résumé, etc.
3. Entre:
   a) deux mots ou deux membres de phrase qui s'opposent;
   b) une question et sa réponse.

Ce sont là les cas ordinaires; il en est d'autres encore, comme par exemple, une pause pour remplacer un mot sous-entendu.

Exercice d'application à l'aide des indications suivantes:

Pause parfaite et longue	|
" " " moyenne	ı
" " " brève	ı
Demi-pause ou coulé	- - -

REMARQUE: — La mesure brève et le *coulé* peuvent souvent se mettre l'un pour l'autre.

Dans le *coulé,* la voix glisse en retardant un peu de la dernière syllabe d'un mot à la première syllabe d'un autre mot. Ex.: *tard - - veiller.*

Dans la mesure brève, au contraire, la voix se coupe entièrement. Ex.: Il y a silence *parfait* et bref entre *tranquillement* et *avec.*

Trop d'arrêts brefs et parfaits donneraient une lecture saccadée: le *coulé* vient mettre de la grâce dans la lecture.

EXERCICE D'APPLICATION

Sur un bon feu couvert, ı une petite marmite - - bout - - tranquillement ı avec un murmure de satisfaction. | C'est un peu tard - - veiller ı pour une marmite; ı aussi - - quoique celle-là - -

soit faite au métier | à en juger - - par ses flancs roussis - - passés à la flamme, | de temps en temps, | elle s'impatiente | et son couvercle - - se soulève, | agité par la vapeur. | Alors | une bouffée de chaleur appétissante - - monte, | et se répand - - dans la chambre.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE

LA NEIGE

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos maisons!...

La neige dessine sur les toits en pente de grands rectangles éclatants. Elle borde les gouttières, coiffe les lucarnes, saupoudre les tourelles. Elle capitonne l'appui des fenêtres, met des croissants aux œils-de-bœuf, embrouille les à-jours des balustrades, étend des tapis blancs sur les marches du balcon, pose des calottes d'ouate sur les pommes de bois de l'escalier. La neige abolit les allées du jardin, écrase sur son poteau le chalet des hirondelles, pénètre sous l'abri des berceaux. Sur la place publique, elle remplit la vasque de l'abreuvoir et la conque des tritons; aux grands hommes de bronze, nu-tête dans la gloire, elle ajuste des perruques à marteaux.

Elle fait aimer le feu de l'âtre, la neige qui tombe muette et blanche sur nos maisons!...

II

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos grands bois!...

La neige vole, et court, et tourbillonne dans le silence au-dessus des millions de bras ligneux, tendus immobiles vers le ciel gris. Elle glisse sur l'écorce argentée des érables, caresse la peau vivante des hêtres, s'accroche aux flancs loqueteux des noyers tendres. Elle déroule des cordons blancs tout le long des rameaux, corrige les angles des aisselles, enfarine les aigrettes des pins et la grappe écarlate du bourreau des arbres, s'insinue dans la spirale des feuilles

sèches, cramponnées dans la mort à la branche nourricière. La neige comble dans les aulnaies les petits chemins des lièvres, envahit le ravage de l'orignal, scelle dans son terrier la marmotte endormie. La neige précède dans le sentier le chasseur solitaire; elle adoucit le rouge vif de sa tuque, gagne pour lui des épaulettes, raidit les poils de ses moustaches, lui colle les cils au coin des yeux; elle tend des pièges sous ses pas, s'embusque au bout des ra-



meaux verts pour le souffleter, et, quand il est passé, se hâte d'effacer la trace ovale des raquettes. Mais surtout, elle remplit les nids déserts: nids de crin, nids de mousse, et elle ensevelit sans retour l'amour et les chansons de la saison passée, la neige qui tombe, muette et blanche, sur nos grands bois!...

III

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos champs!...

La neige endort en les touchant, les mille vies de l'herbe. Elle obture les sombres galeries où, dans les attitudes hératiques, les

chrysalides accomplissent leur rite mystérieux! Elle met en vigueur les clôtures de cèdre gris qui se hâtent, sans jamais y atteindre, vers un horizon toujours pareil. Elle efface sur le ciel pâle la flèche des girouettes, la ligne oblique des *brimbales*. Elle encapuchonne les squelettes des verges d'or chevelues, mortes du dernier baiser du soleil caduc, et cache sous un domino d'hermine les croupes blafardes des rochers erratiques.

Et parce qu'elle aime le silence, doucement, bien doucement, en leur mettant sur la bouche ses millions de petites mains, elle fait taire les ruisseaux, la neige qui tombe, muette et blanche sur nos champs!...

IV

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos habits!...

Miniature d'étoiles, phalènes minuscules, effilochures de tissus célestes et inconnus, ces choses jolies, et légères, et mouvantes s'accrochent à notre coiffure, atterrissent sur nos épaules, se jettent dans nos bras. Leur multitude nous fait sentir notre isolement, leur richesse de forme et leur blancheur déconcertent notre pauvreté et nos souillures.

Petit flocon de neige, là, sur mon bras, comme tu dois en connaître des choses de la terre, du ciel et de la mer!... Qui es-tu?... D'où viens-tu?... Serais-tu une goutte d'eau peccamineuse condamnée par le Maître de la nature à errer, travestie en étoile, sous des ciels boréaux?... Il y a des jours, des mois peut-être, sous la coupole de feu d'un ciel équatorial, tu jouais, goutte de lumière, bijou liquide, sur les fleurs de pierre d'un rivage de corail! Aspirée dans un rayon de soleil, tu t'es mise à courir le monde, par la route du firmament, tour à tour vapeur, étoile ou perle!... Et tu t'en venais à ma rencontre, mignonne, et tout à l'heure, parmi les millions de compagnes folâtres, tu me cherchais à droite, à gauche!...

Je t'admire, petit flocon de neige, ainsi posé sur un rayon de glace parmi les brins noirs de la laine, et j'ai peine à penser que,

comme tous nos bonheurs d'ici-bas, tu n'es pas viable, qu'il faut que tu te fondes sous mon souffle, ou que sans m'avoir rien dit, tu t'en ailles te coucher avec l'infinie multitude de tes compagnes qui n'ont caressé personne, que nul œil n'a remarquées, et qui attendront, des semaines et des mois, le printemps meurtrier et libérateur.

C'est à regret que je te secoue de mon bras, fragile étoile venue des cieux, étoile de neige qui tombes, muette et blanche sur mes habits!...

V

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos cœurs!...

Ses premières légions nous retrouvent chaque hiver, moins jeunes, plus courbés et plus éteints. La première tombée trouve toujours en l'intime de nous-mêmes des décombres d'espérances, des cadavres de bonheurs sur quoi tisser ses faciles suaires. La neige retrouve taries des sources qu'elle avait laissées jaillissantes; elle trouve des cercueils où elle avait laissé des berceaux; elle trouve des rides établies sur les ruines des sourires!...

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos cœurs!...

FR. MARIE-VICTORIN,
des Écoles Chrétiennes.

TRENTIÈME LECTURE

L'ASSOMPTION DE MURILLO

« La Vierge, en robe blanche, les épaules couvertes d'un manteau d'azur, couronnée d'étoiles et les pieds sur le croissant de la lune, monte, avec la légèreté d'une vapeur, vers le divin séjour où l'attend son trône. Ses belles mains se croisent sur sa poitrine,

et ses yeux, noyés d'extase, boivent avidement l'éternelle clarté. Elle va retrouver au ciel, plein de gloire et à la droite du Père, le Fils qu'elle a vu expirer sur la croix. Autour de la Vierge flotte, dans une brume lumineuse faite d'azur, d'argent et d'or, une guirlande de petits chérubins beaux comme des anges, gentils comme des amours, qui folâtrent, volettent et s'empressent avec une gaîté bienheureuse. Ce tableau, quelque admirable qu'il soit, n'est pas le plus parfait du maître de Séville, mais il a pour lui un charme adorable, une séduction irrésistible. Au sentiment du plus fervent catholicisme, il joint une espèce de coquetterie pieuse, d'afféterie céleste et de grâce amoureusement dévote que pouvait seul concevoir et rendre un peintre espagnol croyant et convaincu. » (*Théophile Gautier.*)

Les Vierges de Murillo sont plutôt jolies et délicates, d'un charme enfantin, presque naïf, avec une pointe de réalisme, je n'ose pas dire de vulgarité, qui les fait plus proches de nous et nous les rend plus accessibles.

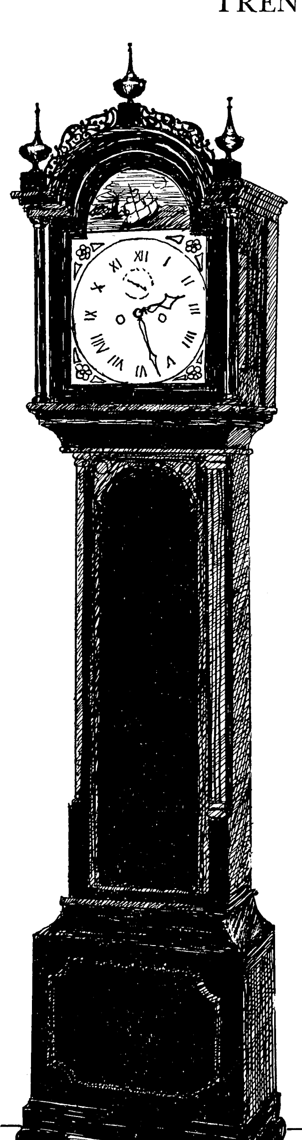
Et c'est précisément ce charme et cette délicatesse, surgissant dans l'ascétique et sombre art espagnol comme un flot de soleil dans les ténèbres d'un sous-bois, qui donnent à l'œuvre de Murillo son caractère exceptionnel et remarquable.

L'Assomption, devenue populaire à force d'être reproduite, n'est pas, dans le sens absolu du mot, une image de piété; mais elle demeure une apparition gracieuse, séduisante, jolie, gerbe de fleurs suaves cueillie par un peintre pieux pour l'offrir à la Vierge.

Cette célèbre toile représente bien l'assomption de la Vierge, son envolement vers Dieu sur les ailes de la charmante cohorte d'anges; cependant Murillo l'a intitulée, ainsi que ses autres toiles sur le même sujet, la Conception Immaculée de la Vierge. Malgré le catalogue qui l'inscrit sous ce titre, nous lui conservons celui que la faveur universelle a consacré.

(*Les grands musées du monde.*)

TRENTE-ET-UNIÈME LECTURE



LES VIEILLES HORLOGES

À les ouïr sonner, on dirait des aïeules
Qui, la quenouille aux doigts,
Le soir, au coin du feu, se parlent toutes seules
Des choses d'autrefois.

Oh! le timbre attristé de leur voix frêle et rare,
Oh! les gémissements
De leur vieux, très vieux cœur que l'on devine avare
De ses lents battements!

Tout cela souffre, tout cela gémit et pleure
Comme l'eau qu'on entend,
Goutte à goutte, du toit fêlé d'une demeure,
Filtrer en sanglotant.

C'est qu'à force d'avoir sonné des agonies,
Des adieux et des glas,
Voici qu'il leur a pris des pitiés infinies
Pour les maux d'ici-bas.

Elles ont brisé tant d'âmes et de rêves,
Que l'on croirait sentir,
Dans leurs pulsations anxieuses et brèves,
Un vague repentir.

Oh! surtout, elles ont vu mourir tant de vies
Que, lasses à leur tour,
Les horloges des temps passés ont des envies
De mourir à leur tour.

LOUIS MERCIER.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE

LA GRAVURE DANS L'ANTIQUITÉ

La gravure consiste à tracer un dessin sur une matière dure. Graver, c'est donc dessiner par incision dans la pierre, le bois, le métal. La gravure sur pierre est très ancienne; c'est par elle que les traditions se sont conservées. Les manuscrits et les livres ont péri; les pierres gravées, les monnaies, les médailles ont permis de reconstituer, à la longue, des monuments disparus et de refaire l'histoire. La superstition, la prudence, le sentiment de la personnalité sont les causes qui, aux époques les plus reculées, donnèrent naissance à la taille des pierres, à la *glyptique*. À mesure que l'on remonte vers les origines connues de l'histoire, on trouve en plus grand nombre et en plus grande vénération ces amulettes que les ignorants et les barbares attachent à leur vêtement ou suspendent à leur cou dans l'espoir d'écarter les maléfices, de prévenir les maladies et les calamités, d'écarter les esprits.

Selon Pline, l'usage des amulettes était répandu dans tout l'Orient; de là les innombrables pierres gravées qui nous viennent de la Chine, de l'Inde, de l'Assyrie surtout et du territoire de Babylone. Ces amulettes consistaient en cylindres de jaspe, de turquoise, d'hématite qui représentent les images des divinités chaldéennes, ou des signes mystérieux, et qui sont perforées d'outre en outre dans le sens de la longueur pour être portées au cou. À la possession de ces cylindres s'attachaient sans doute les superstitions de l'antiquité, les croyances touchant les vertus inhérentes aux pierres précieuses dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous.

La prudence, le génie du commerce, la jalousie, la dignité personnelle firent inventer ensuite les sceaux et les anneaux servant de cachet pour sceller l'entrée des magasins et des trésors, et pour mettre une empreinte sur les bandelettes de toile qui entouraient les tablettes écrites. Le chaton de ces anneaux tenait lieu de signature; il représentait la personne humaine, sa volonté, sa parole. Aussi était-il défendu aux graveurs de cachets, par la loi de Solon, de garder l'empreinte des anneaux qu'ils avaient une fois vendus. Cet usage des cachets est constaté dans la Bible,

dans l'histoire des nations les plus commerçantes telles que les Phéniciens, les Babyloniens, les Perses et les Grecs.

À Babylone, chaque citoyen avait son cachet; chez les Grecs, l'usage des anneaux remonte à la guerre de Troie s'il faut en croire Plutarque décrivant l'anneau d'Ulysse sur lequel le héros avait fait graver un dauphin, en mémoire du poisson qui avait sauvé Télémaque dans un naufrage.

Le cachet affirmait l'autorité des princes. Jézabel, neuf siècles avant notre ère, écrivant une lettre au nom du roi Achab, a soin d'y imprimer le cachet de ce prince afin que ses ordres soient obéis. Plus tard, Alexandre fait apposer le cachet de Darius sur les lettres destinées pour l'Asie. Dans une comédie d'Aristophane, les *Thesmophories,* une Athénienne se plaint d'être retenue prisonnière par un mari jaloux qui a mis son cachet sur la serrure de la chambre conjugale.

CH. BLANC.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE: — Nouvelle de paix générale annoncée par un renard à un coq perché au haut d'un arbre — instances du renard pour commencer la fête: embrassements, feux de joie, etc.

Lecture: — Ton un peu élevé, voix légère — mouvement assez rapide — inflexions peu sensibles, si ce n'est à « Frère » etc. — mots de valeur bien accentués.

2e PARTIE: — Réjouissance du vieux coq, à la nouvelle de la paix; pour la fêter, deux levriers viennent vite: on s'embrassera tous.

Lecture: — Ton médium, gai — mouvement modéré et ferme.

3e PARTIE: — Adieu précipité du renard mécontent — double plaisir du vieux coq.

Lecture: — Ton assez bas et peu ferme, chez le renard — voix moyenne, ton gai — mouvement assez rapide dans les trois derniers vers.

LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle:



Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse:
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternel.
Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux levriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie:
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends! nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard; ma traite est longue à faire:
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

LA FONTAINE.

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE

L'ACTE D'UNION ET LA LANGUE FRANÇAISE

« Toute proposition, tout rapport ou journal, en somme, toutes les procédures écrites, le seront dans la seule langue anglaise. »

C'était bien là la proscription officielle de la langue française que proclamait la clause 41e de l'Acte d'Union, comme l'Acte tout entier portait condamnation de la race française elle-même. Cet arrêt de mort prononcé contre elle fut le principe actif de

sa reviviscence. Pour ce qui est de la langue de nos aïeux, il marque l'heure de sa restauration.

Le 13 septembre 1842, ramenait l'anniversaire de la bataille des Plaines d'Abraham. C'est là, on se le rappelle, que la défaite de Montcalm avait scellé le sort de la politique française au Canada. Hippolyte Lafontaine, député de Terrebonne, est debout pour s'expliquer. Bien qu'il manie l'anglais avec une facilité relative, il profite de cette première occasion pour opposer à la clause 41e une protestation de fait. En l'entendant parler la langue proscrite, le président s'insurge. Il s'attire par là cette réponse devenue proverbiale au Canada français: « Lors même que je parlerais la langue anglaise aussi facilement qu'un Anglais, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes, ne fut-ce que pour protester contre cette cruelle injustice de l'Acte d'Union, qui tend à proscrire la langue maternelle d'une moitié de la population du Canada. » On le laissa faire.



Mais dès lors, ce fut une contagion. De 1842 à 1844, une série d'attaques partielles minèrent sourdement la clause abhorrée. Chauveau et Wolfred Nelson se piquent de ne parler que français à la Chambre. Le groupe canadien se resserre, fait élire l'un des siens à la présidence, impose la nomination d'un traducteur compétent, obtient la distribution au peuple des traductions officielles et la lecture dans les deux langues de tous les projets de loi. Peu s'en fallut qu'il ne contraignît le président à employer les deux langues, et ne fît accepter, comme texte officiel, le texte français.

Il ne restait plus qu'à engager la suprême partie, à faire rappeler l'infâme clause. Un projet d'adresse au roi déposé le 20 décembre 1844, fut adopté, à l'unanimité de la chambre, le 21

février 1845. L'Angleterre fit attendre trois ans sa réponse. L'insistance du gouverneur, Lord Elgin, finit par le fléchir. Il ne cessait de revenir à la charge, dans ses lettres, particulièrement des 4 mai, 1er et 15 juin 1848. N'allait-il pas jusqu'à écrire dans la première? « Je suis parfaitement convaincu de l'inopportunité de tous ces efforts qui tendent à dénationaliser les Français. Généralement ces tentatives produisent un résultat tout contraire à celui qu'on en attend, car elles raniment le feu des préjugés et des animosités nationales. Mais, supposant qu'elles réussissent, quel en sera le résultat? Vous pouvez peut-être, par des procédés de ce genre, *américaniser* les habitants français de la province; mais, soyez-en certains, vous ne les angliciserez jamais. Faites-leur sentir au contraire que leur religion, leurs mœurs, leurs traditions, leurs préjugés même sont plus respectés ici que dans toute autre portion du continent. Et alors, qui ose affirmer que la dernière main touchant le drapeau anglais sur le sol d'Amérique ne sera pas celle d'un Canadien-français? »

Ainsi pressée, l'Angleterre, le 14 août 1848, abrogeait enfin la clause. Lord Elgin, comme pour bien marquer sa victoire, se donnait le luxe, à la session de 1849, de lire dans les deux langues, le discours du trône.

ABBÉ F.-X. BOURGEOIS, C. S. C.

TRENTE-CINQUIÈME LECTURE

L'HEURE DE L'ANGÉLUS

Dans l'ombre qui s'étend et enveloppe d'un même voile la beauté mourante du ciel et la boue de la terre, les Angélus, de tous côtés se sont mis à sonner.

Messagers de repos, leur voix lente et rythmée a délivré les esclaves du travail par centaines, hommes et femmes sortent des fabriques, des magasins et des bureaux, et pendant que les sons graves vibrent dans l'air glacial, ils se pressent, frileux, vers la chaleur et la liberté du « Home ».

Quels amis sûrs que les Angélus! Jamais oublieux, jamais en retard, ils sont fidèlement aux rendez-vous, et leur âme sympathique se fait également l'écho de nos joies et de nos désolations.

On les aime toujours en y pensant peu — comme font parfois les amis — mais, que les jours seraient vides s'ils cessaient de sonner, et quelle catastrophe annoncerait leur silence!



Toujours, ils ont commencé et clos nos journées et que de morts leurs tintements tristes nous annoncèrent!

Et quand notre tour sera venu de partir, un soir, à l'Angélus, les glas le diront à ceux qui restent, et, comptant les coups, ils murmureront: « C'est une femme! » Ils ne sauront pas si vous étiez jeune ou vieille, les morts n'ont pas d'âge, mais ils prieront peut-être pour la morte inconnue dont le glas pleure dans le soir.

Ô chers Angélus, je vous aime dans les villes, quand vos voix s'envolant des hauts clochers se croisent au-dessus de nos petites agitations! Vous essayez de nous rappeler aux seules réalités, mais si peu vous entendent et comprennent votre langage!

Je vous aime davantage encore loin de la fièvre et du tapage, je vous aime à la campagne quand vos voix adoucies nous arrivent des montagnes voisines, et qu'à chacune on peut donner son nom. C'est celle de Piémont qui chante en bas, et celle de Ste-Adèle, si haut perchée, et dans le lointain, au nord, celle de Ste-Marguerite, reconnaissable encore... et, des clochers très éloignés une rumeur harmonieuse nous avertit que là, comme chez-nous, c'est l'heure de l'Angélus.

Et à la campagne, mes amis, ce n'est pas « passé de mode » de dire l'Angélus; j'ai vu, quelquefois, interrompre une conversation animée par ces simples mots: « C'est l'Angélus », et tous debout, nous disions les paroles de la merveilleuse histoire.

D'après Fadette.
« Lettres de Fadette. »

ÉTUDE DE DICTION

LES INFLEXIONS

Tous les hommes, dans tous les pays modulent plus ou moins la voix en parlant. La lecture qui est une conversation soignée a donc aussi ses modulations, ses inflexions.

Mais tandis que dans la conversation les inflexions sont, pour ainsi dire, instinctives, fournies qu'elles sont par le sentiment *personnel* du moment, (Ex.: le mot bonjour, dit avec l'inflexion de joie qu'on éprouve à revoir une amie.) dans la lecture, les sentiments exprimés dans le texte n'étant pas généralement ceux du lecteur, la personnalité de ce dernier n'est plus en jeu. C'est pourquoi l'emploi des inflexions *justes* devient alors pour lui chose assez difficile.

Pour trouver les inflexions justes, il faut donc non seulement se rendre compte par l'analyse de la nature des idées, des divers sentiments énoncés dans le texte, mais encore considérer les circonstances dans lesquelles se trouve l'auteur lorsqu'il écrit.

L'inflexion montante, ou autre, une fois trouvée doit être rendue juste, *non à peu près juste*. Imagine-t-on le cri d'une mère

donné de façon *à peu près juste,* lorsqu'elle voit son enfant broyé sous les roues d'un camion? Non, c'est la nature qui parle, et la nature n'a *rien* d'*à peu près juste,* ou ce qui est même chose d'*à peu près vrai.* — C'est pourquoi si l'on devait interpréter ce cri de la mère dans un récit, on n'aurait qu'une seule bonne inflexion à donner: celle de la mère affolée.

Exercice d'application à l'aide des indications suivantes:

Inflexion	montante	(m)
"	descendante	(d)
"	soutenue	(s)
"	du mot valeur	(v)

Les fleurs(m), à cause de leurs parfums suaves(s) et de leurs formes délicates(m) ont toujours attiré les regards(d). Mais, si(m) elles ont été créées pour le plaisir des yeux(m) elles n'en sont pas moins utiles(d); et un grand(v) nombre d'entre elles(m) renferment des principes bienfaisants(d).

TRENTE-SIXIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE: — Catherine de Montalembert a vingt-deux ans; elle est associée aux travaux de son père; elle a été remarquée en France, en Belgique, en Allemagne; les fêtes du monde l'attirent.

Lecture: — Ton ordinaire du récit; voix du médium — mouvement modéré.

2e PARTIE: — Mlle de Montalembert exprime à son père les sentiments qu'elle recèle en son âme, sa décision d'être à Dieu. Montalembert essaye une objection. Comment y répond son enfant.

Lecture: — Paroles de Mlle de Montalembert; voix douce — ton imprégné d'un accent sérieux. — Paroles du père; voix tendre, émue.

3e PARTIE: — Montalembert s'incline, son âme saigne. Éperdu d'admiration, de douleur, il bénit sa fille qui l'immole en s'immolant elle-même.

Lecture: — Ton plus bas — mouvement assez lent — accent ému aux dernières lignes.

4e PARTIE: — Cérémonie de profession de Mlle de Montalembert. Montalembert rentre chez lui, trouve ouvert sur sa table son cinquième volume à la page où il raconte l'histoire des cloîtres anglo-saxons. Il reprend la plume, il écrit les émotions de son cœur de père et de chrétien.

Lecture: — Ton rendant l'état d'âme de Montalembert; attendrissement, admiration jusqu'aux plus hautes cimes de l'émotion humaine.

LA VOCATION

Il était dans son cabinet de travail quand il vit entrer son enfant charmante et chérie. Catherine de Montalembert avait vingt-deux ans, elle était initiée à toutes les pensées et aux fortes études de son père. Associée à ses voyages comme à ses travaux, elle avait été remarquée en France, en Belgique, en Allemagne, et les fêtes du monde n'avaient pas paru sans attrait pour sa vive et brillante jeunesse.

Quand le matin elle entra dans le cabinet de son père, elle avait un air plus doux et plus tendre que jamais, mêlé cependant à une teinte de sérieuse gravité.

« Mon père, dit-elle, le visage saintement éclairé par une sorte d'auréole surnaturelle, mon père, j'aime tout, le plaisir, l'esprit, le monde, la danse, la famille, mes études, mes compagnes, mon âge, ma vie, ma patrie, mais j'aime Dieu et je veux me donner tout à Lui. »

Montalembert, ému, essaya une objection: « Mais, ma chère enfant, n'as-tu pas quelque chagrin? »

Alors la jeune fille courut chercher le livre où son père a raconté l'histoire des religieuses saxonnes. « Vous m'avez appris, dit-elle, qu'on n'offre pas à Dieu des cœurs flétris et des courages fatigués. »

Montalembert plia la tête: son âme saignait, Dieu lui enlevait la chair de sa chair, et comme la moitié de lui-même. Il bénit cependant, transporté d'admiration, éperdu de douleur, la glorieuse victime qui le crucifiait en se crucifiant elle-même.

Rentrant de la cérémonie où sa fille venait de se donner à Dieu, Montalembert trouva ouverte devant lui la page qui termine son cinquième volume, ce chapitre où il avait si magnifiquement raconté l'histoire des cloîtres anglo-saxons. Il prit la plume et se laissant aller aux émotions de son cœur de père et de chrétien, il écrivit:

« Douze siècles après ces anglo-saxonnes, la même main vient s'abattre sur nos foyers, sur nos cœurs désolés, pour en arracher nos filles.

« Avez-vous vu en mars ou en avril, un jeune enfant, respirer les premiers épanouissements de la nature, et les premières lueurs de l'admiration étinceler dans son beau regard au contact du réveil de la vie, dans les bois et dans les champs? C'est le printemps de la nature et c'est un enchantement. Mais il y a quelque chose de plus enchanteur et qui ravit l'âme aux plus hautes cimes de l'émotion humaine: c'est la vierge déjà adolescente toute rayonnante de jeunesse et de beauté qui se détourne de tous les parfums de la vie pour ne plus respirer et regarder que le ciel.

« Est-ce là un rêve? est-ce une page de roman? est-ce seulement de l'histoire passée et à jamais éteinte? Non, encore une fois, c'est ce qui se voit et se passe chaque jour parmi nous.

« Un matin, elle se lève et vient dire à son père et à sa mère: « Adieu, c'est fini, je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout! « Je ne serai jamais épouse ni mère. Je ne serai plus votre fille, je « ne suis plus qu'à Dieu... » Rien ne la retient. La voilà déjà partie pour le sacrifice, vaillante, radieuse, généreuse.

« Mais quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-neuf siècles et qui attire ainsi à lui la jeunesse? qui apparaît aux âmes avec un attrait auquel elles ne peuvent résister? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie? qui prend toute vivante la chair dé notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang? Dieu dans l'Eucharistie... Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère...

Annales de Notre-Dame de l'Assomption.

TRENTE-SEPTIÈME LECTURE

MONSEIGNEUR PLESSIS DEVANT LE GOUVERNEUR CRAIG

Craig fut nommé gouverneur en 1807. C'était un tenant obstiné de la prérogative royale sur tous les domaines. Il allait d'ailleurs être servi à merveille par son secrétaire Ryland qui était un véritable sectaire. Ainsi, Monseigneur Plessis allait avoir à faire face à un solide triumvirat anticatholique: le gouverneur Craig, le procureur général Sewell et le secrétaire Ryland. Derrière eux et pour les soutenir, il y avait l'évêque anglican Mountain.



Ce triumvirat eut d'abord l'habilité de mêler la question de politique à la question religieuse, et de mettre au compte des autorités de l'Église les difficultés que le gouvernement avait avec l'Assemblée.

Craig demanda trois choses à Londres: que l'évêque catholique ne pût porter ni le titre, ni les insignes de sa fonction; que la nomination aux cures revînt au gouverneur; que l'État eût le contrôle de l'administration religieuse. La mission officielle en Angleterre fut confiée à Ryland qui partit pour la métropole où il devait se faire l'avocat des mesures proposées. La question arrivait à sa crise aiguë.

Monseigneur Plessis mit tout en activité pour gagner des appuis à Londres. Il y adressa un Mémoire resté célèbre. Dans la province, il ordonna des prières publiques.

Ce fut Robert Peel qui reçut Ryland. C'était un homme intègre, loyal et très attaché aux principes démocratiques, bien que tory d'opinion. Il posa immédiatement, cette objection au fanatique secrétaire: « Mais les Canadiens sont les maîtres dans la province. » Lord Eldon, le chancelier, et Lord Castlereagh, ministre, ne furent guère plus favorables à Ryland. Sa mission n'eut aucun succès.

Pendant ce temps, Craig agissait directement à Québec. Dans des entrevues mémorables, il fit tour à tour appel aux menaces et aux promesses. Mais Monseigneur Plessis ne se démentit jamais; il repoussa avec mépris les émoluments, disant que les revenus sont la dernière chose qu'un ecclésiastique doive rechercher; et, devant la menace, il répond que la soumission ira jusqu'à la conscience, et jamais plus loin.

Échec à Londres, échec à Québec, c'en était assez: le dernier coup était porté au césarisme. Dès 1813, en témoignage de reconnaissance pour la loyauté que le clergé avait manifestée dans la guerre des Américains, Londres, elle-même, donna à Monseigneur Plessis le titre d'évêque catholique de Québec, et lui accordait mille louis par année.

P.-J. RUTCHÉ ET ABBÉ A. FORGET.
(Histoire du Canada.)

TRENTE-HUITIÈME LECTURE

JÉRUSALEM

Pour en obtenir une vue d'ensemble, c'est du sommet du Mont des Oliviers, qu'il faut d'abord contempler la Ville Sainte. C'est de là d'ailleurs que Notre-Seigneur, jetant les yeux sur la splendeur du Temple, des palais et de tous les édifices, ne put s'empêcher de verser des larmes en songeant au sort que lui réservaient les Romains. Même aujourd'hui, et malgré les ruines accumulées, la vue, surtout sur la fin de l'après-midi, laisse une impression inoubliable. C'est d'abord le Mont des Oliviers lui-même, couronné à son sommet de chapelles et d'églises, et dont les pentes prennent la teinte vert sombre des arbres qui y croissent; à mi-chemin de la côte, la superbe et très riche église russe orthodoxe construite aux frais du tsar Nicolas; un peu plus bas, la nouvelle basilique de l'Agonie et le jardin où Notre-Seigneur se retira à la veille de sa Passion.

Judas choisit cet endroit pour y trahir son Maître. Huit oliviers, aux branches tordues, dont les racines sortent de terre et que l'on conserve précieusement, datent, croit-on, du temps de

Notre-Seigneur. Puis c'est le torrent du Cédron qu'il faut traverser pour remonter de l'autre côté sous les murs de Jérusalem. Les juifs et les arabes, convaincus que c'est en cet endroit et dans la vallée de Josaphat toute proche qu'aura lieu le dernier jugement, se disputent à l'envi l'honneur d'y être enterrés. Ils tiennent à avoir les premières places... au cas sans doute où le Ciel serait trop petit pour accommoder les représentants du genre humain à travers les siècles. Voici la ville entourée de hautes murailles et percée de grandes portes. Celle qui fait face à la montagne des Oliviers, encore murée, servit selon la tradition, au triomphe du Sauveur quand il y passa avec ses apôtres et ses disciples, le dimanche des Rameaux.

La grande place à gauche marque l'enceinte du Temple, l'endroit le plus sacré du monde pour les juifs. Ils en ont cependant été dépossédés. Les musulmans y ont construit l'une de leurs plus belles mosquées, celle d'Omar, et y ont rattaché des souvenirs de Mahomet, qui leur sont aussi chers que ceux des juifs. À moins d'événements extraordinaires, l'on a peine à concevoir comment les juifs pourraient de nouveau s'emparer de cet emplacement. Il en résulterait une levée d'armes des forces musulmanes non seulement de la Palestine mais de tout l'univers, y compris les 70,000,000 de fidèles du Prophète dans l'Inde. C'est ce que l'Angleterre ne voudra jamais permettre.

Plus loin, et presque au centre de la ville, le dôme du Saint-Sépulcre émerge au-dessus de tous les quartiers et édifices qui l'entourent. Ce ne sont partout que mosquées, églises, temples qui rappellent des souvenirs de la vie du Sauveur.

Jérusalem est bien la Ville Sainte par excellence, autant peut-être qu'à l'époque de Notre-Seigneur lui-même. Il y a laissé sa marque, son empreinte. Il l'éclaire de sa divinité, de sa doctrine, bien plus que ces rayons du soleil couchant qui descend à l'horizon. L'ancien temple de Salomon et celui d'Hérode, sont aujourd'hui disparus, pour ne plus se relever de leurs ruines. Mais le temple divin qu'il était, Lui, et que ses ennemis ont cru pouvoir détruire, s'est relevé plus beau, plus grand. Il est devenu le rendez-vous, le centre d'attraction de tous les peuples. Les trans-

formations matérielles de la Palestine, sous une inspiration nouvelle, ne pourront empêcher Jérusalem de garder intacts des souvenirs de Celui qui fut le vraie Messie. On peut retracer Ses pas sur l'esplanade de la mosquée d'Omar, à la Piscine Probatique, récemment retrouvée par les Pères Blancs, au Cénacle, aujourd'hui converti en mosquée, le long de la Voie Douloureuse et au Saint-Sépulcre. C'est tout cela que l'on peut voir à Jérusalem.

Ce sont ces souvenirs qui en font une ville comme il n'en est aucune autre au monde, une ville qui, malgré le temps et les siècles, garde son cachet particulier. Maintes fois détruite, elle s'est toujours relevée de ses ruines ou de ses cendres, pour proclamer bien haut la mission divine du Messie... C'est tout cela que l'on voit, toutes ces réflexions qui viennent naturellement à l'esprit, lorsque du haut du Mont des Oliviers, l'on jette les yeux sur Jérusalem. La nuit tombe tranquillement pendant que les lumières commencent à poindre aux fenêtres des maisons...

ABBÉ J.-C. BEAUDIN.
(Autour du monde.)

TRENTE-NEUVIÈME LECTURE

LES TROIS MIRACLES DE SAINTE CÉCILE *(Extrait.)*

Troisième miracle

SCÈNE VII

CÉCILE ET L'ÉVÊQUE URBAIN.

(Les femmes viennent de sortir Cécile de l'étuve et la déposent doucement sur le marbre. Elle a le cou saignant. Les femmes qui l'entourent se retirent pour faire place à un long cortège de pauvres suivi de l'évêque Urbain à qui Cécile va céder sa maison, ses biens.)

CÉCILE
(désignant l'évêque qui arrive auprès d'elle.)

Vous êtes donc venu, mon Père?... pour si peu?...
Pour un petit oiseau du bon Dieu qui s'envole?
— Vous l'avez bien nourri,... Père, bénissez-le?

L'ÉVÊQUE URBAIN

Ma fille, c'est le temps de ceindre l'auréole.

CÉCILE, *montrant son cou.*

J'ai déjà le collier, Père. — Pardonnez-moi !
Mais j'en suis fière, et ce n'est pas orgueil, mais gloire...
Vous distinguez?... Car je suis fiancée au Roi.
À peine un pan de soie, à présent, m'en sépare,
Une ombre, une buée et déjà toute d'or,
L'épaisseur de mon voile de mariage.
Si d'un roi je n'étais pas fière, j'aurais tort...
Vous êtes, en moins beau (excusez!) son image,
Comme toujours est moins beau le reflet
Même au plus beau lac de ce monde.
Dans votre charité profonde,
Mon père, je le reconnais.

(Elle baise son anneau.)

L'ÉVÊQUE URBAIN

Ma fille!

CÉCILE

Encore un peu et je vais rendre l'âme.
Elle est légère et prendra bien l'essor.
Une chose lui pèse, hélas! ses biens profanes;
Elle veut vous remettre, en partant, tout son or.

(Lui montrant les rideaux, les colonnes, les candélabres, et tout le luxe du palais.)

Mon père, j'en rougis, jusqu'au bord de la tombe
J'aurai tenu maison de riche; ce palais
Qui, certes, moins me convenait
Qu'une grotte au désert ou qu'un nid de colombe,
Tel que l'ont bâti mes aïeux,

Digne, sur la terre, d'un Dieu,
Je l'habitai sans honte et j'eus toute son ombre
Sur moi, chétive, et quelques servantes à moi.
Mon Père, acceptez-le! abritez-y mon Roi!
Quand il naîtra d'entre vos mains, blanc, diaphane,
Lis pétri de froment qui jamais ne se fane,
Je veux que son parfum circule dans les cours,
Souffle sous le portique et fume sur la tour;
Que toutes les vertus que je n'ai pas montrées
Imprègnent la maison qui deviendra sacrée;
Que jamais plus, l'or ciselé de ses flambeaux
Ne soutienne une cire inutile, mais haut
Porte l'éclat de l'incorruptible Lumière.
Faites de ma maison une arche de prière!
Les pauvres y viendront; qu'ils y gardent secret
Mon souvenir et celui de ceux que j'aimais.
Du haut des cieux, avec mes deux frères, penchée,
Je ferai que la nef vogue, favorisée
D'un bon vent, d'un temps clair, sur l'Océan de Dieu.
— Et déjà je vois Rome, à son flot glorieux
Balançant les vaisseaux de haut bord par centaines,
Et Pierre le Pêcheur, droit dans sa barque pleine,
Poussant la flotte au large et couvrant l'univers
Du Signe de la Croix qui couchera l'enfer.

(Un temps.)

... Maintenant je suis pauvre, et plus rien ne me lie...
Bénissez-moi!

L'ÉVÊQUE URBAIN

Ô fille entre toutes chérie,
Ô plus digne que nous, ô plus riche! acceptez
D'être louée en Dieu jusqu'à l'éternité!

H. GHÉON.
(Les Trois miracles de sainte Cécile.)

QUARANTIÈME LECTURE

LE STYLE

Qu'est-ce que le style?

Le style, c'est la parole humaine. La parole humaine doit être franche et discrète. Pour réunir en un mot ces deux mots, elle doit être vraie.

La vérité, qui est la loi de la pensée et la loi de la vie, est aussi la loi de la parole et est toujours la même vérité.

L'erreur, qui scinde tout, a trouvé le moyen de donner une certaine direction à la pensée, une autre à la vie, une troisième à la parole, d'inventer pour toutes ces choses des règles diverses et contradictoires.

Réveillons-nous, ouvrons les yeux. Apercevons la plus inaperçue des choses: l'unité de la loi.

La vérité, c'est la vie. Il est clair que l'homme doit vivre dans la vérité.

Il est clair que la pensée de l'homme doit être conforme à la même vérité que son acte, puisqu'il n'y a pas deux vérités contradictoires.

Il est clair encore que la parole de l'homme doit être conforme à la même vérité que sa pensée et son acte, puisqu'il n'y a pas trois vérités contradictoires.

Ainsi l'homme doit:

Vivre dans la vérité;

Penser comme il vit;

Et parler comme il pense.

Voilà la loi du style. Nous sommes ici en pleine simplicité parce que nous sommes en pleine vérité.

Est-ce à dire que le style de tous les hommes devra se ressembler!

Non pas; car si la vérité est une, nous sommes divers entre nous, et les impressions que nous recevons d'elle sont toujours diverses, sans jamais être contradictoires.

Le même soleil fait fleurir les lis et fait fleurir les roses. Les lis et les roses s'assimilent diversement la même lumière et la

même chaleur, parce que leurs capacités, leurs besoins, leurs aptitudes intérieures diffèrent, sans se contredire.

L'erreur est monotone et contradictoire. La vérité est une et toujours nouvelle. Elle laisse à chacun son style.

Les idées qu'un homme exprime sont la propriété de tous. Mais le style de cet homme est sa propriété personnelle.

Placez les mêmes mots dans la bouche de deux hommes; ces deux mots ne rendront pas le même son. Un homme parle; la sphère sonore qui l'entoure est large; les vibrations de sa voix retentissent dans le monde intelligible, il vous ouvre une fenêtre sur l'infini.

Un autre homme parle; il articule les mêmes syllables; la sphère sonore qui l'entoure est étroite, et sa voix ne porte pas. Vous n'avez rien entrevu au delà du sens immédiat des paroles qu'il a prononcées.

Le style, c'est l'explosion de notre personne; c'est notre création.

L'idée que nous exprimons, nous ne la créons pas. Mais nous créons notre style. Un homme peut, sans être un génie, voir une grande vérité. Mais pour la dire, cette vérité, en termes définitifs, pour la parler dans un langage immortel, pour la signer de son nom, pour l'associer, aux yeux du genre humain, à cette signature, il faut être un homme de génie. Le lieu du génie, c'est le style: le style est sa résidence, sa preuve, sa marque et sa gloire.

Quelque chose que vous disiez, si le style vous manque, la gloire vous manquera.

Le style ne peut être remplacé par la pensée, quelque splendide qu'on la suppose. Rien ne dispense de lui. Il est condition de la gloire; comme elle, à mériter, et comme elle, à conquérir.

Nous disons d'un homme qu'il parle une langue, quand il la parle enfin comme il la veut parler. C'est qu'en effet la langue, et surtout la langue française, ne se livre pas à tout venant; elle exige une lutte et ne se rend qu'à qui la dompte. L'humanité, qui est si dure pour le penseur, ne consent enfin à admirer que s'il sait forcer, par la splendeur de parole, son admiration récalcitrante. Elle s'incline de force sous le coup de la parole, et semble

dire malgré elle, en parlant du grand écrivain qui a lutté contre son idée pour la saisir, contre la langue pour la dompter:

Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête
Et que de sa victoire il couronne sa tête.

Quand un homme a conquis son style, il perd, comme les souverains, le plaisir de l'incognito. On le reconnaît dès qu'il parle. Il se trahit dès qu'il apparaît.

La rhétorique vous conseille d'imiter les grands écrivains. Elle croit qu'ils ont une recette et qu'il suffit de la prendre. Leur recette, c'est d'être eux-mêmes. Leur personne est inviolable et nul ne peut se l'approprier. Tout ce que l'on peut faire, c'est de voler leur habit. Et voici la punition du voleur; l'habit volé ne lui va pas, il est trop grand pour sa taille.

Donnez à un homme les idées d'un autre homme; donnez-lui tout; le plan d'une œuvre, l'ensemble et les détails, les matériaux, tout jusqu'aux mots, jamais les deux œuvres ne se ressembleront.

Le grand écrivain « et l'autre » seront éternellement séparés par un abîme. Chacun d'eux aura son style.

Le style, voilà la grande parole; voilà le nom du secret. Mais quel est le sens de cette parole? qu'est-ce que le style, en vérité?

La même idée, pénétrant dans mille intelligences, en sortira sous mille expressions différentes. Ces expressions varieront comme variera le travail secret que l'idée aura fait en chacun de nous. Notre expression résultera de l'élaboration que l'idée aura prise en nous. Absorbée en nous, elle entrera dans notre moule, s'y façonnera et dira, en se manifestant en dehors, l'expression que notre intelligence particulière lui aura donnée. La relation qui se sera établie entre elle et nous sera manifestée par la parole. Notre style, c'est la signature de notre personne apposée sur une idée; notre style, ce sont nos armoiries; c'est notre empreinte, notre effigie, notre couronne qui se frappe d'elle-même sur le métal chaud, sur le métal encore en fusion.

La même loi vit partout; c'est la loi de l'univers. C'est l'unité qui fait la beauté des corps. La beauté, battant monnaie sur la matière, imprime l'effigie royale sur cette masse inerte et indifférente.

Le style de l'écrivain et celui du rhéteur différeront donc, comme une fleur d'églantier qui brille dans un buisson diffère de l'imitation qu'on peut en faire avec du papier. Le premier sera organique, le second sera mécanique.

ERNEST HELLO.
(*L'homme.*)

QUARANTE-ET-UNIÈME LECTURE

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Un lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins: il en est de tous arts;
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire;
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur:
Le long âge en vous l'a détruite:
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante:

Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire;
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière:
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

LA FONTAINE.

ÉTUDE DE DICTION

Mot de valeur:

La plus importante de toutes les inflexions est l'inflexion du mot de valeur: elle dépasse toutes les autres en durée, en intensité, et souvent aussi en hauteur.

Un mot n'est à proprement parler mot de valeur que s'il ajoute à la clarté, à la force, au pittoresque de l'expression. Il importe donc d'éviter sur ce point deux excès: 1. — mettre l'accent du mot de valeur indifféremment sur des mots qui ne remplissent pas dans la phrase le rôle de mots de valeur; 2. — prononcer sans les accentuer les *vrais* mots de valeur. Le premier de ces défauts donne une lecture incomprise, machinale; le deuxième une lecture vague et dépouillée d'intérêt.

C'est au moyen d'une analyse littéraire, parfois assez serrée que le lecteur dégagera le mot prépondérant d'une phrase, celui qui fait saillir le sens spécial.

On ne peut donc sans cette analyse déterminer d'avance dans un morceau les mots qui comptent comme mots de valeur.

Exemple: — L'orgueil et le dédain du chêne vis-à-vis du roseau dans la fable de La Fontaine sont tout spécialement marqués par les expressions soulignées dans les vers suivants:

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous *n'auriez pas tant* à souffrir,
Je vous défendrais de l'orage.

C'est pourquoi ces expressions sont des mots de valeur: elles mettent en relief l'idée mère du morceau: orgueil, présomption du chêne. »

La reconnaissance exacte du mot de valeur est une des forces du diseur; mais son mauvais emploi ou son abus détruit tout naturel.

Un mot qui n'est pas contenu dans l'idée maîtresse de la phrase peut être un mot d'une *certaine* valeur: il ne peut être *le mot* de valeur.

Le mot *couvre* dans l'exemple cité plus haut a une *certaine* valeur *moindre* tout de même, au point de vue littéraire, que ceux qui ont été indiqués. »

L'accent du mot de valeur est souvent appelé accent oratoire.

REMARQUE: — Tous les autres accents se *déplacent* en *faveur* de l'accent du mot de valeur.

QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE

TA PAROISSE

Ton église.

Ta paroisse c'est d'abord ton église. Tu dois l'aimer, quelle que soit sa forme architecturale. Elle a d'autres titres à ton affection. C'est là que tu as été baptisée, là que tu as fait ta première communion. C'est elle qui a été le centre de la vie religieuse de ton enfance. Elle le reste encore maintenant, si pas tous les jours de l'année, du moins pendant les vacances et les congés. Elle le redeviendra bientôt et pour la vie. À condition toutefois que tu ne désertes pas ton église paroissiale.

Tu dois y venir volontiers, souvent; tu dois y avoir ta place, toujours la même si possible. Dès le premier jour des vacances, il faut qu'on t'y revoie, et les jours suivants.

Ta présence y est un apostolat: on la remarque et elle sert d'exemple.

Dans la mesure de tes talents, prends une part active aux offices, afin que ceux-ci soient dignes de Dieu et agréables à tes frères.

Dans la mesure de tes possibilités, fais-toi un honneur et une joie de participer à l'embellissement de ton église; orne-la de fleurs, prête tes doigts de fée à l'entretien ou à l'enrichissement du linge d'autel, ou même simplement balaie le sanctuaire en vraie petite « servante du Seigneur » que tu dois être.

Ton clergé.

Ta paroisse c'est aussi ton clergé, ton curé, ton vicaire. Ne va pas comme tant d'autres, les considérer avec indifférence ou suffisance, comme des fonctionnaires religieux, des distributeurs de bénédictions ou des faiseurs d'enterrements.

Ce sont des apôtres, dont la vie moderne a singulièrement compliqué la mission. Beaucoup mènent une existence tellement encombrée que c'est un cauchemar pour eux de concilier les besoins de leur vie intérieure avec les nécessités de l'apostolat.

Montre-leur une grande estime et un attachement déférent.

Qu'ils sachent que tu seras toujours prête à les seconder, à servir à ta mesure qui est petite sans doute, mais qui, « pressée et débordante », les consolera des peines et des fatigues imprégnant leur rude vie de total dévouement aux âmes.

Tes œuvres.

Ta paroisse ce sont enfin les œuvres paroissiales auxquelles tu peux prendre part, et surtout la J. E. C. F. paroissiale, le patronage, l'Association Paroissiale. Quel rôle y joues-tu? Membre honoraire? Membre passif? Membre actif? « Dirigeante » que l'on doit toujours pousser ou seconder? Ou militante pleine d'initiative, vraie collaboratrice sur laquelle on peut compter, à laquelle on peut sans crainte confier des responsabilités? Y viens-tu uni-

quement pour t'amuser? ou pour donner aux autres un peu de toi-même et de Dieu? Y es-tu l'entraîneuse, joyeuse et boute-en-train, celle que l'on aime à voir venir parce que, lorsqu'elle y est, on sait qu'on ne va pas s'ennuyer?

Trouve-t-on en toi cet esprit de piété, de discipline, de franche camaraderie avec les autres groupes, qui, à lui seul, vaut les meilleures prédications?

Devant Dieu, réponds à ces questions, et promets-lui d'être une bonne « paroissienne ».

JEAN LE PRESBYTRE.
(*Méditations J.E.C.F.*)

QUARANTE-TROISIÈME LECTURE

UN INCENDIE

Le feu avait pris dans un chantier d'un marchand de bois et de charbons qui occupait le rez-de-chaussée d'un des bâtiments. Il avait gagné la boutique d'un marchand de couleur sise à côté. La quantité des matériaux inflammables accumulés là, faisait de cet accident, un désastre. Une foule se pressait, grandissait d'heure en heure, dans laquelle je m'enfonçai. On entendait passer sur elle comme un frisson d'épouvante... La flamme, avivée par un grand vent, était si forte qu'on y voyait comme en plein jour.

À cette clarté, je pus reconnaître parmi les visages angoissés qui m'entouraient, celui de Savignan. À un moment, j'essayai de le rejoindre. J'allais y parvenir, quand un remous se produisit dans cette foule pourtant si compacte, et un cri perça par-dessus toutes les rumeurs. C'était une femme qui habitait une des maisons que le feu allait maintenant gagner. Elle était veuve et faisait le métier de garde-malade. Partie à huit heures, pour aller à l'autre extrémité de la ville, auprès d'un mourant, elle avait laissé chez elle, au lit, son fils, un petit garçon de cinq ans. Au cours de la veillée, le bruit du tocsin l'avait saisie, comme moi. Elle avait vu la formidable lueur dans la direction de son quartier. Elle avait pris peur. Venue aux nouvelles, elle arrivait juste à

temps pour voir la flamme entrer dans sa maison, poussée par le vent de plus en plus fort. À ses questions affolées, un officier de pompiers répond que le bâtiment a été évacué depuis une heure, et tous les occupants installés sur des matelas, pour la nuit, dans le réfectoire d'un pensionnat voisin. Elle y court. Tous ses voisins se trouvaient en effet réfugiés là, mais pas son enfant. Et maintenant désespérée, elle se précipitait vers la maison, écartant avec des gestes de fureur ceux qui l'arrêtaient, et sanglotant ces mots, toujours les mêmes: « Mon enfant!... Je veux mon enfant!... »

À force d'écarter les uns et les autres, elle avait percé jusqu'au cordon de soldats qui contenait les curieux. « Mon enfant! Mon enfant!... Monsieur l'officier, mon enfant! » Je l'entends supplier ainsi un lieutenant qui s'était mis devant elle, en la repoussant doucement. « Mais, madame, attendez! Vous voyez bien que le feu cède. — Attendre, monsieur l'officier! Il sera mort! C'est moi-même qui l'ai enfermé, avec cette clef, avant de sortir, là, monsieur l'officier, derrière cette fenêtre, au troisième étage. Je vous dis qu'il meurt, monsieur l'officier! Il meurt! Il meurt! Mon enfant! Mon enfant! » D'une de ses mains, elle se débattait contre les soldats qui la retenaient; de l'autre, elle élevait cette clef avec ses doigts crispés.

Un second officier se rapproche du premier. Ils délibèrent en regardant la maison que les pompiers arrosaient vainement du jet de leur lance... Le danger cependant grandissait. Une nouvelle et violente ondée de flamme venait de se précipiter et d'envahir le second étage, non plus du dehors, mais du dedans, avec une telle énergie qu'il fallait déjà penser à préserver une quatrième maison. L'hésitation des officiers s'expliquait trop aussi. Laisser passer la mère, c'était l'envoyer à la mort. Exposer un de leurs hommes, était-ce utile? Était-ce possible?

Tout à coup, et sans que personne, cette fois, essayât de retenir un dévouement insensé, un homme se jette dans le groupe des officiers et des soldats. Il arrache la clef des mains de la mère qui continue de crier: « Mon enfant! Mon enfant!... » Et déjà, il entrait dans la maison. C'était Savignan. Après quelques minutes dont vous imaginez l'agonie, il reparaît, la face brûlée, les mains brûlées, les cheveux brûlés, le drap de ses vêtements fu-

mant, mais avec l'enfant qui, lui, venait de se réveiller, et qui n'avait rien. Je ne vous décrirai pas le délire de la mère, ni les acclamations de la foule, pendant qu'on emportait le sauveteur évanoui... Il avait été si gravement atteint qu'il dut garder la chambre un mois.

PAUL BOURGET.
(*Plon, Nourrit et Cie édit.*)

QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE

S. E. Mgr ILDEBRANDO ANTONIUTTI, délégué apostolique au Canada, en visite officielle à Montréal

Le dimanche, 20 novembre 1938, le diocèse de Montréal inaugurait sa réception officielle au nouveau représentant du Saint-Siège au Canada, Son Excellence Mgr Ildebrando Antoniutti, archevêque titulaire de Synnade.

La première cérémonie eut lieu à la basilique-cathédrale, à la messe paroissiale solennelle de onze heures.

Au son de la « Marche Romaine », qu'ont entonnée les grandes orgues et dans l'illumination des grands jours, le cortège défile dans l'allée latérale de la basilique pour faire son entrée solennelle par l'allée centrale. Son Excellence est sous le dais d'honneur. Elle s'arrête aux grandes portes de l'église. À genoux, elle reçoit le crucifix à baiser, puis, se relève, bénit le clergé et la foule et reçoit du curé de la cathédrale, l'hommage des trois encensements. Le chœur entonne l'antienne *Sacerdos et Pontifex*. Parvenu à l'autel, le curé de la cathédrale chante les versets prescrits lors de la visite pastorale avec l'oraison qui suit, et le Prélat monte à l'autel pour répondre à tous les souhaits qu'il vient de recevoir, par sa bénédiction.

Et la messe va commencer. Avant de la décrire, nous voudrions dire d'un mot la distinction, la dignité, la majesté même avec lesquelles le Prélat, déjà illustre malgré sa jeunesse, il n'a que quarante-deux ans, s'acquitte de ses fonctions. Grand, mince,

la démarche légère et souple, portant bien la tête, une tête fine surmontée d'un front lumineux et que relève encore une abondante chevelure d'ébène, notre délégué est à la fois d'un aspect imposant et extrêmement sympathique. Le regard, qu'il tient baissé derrière ses lunettes, brille d'intelligence et de bonté sitôt



qu'il lève les yeux, et ses mains d'aristocrate demeurent jointes et immobiles du commencement à la fin de la cérémonie. Il est des attitudes, comme des gestes, qui trahissent la qualité d'un homme.

Nous essaierons de pénétrer demain dans le sanctuaire d'une grande âme sacerdotale. Pour le moment et dans un premier

contact, nous devons nous contenter de cette brève « prise de vue ».

Le chœur de la basilique-cathédrale possède une réputation établie. Nous avons raison d'être fiers de son effort et de son succès de dimanche dernier. Le programme musical comme d'ailleurs l'ensemble de la cérémonie, on peut dire, ne laissèrent rien à désirer.

Mais déjà, c'est le chant de l'Évangile et M. le Curé de la cathédrale monte en chaire pour les annonces et le prône. Le coup d'œil ne manque pas de grandeur.

Au maître-autel, rutilant de chrysanthèmes, c'est un évêque qui chante la messe. De chaque côté, un trône, celui de Son Excellence et celui de Mgr l'archevêque-coadjuteur. Au sanctuaire, sept autres évêques en mantelettes violettes. Dans la nef, aux premières places, les prie-Dieu de S. E. le lieutenant-gouverneur, du premier ministre et du maire de Montréal; et enfin, une foule considérable qui remplit nef et transept, et se masse surtout aux arceaux qui avoisinent la chaire.

Après les annonces, M. le chanoine Harbour ajoute une phrase, pour offrir les hommages de respect et d'affection de ses paroissiens, et tout de suite il passe la parole à S. E. Mgr G. Gauthier, archevêque-coadjuteur « à qui, il appartient vraiment, ajoute-t-il, de souhaiter la bienvenue à Son Excellence et de lui présenter les devoirs et les vœux du clergé et des fidèles du beau et grand diocèse de Montréal ».

(*La Semaine Religieuse de Montréal,* novembre 1938.)

QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE

L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

Il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, depuis dix-huit siècles, n'est pas refroidie, qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude d'hommes, qui

est visité dans son berceau par des bergers et par des rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les



genoux de sa mère, aux bords des lacs, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiantes dans l'amour.

Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettant à genoux devant lui, se prosternant au plus bas qu'ils peuvent sans rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, crucifié, tué, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un

amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui l'honneur, la paix, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres au seuil de toutes les générations. Il y a un homme enfin et le seul qui a fondé son amour sur la terre et cet homme, c'est vous, ô Jésus; vous qui avez bien voulu me baptiser, m'oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne connaissais pas.

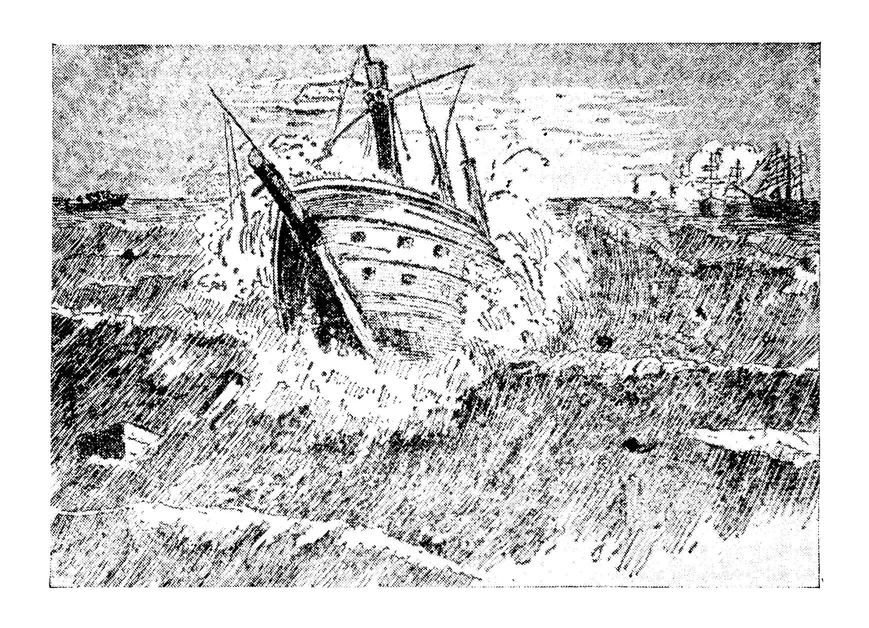
LACORDAIRE.

QUARANTE-SIXIÈME LECTURE

LE VAISSEAU SANS PILOTE

C'est un vaisseau battu par l'orage implacable.
Les ancres du salut se brisent sur leur câble;
Le grand mât écrasé se couche sur le pont.
Le capitaine appelle, et nul ne lui répond:
Le fracas du tonnerre étouffe ses paroles;
Et dans le désespoir de leurs angoisses folles,
Les matelots perdus ne voient de tous côtés
Que la mer et le ciel, ces deux immensités!
Tout à coup, au milieu du déchirement sombre
D'un éclair qui flamboie en ensanglantant l'ombre,
Le capitaine, au loin, voit le point qui l'attend.
« Terre! terre! » dit-il. Et ce cri qu'on entend
Ranime l'espérance et le besoin de vivre.
Le pilote qui pense au chemin qu'on va suivre
S'élance au gouvernail, naguère abandonné;
Et chaque matelot après l'ordre donné,
Muet, contemple l'homme auquel le ciel confie
Le labeur effrayant qui doit sauver sa vie.
Mais, soudain, une vague écrasante s'abat.
On n'entend que les cris du terrible combat

Que livrent à la mort les hommes qu'elle entraîne;
Et quand le flot vainqueur, roulant sa proie humaine
Redescend lentement à l'abîme affamé,
Le pilote est de ceux sur qui tout s'est fermé.



C'est la fin. Le vaisseau que nulle main ne guide
Tel qu'un cheval fougueux qui ne sent pas la bride,
S'emporte, et devant lui court en bonds effarés:
On dirait qu'il a peur des cris désespérés
Des matelots devant la mort qui veut sa dîme,
Puis, il touche aux rochers, tourbillonne et s'abîme.
Ainsi vont à la mort, leur éternel enjeu,
Les vaisseaux sans pilote, et les peuples, sans Dieu!

ALBERT DELPIT.

QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE

À BORD D'UN AVION

Guerre 1914-18

Une reconnaissance

L'ordre d'une reconnaissance vient d'être donné. Vite, le pilote et l'observateur prennent place sur un monoplan qui, bientôt, s'élève dans les airs.

L'appareil, qui doit se diriger vers le nord, est secoué par un vent d'est, qui tend à le faire dériver. Mais sa marche est assurée, d'une main sûre, par le pilote, aussi prudent qu'audacieux.

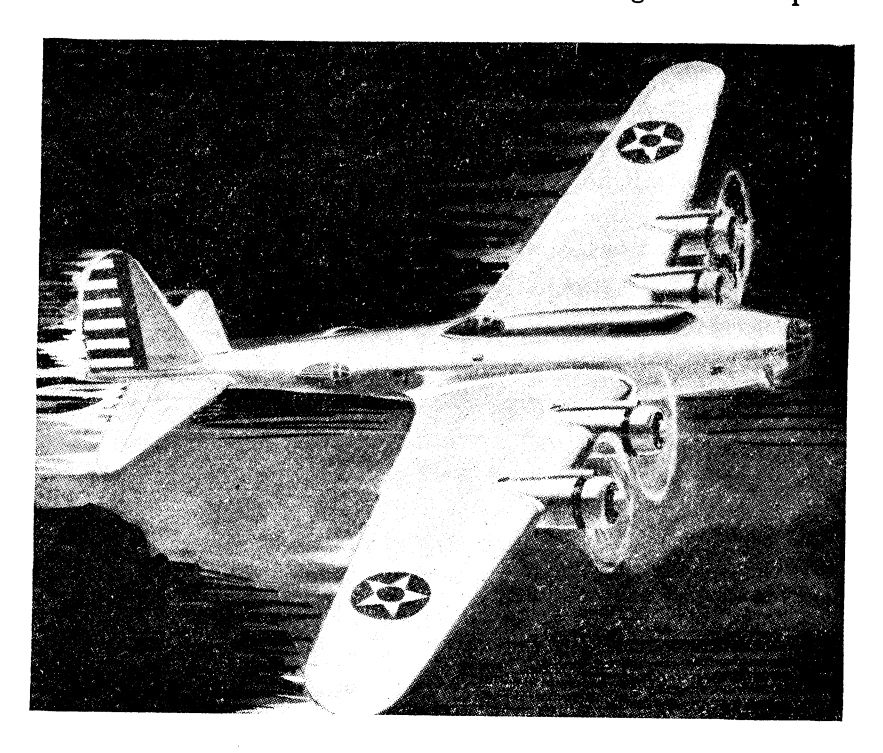
L'itinéraire fixé comporte le passage au-dessus d'une position fortement occupée par de la grosse artillerie allemande, un ancien fort, désaffecté par nous, dont l'ennemi se sert contre nous. Tout auprès, on distingue des parcs importants, des tentes pour les aéroplanes, reconnaissables à leur forme spéciale. Quelques avions posés dans un champ voisin semblent, vus d'en haut, de grands papillons piqués sur la verdure. On fait une volte-face pour mieux voir; on s'attarde à compter les emplacements de batteries, les camions des parcs et des convois, à lorgner l'effarement des pygmées dont le vol dérange la quiétude. Soudain, une brusque détonation éclate à l'avant; on l'entend celle-là, en dépit du moteur. Un petit nuage blanc, tout rond, tout crêpelé, marque la place, très proche de l'explosion.

Le pilote sursaute, fait faire à l'avion une vive embardée. Coup sur coup, à droite, à gauche, devant, derrière, un peu trop haut, un peu trop bas, les détonations claquent, précipitées, rageuses... C'est une batterie spéciale qui s'efforce de « descendre » l'avion français.

Ces batteries sont le dernier mot de l'aviation germanique. La pièce, montée sur automobile, portée par un affût à flexion, peut tirer verticalement de 1,500 à 3,000 mètres. Un jeu de viseurs ingénieux permet de suivre le but en tenant compte de sa vitesse et en appréciant sa hauteur. Cette redoutable machine tire

rapidement des projectiles à grand pouvoir déflagrant dont un seul éclat suffirait à causer à l'avion une avarie grave, et dont le souffle seul peut mettre en péril.

Il faut avoir subi de près le feu d'une de ces batteries spéciales pour connaître la dernière forme de l'angoisse... Le pilote



manœuvre de son mieux pour échapper à la poursuite des batteries. Quant à l'observateur, il n'a rien à faire qu'à espérer. Témoin immobile, impuissant, du drame terrifiant dont il est l'enjeu, il a le loisir de connaître s'il a le cœur solide.

La journée achève, la reconnaissance prend fin; on met le cap sur le hâvre de sécurité où les grands oiseaux font leur nid. Déjà les lignes françaises sont visibles; la mission est remplie, la moisson de renseignements est bonne. L'observateur range pré-

cieusement sa carte toute chargée d'annotations. Alors, dans la splendeur du soir, avec la sérénité du devoir accompli, du danger écarté, il a le loisir de contempler le spectacle sublime qui s'offre à ses regards.

Elles sont sublimes, en vérité, les visions d'en haut. Tantôt on navigue dans le ciel pur au-dessus d'une prodigieuse mer de nuages, tantôt parmi les nuées effilochées ou moutonnantes que le soleil empourpre. Parfois, l'air est si pur que la vue paraît s'étendre à l'infini, que le monde semble baigner dans la lumière blonde; d'autres fois, les vallées qui roulent à pleins bords de lourds flots de brume évoquent le souvenir des grands fleuves préhistoriques qui les ont creusées.

Et puis il y a la merveilleuse émotion du retour; le long planement très doux, le moteur ralenti, presque silencieux; le glissement tournoyant, si majestueux, si grisant; et l'atterrissage, enfin, rapide, léger. Après quoi, quand le moteur s'est tu, on éprouve je ne sais quelle joyeuse et puérile envie de caresser la bête miraculeuse à qui l'on doit la fantastique chevauchée.

(D'après l'Écho de Paris.)

QUARANTE-HUITIÈME LECTURE

IMPORTANCE DES COURANTS MARINS

Les courants marins sont un des facteurs prépondérants dans la circulation générale de la Terre.

Véhicules d'une énorme quantité de chaleur, les courants chauds, comme le Gulf Stream, attiédissent les masses d'air qui les surmontent. Ils donnent ainsi naissance à des courants aériens qui cheminent au-dessus d'eux. Mais, n'étant pas arrêtés, comme les courants liquides, par les obstacles continentaux, ils franchissent ceux-ci et vont condenser sur les montagnes les masses de vapeur d'eau qu'ils transportent.

C'est très remarquable dans le cas du Gulf Stream: le courant aérien qui le surmonte va se dépouiller de son humidité qu'il condense sur l'Angleterre, la Norvège, la Suède et la Finlande qui lui doivent ainsi leur régime hydrographique abondant. Mais alors dépouillé de son humidité, c'est à l'état de vent sec qu'il continue sa route pour rejoindre, à l'équateur, les vents alizés qui furent sa cause originelle, aussi l'itinéraire de retour de ce circuit d'air ainsi desséché est-il jalonné de déserts: Turkestan, Arabie, Sahara. C'est donc, par un curieux mécanisme, dans le Gulf Stream, courant marin, qu'il faut chercher l'origine des déserts de l'Ancien continent.

Au point de vue climatique, c'est à l'influence du Gulf Stream, que l'Europe occidentale doit la douceur de son climat tempéré. Le contraste avec les pays qui, à latitude égale, sont dépourvus de courants chauds est saisissant. Lisbonne où le palmier pousse en pleine terre est à la latitude de New-York, Cherbourg à celle de Terre-Neuve dont les ports sont glacés l'hiver.

Bergen, en Norvège dont le port est toujours libre de glace est à la même latitude que le cap Farewell, au sud du Groënland, c'est-à-dire d'une terre glacée. On conçoit donc les services que la météorologie océanique doit rendre à la météorologie continentale, encore si en retard.

Enfin, en ce qui concerne l'industrie de la pêche, les courants transportent la plus grande partie de ce *Plankton,* foule d'êtres microscopiques servant de nourriture aux poissons migrateurs et comestibles. L'étude des courants, de leurs déplacements, de leur fluctuation, permet de suivre la route que prendront les poissons poursuivant leur nourriture, et par conséquent de pratiquer une pêche rationnelle, scientifique et rémunératrice, au lieu de faire la pêche, comme on le fait trop souvent sur nos côtes, « au petit bonheur ». Et ce ne sera pas un des moindres services que la science de la mer aura rendus à la société humaine.

A. VIGER.
(*Encyclopédie par l'image.*)

QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE

LES MOUTONS DE PANURGE

Panurge est un joyeux compagnon, « malfaisant, trompeur, buveur, traîneur de rues », qui, au cours d'un voyage en mer, vient d'avoir une querelle avec Dindenault, le marchand de moutons, et qui s'est juré de lui jouer un méchant tour.



Panurge pria Dindenault de bien lui vouloir vendre un de ses moutons. Le marchand lui répondit: « Vraiment, vous êtes un vaillant marchand! Vous portez le minois, non pas d'un acheteur de moutons, mais bien d'un coupeur de bourses.

— Patience, dit Panurge. Mais, de grâce, vendez-moi un de vos moutons. Combien?

— Ce sont moutons à la grande laine, moutons de haute graisse, répondit le marchand. Je vous fais un pari, ami Panurge. Mettez-vous dans ce plateau de balance et ce mouton sera dans l'autre; je gage un cent d'huitres que, en poids, en valeur, en prix, il vous emportera haut et court, ainsi que vous serez un jour suspendu et pendu.

— Patience, dit Panurge... S'il vous plaît, vendez-m'en un: voici de l'argent comptant. Combien? » Disant cela, il montrait son escarcelle pleine de pièces d'or toutes neuves.

— Notre ami, dit le marchand, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen. Et quand je vous aurai loué dignement les épaules, les gigots, la poitrine, le foie, la rate, les côtelettes, la tête...

— Allons, allons, dit le patron du bateau, c'est trop hésiter. Vends-le lui, si tu veux; si tu ne veux pas, ne l'amuse plus.

— Je le veux, répondit le marchand, pour l'amour de vous. Mais il le payera trois livres tournois.

—C'est beaucoup, dit Panurge. En nos pays, j'en aurais bien cinq pour le même prix. Prenez garde que ce ne soit trop. Vous n'êtes pas le premier de ma connaissance qui, à vouloir devenir trop riche, s'est au contraire appauvri, ou même rompu le cou. »

Panurge, ayant payé le marchand, choisit dans le troupeau un beau et grand mouton, et l'emporta criant et bêlant, tandis que tous les autres ensemble bêlaient et regardaient de quel côté on emmenait leur compagnon.

« Oh! qu'il a bien choisi! gémissait le marchand, il s'y entend, le coquin! Sans mentir, je le réservais pour un prince! »

Soudain, Panurge, sans rien dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criant et bêlant sur le même ton, commencèrent à sauter dans la mer les uns après les autres, à la suite du premier. Ils se bousculaient pour se précipiter plus vite et nul ne pouvait les en empêcher. Le marchand, tout effrayé de voir périr le troupeau devant ses yeux, s'efforçait de les retenir de tout son pouvoir, mais c'était en vain. Tous à la file sautaient dans la mer et périssaient.

Finalement, il en prit un grand et fort par la toison, pensant ainsi le retenir et sauver le reste du troupeau. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer le marchand et le noya.

RABELAIS.
(*Pantagruel.*)

CINQUANTIÈME LECTURE

LE RÔLE DE L'ÉGLISE

Le jour où États et Gouvernements se feront un devoir sacré de se régler, dans leur vie politique, au dedans et au dehors, sur les enseignements et les préceptes de Jésus-Christ, alors, mais alors seulement, ils jouiront à l'intérieur d'une paix profitable, entretiendront des rapports de mutuelle confiance, et résoudront pacifiquement les conflits qui pourraient surgir.

En cet ordre d'idées, certains efforts ont bien été tentés jusqu'ici; mais, on le sait, ils n'ont abouti à rien ou presque rien, principalement sur les points où les divergences internationales sont les plus vives.

C'est qu'il n'est point d'institutions humaines en mesure d'imposer à toutes les nations une sorte de Code international, adapté à notre époque, analogue à celui qui régissait au moyen âge cette véritable Société des Nations qui s'appelait la Chrétienté. Elle aussi a vu commettre, en fait, beaucoup trop d'injustices; du moins la valeur sacrée du droit demeurait incontestée, règle sûre d'après laquelle les nations avaient à rendre leurs comptes.

Mais il est une institution divine capable de garantir d'inviolabilité le droit des gens; une institution qui, embrassant toutes les nations les dépasse toutes, qui jouit d'une autorité souveraine et du glorieux privilège de la plénitude du magistère, c'est l'Église du Christ: seule, elle se montre à la hauteur d'une si grande tâche, grâce à sa mission divine, à sa nature, à sa constitution même, et au prestige que lui confèrent les siècles; et les vicissitudes même des guerres, loin de l'amoindrir, lui apportent de merveilleux développements.

Il ne saurait donc y avoir aucune paix véritable — cette paix du Christ si désirée — tant que tous les hommes ne suivront pas fidèlement les enseignements, les préceptes et les exemples du Christ, dans l'ordre de la vie publique comme de la vie privée; il faut que, la famille humaine régulièrement organisée, l'Église

puisse enfin, en accomplissement de sa mission divine, maintenir vis-à-vis des individus comme de la société tous et chacun des droits de Dieu.

PIE XI,
Encyclique Ubi Arcano Dei.
Bourceau et Fabry.

CINQUANTE-ET-UNIÈME LECTURE

ÉVANGÉLINE

. . .

. . . . elle était belle à voir
Avec ses dix-sept ans, et son brillant œil noir
Qu'ombrageait quelque peu sa brune chevelure,
Son œil qu'on eût dit fait du velours de la mûre
Qui luit, près du chemin, aux branches d'un buisson.
Elle était belle à voir au temps de la moisson,
Mais, les jours de dimanche, elle était bien plus belle.
Quand la cloche faisait, du haut de sa tourelle,
Pleuvoir les sons bénis dans l'air frais et vibrant,
Comme de l'aspersoir du pieux célèbrant
Tombe, après l'oraison, l'eau sainte en gouttes drues;
On la voyait venir par les ombreuses rues,
Simple en sa jupe bleue, et tenant à la main
Un chapelet de verre ou le missel romain.
Sous son bonnet léger, bonnet de Normandie,
Luisaient des boucles d'or, qu'aux bords de l'Acadie,



Une aïeule de France autrefois apporta,
Que la mère, en mourant, à sa fille quitta
Comme un gage sacré, comme un noble héritage.

Évangéline,
DE LONGFELLOW.
(Traduction de Pamphile Lemay.)

CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE

CÉSAR-AUGUSTE FRANCK

César-Auguste Franck naît à Liége, en Belgique, le 10 décembre 1822, le jour même où, à Vienne, Beethoven écrit la dernière note de sa Missa solemnis. Il témoigne de grandes aptitudes pour le dessin et pour la musique. Son père veut en faire un musicien, surtout un virtuose du piano, car c'est un homme d'affaires et il croit que son fils pourra donner beaucoup de concerts et gagner beaucoup d'argent. Le petit Franck entre donc au Conservatoire de sa ville natale et y travaille avec ardeur. À 11 ans, il fait une tournée de concerts en Belgique.



Le père de César Franck décide de conduire son fils à Paris. À 13 ans, le jeune musicien se fait naturaliser Français.

L'année suivante, Franck entre au Conservatoire pour y poursuivre ses études. Au bout d'un an, il se présente au concours de piano. Au moment où il doit lire à vue une pièce qui lui est proposée, il imagine de la transposer d'abord un ton et demi plus bas, puis de la jouer dans cette nouvelle tonalité. Les juges sont éblouis par un tel tour de force mais ne peuvent lui donner le prix parce qu'il a manqué aux conditions du concours.

Après deux années d'études, Franck se présente au concours d'orgue du Conservatoire. Parmi les épreuves à subir, les concurrents doivent improviser une sonate sur un thème donné, puis une fugue sur un autre thème. Franck se rend compte que les deux thèmes peuvent très bien marcher de pair. Il bâtit donc sa fugue sur les deux sujets proposés. Une fois encore les juges sont dans l'admiration et dans la perplexité.

C'est à ce moment de sa vie que Franck compose trois trios pour piano et archets, très remarqués des connaisseurs et particulièrement de Liszt.

Le prêtre qui avait béni son mariage est nommé curé de l'église Saint-François où il y a de très belles orgues. Il appelle son ami Franck et lui confie la charge d'organiste de sa paroisse. Franck est heureux car il aime l'orgue et il participe aux cérémonies religieuses qui consolent et inspirent son âme de grand chrétien.

César Franck est nommé d'abord maître de chapelle (1853), puis organiste (1859), à l'église Sainte-Clotilde, une des églises les plus importantes de Paris. Les orgues y sont magnifiques et le maître s'y livre à des improvisations géniales qui ravissent tous ceux à qui il est donné de l'entendre. Franck compose surtout de la musique d'église et des pièces d'orgue: une messe, des offertoires, des motets.

La guerre éclate entre la France et l'Allemagne. Franck a le chagrin de voir partir aux armées les meilleurs de ses élèves. Profondément attaché à sa patrie d'adoption, il souffre vivement des désastres et des humiliations infligés à la France. Il lit un jour une ode à Paris qui l'enthousiasme et il compose sur cette prose poétique une musique triomphale. La défaite de la France empêche l'exécution de cet hymne de gloire et ce n'est qu'en 1914 qu'on le donnera à Paris, au début de la Grande Guerre.

Franck est nommé professeur d'orgue au Conservatoire de Paris. Là, il continue son enseignement supérieur. Il groupe autour de lui des jeunes musiciens remarquables tels que Duparc, Chausson, Guy-Ropartz, Lekeu, d'Indy, etc. Le maître ne fait pas que leur prodiguer ses conseils, il apprend aussi d'eux, comme il le dit avec modestie. Lorsqu'il termine une œuvre il la montre à ses élèves de prédilection et leur demande leur avis en tenant compte toujours de leurs réflexions.

En mai 1890, comme le maître rentre chez lui à la tombée d'un jour pluvieux, il est violemment heurté par un autobus. Il se remet et au cours de l'été travaille à ses trois « Chorals pour grand orgue ». À l'automne il prend un refroidissement. Affaibli par cet accident, il ne peut résister au mal qui s'aggrave en pleurésie. Le 8 novembre 1890, César Franck meurt à Paris.

L'œuvre de César Franck est inspirée d'un profond mysticisme, d'une grande noblesse jointe à une sereine pureté. La foi pro-

fondément chrétienne du grand maître est une de ses plus constantes sources d'inspiration. L'influence de Franck sur ses disciples continue à se faire sentir chez les élèves de ceux-ci. La « Schola Cantorum » de Paris, fondée par Vincent d'Indy, est une institution où l'enseignement musical découle des principes de César Franck.

À mes amis des
« *Concerts pour la Jeunesse.* »
(extrait)
WILFRID PELLETIER.

CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE

LA FÉERIE AU VIEUX HANGAR DE MONSIEUR ET DE MADAME CURIE

Il est neuf heures du soir. Pierre et Marie sont dans leur maison du Boulevard Kellermann. Elle leur va bien, cette maison... Du boulevard, où trois rangées d'arbres masquent à demi les fortifications, l'on n'aperçoit qu'un mur triste, une porte minuscule. Mais derrière le pavillon à un étage se trouve, caché à tous les yeux, un étroit jardin de province, assez joli, très silencieux. Et par la « barrière » de Gentilly, l'on peut, à bicyclette, s'évader vers la banlieue, vers les bois.

Le vieux docteur Curie s'est retiré dans sa chambre. Marie a baigné et couché sa fille et elle est restée un long moment auprès du petit lit. C'est un rite. Lorsque Irène, le soir, ne sent pas sa mère auprès d'elle, elle l'appelle inlassablement de ce « Mé! » qui, pour nous, remplacera à jamais « Maman ». Et Marie, s'inclinant devant l'implacabilité de ce bébé de quatre ans, gravit l'étage, s'assied au chevet de l'enfant et reste là, dans l'obscurité, jusqu'à ce que la jeune voix le cède à un souffle léger. Alors seulement elle redescend auprès de Pierre, qui déjà s'impatiente. Malgré sa douceur, c'est le mari le plus envahissant, le plus jaloux. Il s'est si bien habitué à la constante présence de sa femme

que la moindre éclipse l'empêche de penser à l'aise. Que Marie s'attarde un instant de trop auprès de sa fille et il accueillera son retour d'un reproche navré:

« Tu ne t'occupes que de cette enfant! »

Pierre marche lentement par la pièce. Marie s'assied, et fait quelques points à l'ourlet inachevé du nouveau tablier d'Irène. Un de ses principes est de ne jamais acheter pour la petite de vêtements tout faits: elle les juge trop ornés et incommodes. Au temps où Bronia habitait Paris, les deux sœurs taillaient ensemble les robes de leurs filles, selon des modèles de leur invention. Ces modèles servent encore à Marie...

Mais ce soir, elle ne peut fixer son attention. Nerveuse, elle se lève, pose son ouvrage. Et soudain:

« Si nous allions un instant là-bas? »

Elle a eu un accent de supplication bien superflu, car Pierre, comme elle, brûle de retourner au hangar qu'ils ont quitté il y a deux heures. Le radium, fantasque comme un vivant, attachant comme un amour, les rappelle vers sa demeure.

La journée de travail a été rude, et le plus raisonnable serait que les deux savants prissent du repos. Mais Pierre et Marie ne sont pas toujours raisonnables. Ils mettent leurs manteaux, préviennent le docteur Curie de leur fugue et s'esquivent... Ils vont à pied, bras dessus, bras dessous, échangeant peu de mots. Ayant suivi les rues populeuses de ce quartier excentrique, dépassé des ateliers d'usine, des terrains vagues, des immeubles modestes, ils arrivent rue Lhomond, traversent la cour. Pierre met la clé dans la serrure. La porte grince, comme elle a grincé mille et mille fois, et les revoici dans leur domaine, dans leur rêve.

« N'allume pas! prononce Marie. Puis elle ajoute, avec un petit rire:

« Tu te souviens du jour où tu m'as dit: « Je voudrais que le « radium eût une belle couleur! »

La réalité qui enchante Pierre et Marie depuis quelques mois est plus adorable encore que le souhait naïf de jadis. Le radium a bien autre chose qu'une « belle couleur »: il est spontanément lumineux! Et, dans le hangar sombre où les précieuses parcelles, en leurs minuscules récipients de verre, sont — faute d'armoires—

posées sur des tables, sur des planches clouées au mur, leurs silhouettes phosphorescentes, bleuâtres, brillent, suspendues dans la nuit.

« Regarde... regarde! » murmure la jeune femme.

Elle s'avance avec précaution, cherche, trouve à tâtons une chaise de paille, s'assied. Dans l'obscurité, dans le silence, les deux visages se tendent vers les pâles lueurs, les mytérieuses sources de rayons, vers le radium — leur radium! Le corps penché, la tête avide, Marie a repris l'attitude qui était la sienne, une heure plus tôt, au chevet de son bel enfant endormi.

La main de son compagnon effleure ses cheveux.

Elle se souviendra toujours de ce soir de vers luisants, de cette féerie.

ÈVE CURIE.
(Madame Curie.)

CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE

Lecture expressive:

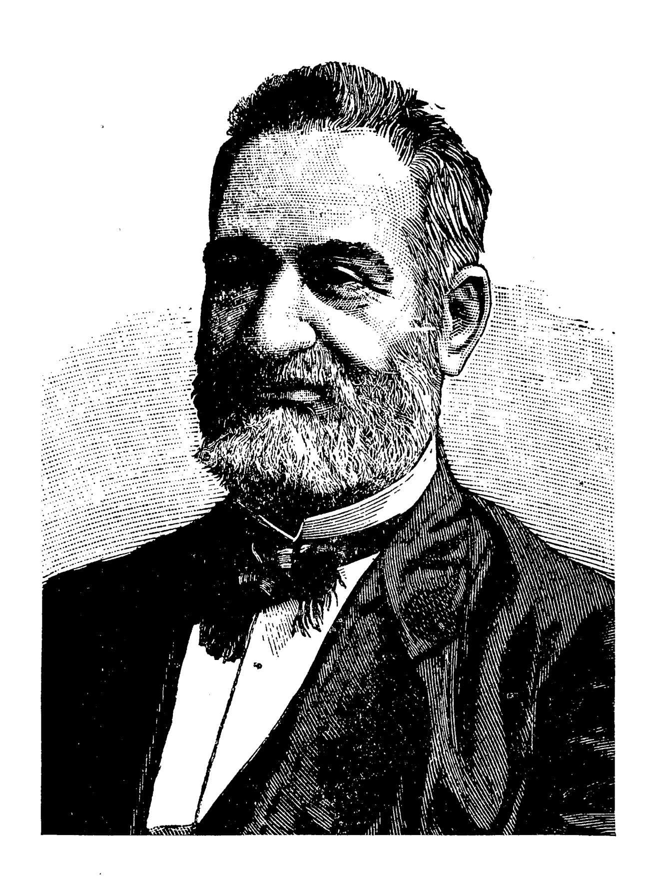
Ce poème se lit d'une voix un peu grave, peu variée si ce n'est à la note d'attaque de chaque strophe. Un accent sincère, ému, doit dominer dans tout le morceau. À la dernière strophe, cet accent s'affirme davantage dans la voix qui s'éteint ensuite aux derniers mots, de façon ferme cependant.

LE TESTAMENT DE LOUIS VEUILLOT

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil,
Sous mes pieds mettez ce volume
Et clouez en paix le cercueil!

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la Croix!
Et, si l'on me donne une pierre
Gravez dessus: — J'ai cru! Je vois!

Dites entre vous: « Il sommeille,
Son dur labeur est achevé! »
Ou plutôt dites: « Il s'éveille!
Il voit ce qu'il a tant rêvé! »



Ne défendez pas ma mémoire
Si la haine sur moi s'abat;
Je suis content, j'ai ma victoire,
J'ai combattu le bon combat.

Ceux qui font de viles morsures,
À mon nom sont-ils attachés?
Laissez-les faire; ces blessures
Peut-être couvrent mes péchés!

Dieu soit béni! ma voix sonore
Persécute encor ces menteurs!
Ce qu'ils insultent, je l'honore,
Je démens leurs cris imposteurs.

Dans leurs prisons et dans leurs fanges
À leurs captifs je peins le jour;
Je fraie un chemin aux bons anges
Vers les cœurs où naîtra l'amour.

Quant à ma vie, elle fut douce;
Les ondes du ciel font fleurir
Sur l'aride pierre la mousse,
Sur les remords le repentir.

Dans ma lutte laborieuse
La foi soutint mon cœur charmé;
Ce fut donc une vie heureuse
Puisqu'enfin j'ai toujours aimé.

Je fus pécheur et sur ma route
Hélas! j'ai chancelé souvent.
Mais, grâce à Dieu, vainqueur du doute
Je suis mort ferme et pénitent!

J'espère en Jésus, sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa Loi.
Au dernier jour devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

L. VEUILLOT.

CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE

Extrait de

L'ALLOCUTION DE Mgr PHILIPPE PERRIER, P.A.[1],
vicaire général,

à l'occasion du Jubilé d'argent de

S. E. Mgr Joseph Charbonneau,
archevêque de Montréal.

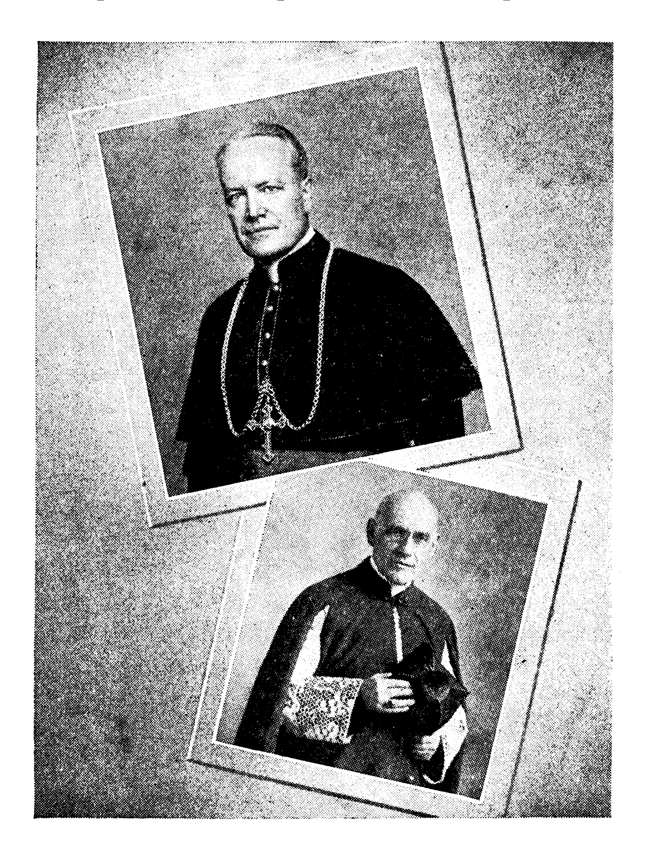
Il y a vingt-cinq ans, un jeune lévite recevait l'onction qui fait les prêtres et célébrait sa première messe au milieu des siens dans sa paroisse natale. Il a franchi par des étapes successives et chargées de labeurs et de mérites les différents degrés de la hiérarchie. Aujourd'hui il occupe le siège des Lartigue, des Bourget, des Fabre, des Bruchési et des Gauthier, auxquels nous joignons les noms de nos deux auxiliaires vénérés, Nos Seigneurs Racicot et Deschamps.

À un titre ou à l'autre, les Évêques que la divine Providence a placés au gouvernement de l'Église de Montréal ont été remarquables. Comme le disait un jour, l'éloquent Mgr Gauthier, parlant de ses prédécesseurs: « Que nous prenions contact avec eux dans leurs écrits, ou que nous fassions revivre par le souvenir ceux que nous avons connus, une première impression se dégage déjà qui leur fait le plus grand honneur. À travers les circonstances les plus diverses, telles que les peuvent faire naître le gouvernement des hommes et la succession des événements, avec des moyens d'inégale valeur qui tiennent à la variété des caractères et des talents », ils ont été de grands évêques, unis dans la poursuite du même but spirituel, la pratique du même courage et du même désintéressement. « Ils ont travaillé et vous êtes entrés dans leurs travaux. »

Excellence, « vous êtes entré dans leurs travaux ». Vous ne pouviez vous dérober à nos hommages. Vous ne pouviez célébrer dans la solitude l'anniversaire de votre première messe: ce que

1. Allocution prononcée à la Basilique-Cathédrale, le jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1941. (*La Semaine Religieuse de Montréal,* 2 juillet 1941.)

vous désiriez dans l'intimité de votre âme. Nous le comprenons facilement. La première messe, c'est une heure bénie vers laquelle on ne se retourne pas sans mélancolie. La première messe d'un prêtre, c'est quelque chose d'infiniment doux, qu'on ne goûte qu'une fois et qui ne revient pas; « tant ont disparu de ceux qu'il



communia du pain divin de sa première consécration. » Mais devant la douce ténacité du chapitre métropolitain, vous avez bien voulu, Excellence, permettre à votre clergé, à vos communautés religieuses d'hommes et de femmes, à vos chers diocésains, de prendre part à vos joies, à vos actions de grâces, dans cette fête strictement religieuse et familiale; ce qui permet à tous de vous

renouveler leurs sentiments de respect profond, d'affection filiale, de dévouement inaltérable.

Sacerdoce catholique.

Nous voulons honorer le sacerdoce catholique. Le monde a besoin de vérité, de justice, de charité. C'est éternellement vrai; et nous en sommes plus que jamais convaincus. Or le Christ a voulu répondre à ce triple besoin quand il a prononcé les trois grandes paroles qui maintiendraient le monde dans l'équilibre de la vertu, si au-dessus de la mêlée on entendait la voix du Christ. Voici cette première parole: « Allez, enseignez toutes les nations. » C'est l'ordre de son vicaire. Le prêtre parle, ce n'est pas sa parole, c'est la parole de l'Église dont il n'est que l'organe, c'est la tradition de vingt siècles qui lui sert de piédestal. C'est l'ordre de Dieu toujours vivant, toujours le même, qui passe de bouche en bouche: « Allez, enseignez toutes les nations. »

Ce qui manque le plus au monde après la vérité, c'est la justice. Des tribunaux existent, sans doute, pour la rendre dans l'ordre politique et social, mais les tribunaux ne punissent que les actes extérieurs, visibles de leur nature, qui peuvent être constatés par des témoignages. Le Christ a voulu chasser la vie sauvage de l'intérieur de l'homme, quand il a civilisé l'âme en épurant la conscience. C'est alors qu'il a dit à ses apôtres, à leurs successeurs, au sacerdoce catholique: « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » C'est le tribunal secret qui justifie ceux qui s'accusent, et qui assure le règne de toute justice.

Il faut que la charité règne dans le monde aussi bien que la vérité et la justice. Or ici encore, le Christ a voulu réaliser ce plan, quand après l'institution de l'Eucharistie, il a dit: « Faites ceci en mémoire de moi. » Un autel, une victime, un prêtre, tel est le groupe auguste auquel s'unissent de cœur et d'âme les peuples prosternés pour exprimer au degré suprême leur adoration, leur reconnaissance, leur expiation, leurs supplications. C'est devant l'autel que les hommes se sentent frères pour exprimer ensemble à Dieu leurs hommages. Et c'est dans l'Eucharistie qu'on trouve cette union. Les yeux charnels ne voient que les fragiles appa-

rences, mais la foi traverse les voiles eucharistiques pour dire au monde que Dieu est avec lui.

Excellence, pendant vingt-trois ans vous avez rempli ce ministère auguste, qui veut donner au monde la vérité, la justice, la charité. Vous avez franchi d'un pas ferme les différentes étapes de votre jeunesse cléricale. Puis, avide de savoir, vous êtes allé vous asseoir au pied des chaires de Rome et de Washington.

Vous avez rempli les plus hautes fonctions du sacerdoce, soit au Séminaire, soit à l'École Normale de Hull, soit dans l'administration diocésaine.

L'heure allait sonner où le Christ vous appellerait parmi les princes de son Église. Il y aura bientôt deux ans, l'angélique Pie XII, dont la majesté frappe et l'ascendance étonne, vous désignait pour le Siège de Hearst. La plénitude de la puissance sacerdotale vous était conférée avec toutes les richesses surnaturelles, pour établir sur un théâtre plus vaste le règne de la vérité, de la justice, de la charité.

La tâche était immense.

. . . .

Mais la divine Providence, qui jusqu'ici vous avait conduit par la main devait vous faire monter sur un théâtre plus vaste encore, pour y répandre la vérité, la justice, la charité.

Excellence, nous avons compris vos angoisses en entendant la voix de Rome qui vous demandait de quitter votre église de Hearst pour venir dans la métropole où tant de problèmes se posent dans toute leur acuité. Mais Rome parlait.

La force du catholicisme est à Rome. Rome est le centre de la catholicité, le nœud de l'unité, la permanence visible de l'apostolicité.

Mais Rome c'est le Pape dominant toutes les agitations terrestres, affirmant son autorité et son prestige, expression vivante de la pérennité de son Église.

Rome parlait. Vous avez répondu l'*Adsum* comme au jour de l'ordination sacerdotale, comme au jour de votre consécration épiscopale. C'était le Christ qui parlait par Pierre, vivant dans l'angélique Pie XII.

Vous avez dit adieu à vos diocésains bien-aimés de Hearst qui voyaient partir avec peine celui que la Providence leur avait prêté juste assez de temps pour sentir la grande perte qu'ils faisaient.

Le siège métropolitain se réjouissait. Vous veniez vers votre nouvelle épouse qui, depuis un an, vous voit à la tâche, « sentinelle de la vérité, gardien des droits de Dieu ». Vous réalisez l'idéal de l'évêque, en agissant suivant l'esprit de Jésus-Christ et en union parfaite avec lui, mettant, comme le demande le prophète, « l'amour de la vérité avant la douceur et la tranquillité ».

. . . .

Nous ne saurions oublier que le jour anniversaire de votre ordination est le vingt-quatre juin, fête patronale des Canadiens-français. C'est le privilège de la Société de Saint-Jean-Baptiste de vous offrir en particulier avec ses félicitations les plus cordiales ses vœux les plus sincères de fécond apostolat.

Si nous interrogeons notre histoire, nous constatons qu'à aucune époque, nos Pères n'ont séparé l'idée de la religion et de la patrie étroitement unies dans leurs cœurs. En dilatant les frontières de l'une, ils se flattaient de travailler à la diffusion de l'autre, et en répandant les lumières de la foi sur notre continent, ils croyaient servir tout ensemble la gloire de leur patrie.

Mes Frères, gardons soigneusement la foi de nos pères. Toute société a besoin d'elle; car toute société est comme une plante qui a besoin du ciel autant que de la terre; mais un peuple qui est né du christianisme, qui a vécu de lui, par lui, en lui, ne saurait se détacher de son esprit qu'en se condamnant lui-même. Nous sommes nés d'un acte de foi; nous mourrions d'un acte d'apostasie.

CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE

UN PIONNIER DE LA NOUVELLE-FRANCE.

L'histoire a oublié de nous laisser les traits physiques de cet étonnant pionnier. Mais lui-même a gravé l'essentiel de sa forte personnalité dans les actes de sa vie, et plus encore, dans l'âme et la chair de ses fils. Interprète, traiteur, colon, soldat, Charles Le Moyne fut tout cela, mais il fut surtout un père admirable, un patriarche à l'hébreu, égaré hors de la Genèse sur les bords du fleuve étranger.



Le voici sur la grève, haut de taille, botté, bien serré dans son pourpoint, la main sur la garde de l'épée, l'œil brillant sous le feutre mou. Son fils Charles, bel adolescent de dix-huit ans, est près de lui, occupé à ranger les avirons et à tirer le canot au sec.

On les a vus venir de la maison, et, dans la porte, madame LeMoyne est apparue, son enfant dans les bras. Quelqu'un qui travaillait au potager a planté sa bêche dans le terreau: c'est Jacques de Sainte-Hélène, seize ans, grands yeux candides où brille une superbe flamme d'énergie. Peut-être, en regardant bien au fond de ces yeux-là, verrait-on déjà sur le bleu noir de l'iris, une flotte anglaise fuyant sans pavillon!...

Les cheveux en broussaille, et troussés jusqu'aux genoux, deux garçonnets pourchassaient des vairons dans l'eau basse du ruisseau. Tout à leur absorbante occupation, ils n'ont pas vu venir le canot; mais au sonore bonjour de Charles Le Moyne, Paul de Maricourt et François de Bienville sont accourus, pieds nus, embrasser leur père. Deux hommes de guerre, deux bons serviteurs de la Nouvelle-France!...

Le Moyne, les petites mains de ses fils dans les siennes, monte le sentier, vers sa maison; mais avant d'entrer, il met genou en terre pour baiser au front la petite Jeanne, qui sourit aux anges dans le berceau de chêne porté en plein air. Ce devoir rem-

pli envers le dernier venu du ciel, il embrasse l'épouse, prend le bébé dans ses bras robustes, et vient s'asseoir au foyer où François de Sauvole et Joseph de Sérigny sautent sur ses genoux. De Sérigny deviendra beau capitaine sur les vaisseaux du Roy, et le sieur de Sauvole, à côté du plus célèbre de ses frères fera la grandeur de la France aux plages lointaines du Golfe du Mexique.

Le Moyne, tout à la douceur du soir, narre à sa femme les événements survenus à Ville-Marie depuis quelques jours: départs de missionnaires pour les pays d'en-haut, arrivée de vaisseaux du Roy ou de canots de traite, travaux de Monsieur de Chomedy, derniers actes passés par-devant messire Bénigne Basset.

« Mais où est donc Pierre?

— Parti tout seul, dans son canot, à l'aube! Je crains toujours à le voir s'aventurer ainsi hors de la portée du canon de Ville-Marie! S'il fallait que...

— À quatorze ans, c'est un homme. J'ai parlé aujourd'hui au capitaine du vaisseau du Roy qui veut bien le prendre comme garde-marine. Pierre y servira vaillamment, j'en suis sûr! »

Un coup de mousquet qui claque dans l'air plus dense du soir, du bruit, des cris. Jetant sur les chenêts deux gros castors, Pierre d'Iberville, rouge et suant, vient embrasser son père. Il a déjà l'œil corsaire. Le nez court donne au visage une expression de malice qui sera bientôt de l'audace, et fera de lui le plus terrible homme de guerre du Nouveau-Monde. D'Iberville! Des forts qui s'écroulent, des caravelles anglaises éventrées qui sombrent! Le drapeau fleurdelisé courant au pas de charge, du pôle à l'Équateur!

« Pierre, mon fils! grande et bonne nouvelle! Je dînai aujourd'hui sur le vaisseau du Roy où tu entreras demain comme garde-marine. Tu as quatorze ans! À cet âge, les Le Moyne sont des soldats. Tu vas donc servir Sa Majesté Très Chrétienne. Aie souvenance qu'un bon Français ne capitule jamais devant l'ennemi de la France. »

Et la voix de la mère, très douce:

« Et n'oublie pas d'être toujours fidèle à Dieu, de dire tes patenôtres et de prier la Benoîte Vierge du Bon Secours qu'elle t'ait toujours en sa sainte garde!... »

Sur le seuil, des pas lourds résonnent: Michel Dubuc, Pierre Benoist, Jacques Trudeau viennent saluer leur seigneur. On approche des escabeaux, et le cercle se forme à la lueur des bougies allumées sur le manteau de la cheminée. On discourt sur l'état des moissons, sur le temps qu'il fait et qu'il fera, sur le progrès du défrichement et la santé des familles. On parle aussi de la grande rivière que viennent de découvrir, le Père Marquette et Louis Jolliet, de l'immense et fabuleux empire dont ils viennent de doter la France.

Un son de cloche lointain, porté sur les eaux! Le couvre-feu de Ville-Marie! Les tenanciers sortent en saluant. Devant le crucifix de bois pendu au mur, Le Moyne s'agenouille avec ses enfants, près de son épouse dont la main balance le berceau de chêne. Et la voix mâle du patriarche de la Nouvelle-France commence le NOTRE PÈRE.

Au dehors, la nuit est délicieuse, les feuillages bruissent, le flot se repose et les grillons psalmodient sous les étoiles pâles...

« QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE ! »

FR. MARIE VICTORIN, e.c.
(*Croquis Laurentiens.*)

CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE

« Ô SAINTE ÉGLISE ROMAINE »

Ô sainte Église romaine, cité de notre force, nous voici rassemblés dans tes murs, autour du tombeau de ce pêcheur dont la cendre te protège sur la terre, tandis que son immuable doctrine t'éclaire du haut du ciel.

Mais si tu es forte, c'est par le Sauveur qui doit venir. Il est ta muraille d'enceinte: car c'est lui qui enveloppe tous tes enfants dans sa miséricorde; il est ton rempart invincible: car c'est par lui que les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre toi. Dilate tes portes, afin que tous les peuples se pressent dans ton enceinte; car tu es la maîtresse de la sainteté, la gardienne de la vérité. Puisse l'antique erreur qui s'oppose à la foi finir bientôt, et la paix s'étendre sur tout le troupeau!

Ô sainte Église romaine, tu as mis à jamais ton espérance dans le Seigneur et, à son tour, fidèle à sa promesse, il a humilié devant toi les hauteurs superbes, les cités d'orgueil.

Où sont les Césars qui crurent t'avoir noyée dans ton propre sang? Où sont les empereurs qui voulurent forcer l'inviolable virginité de ta foi? Où sont les sectaires que chaque siècle, pour ainsi dire, a vus s'attaquer successivement à tous les articles de ta doctrine? Où sont les princes ingrats qui tentèrent de t'asservir, toi qui les avais faits ce qu'ils étaient? Où est cet Empire du Croissant qui tant de fois rugit contre toi, lorsque, désarmée, tu refoulais si loin l'orgueil de ses conquêtes? Où sont les Réformateurs qui prétendirent constituer un christianisme sans toi? Où sont ces sophistes modernes, aux yeux desquels tu n'étais plus qu'un fantôme impuissant et vermoulu? Où seront dans un siècle ces rois, tyrans de l'Église, ces peuples qui cherchent la liberté hors de la vérité? Ils auront passé avec le fracas du torrent; et toi, tu seras toujours calme, toujours jeune, toujours sans ride, ô sainte Église romaine, assise sur la pierre inébranlable.

Ta marche à travers tant de siècles aura été droite comme celle du juste; tu te retrouveras toujours semblable à toi-même, comme déjà tu n'as cessé de l'être durant dix-neuf siècles, sous le soleil qui hors de toi n'éclaire que les variations de l'humanité. D'où te vient cette solidité, si ce n'est de celui qui lui-même est la Vérité et la Justice? Gloire à lui en toi! Chaque année il te visite; chaque année il t'apporte de nouveaux dons pour t'aider à achever le pèlerinage; et jusqu'à la fin des siècles, il viendra ainsi te visiter, te renouveler, non seulement par la puissance de ce regard avec lequel il renouvela Pierre, mais en te remplissant de lui-même, comme il remplit la glorieuse Vierge, l'objet de ton plus doux amour, après celui que tu portes à l'Époux. Nous prions avec toi, ô notre Mère! et, nous disons: « Venez, Seigneur, Jésus! Votre nom et votre souvenir sont les délices de nos âmes, elles vous désirent durant la nuit, et dès le point du jour, nous nous réveillons pour penser à Vous. »

DOM GUÉRANGER.

CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE

LA LÉGENDE DU FORGERON

Un forgeron forgeait une poutre de fer.
Et tout en martelant le fer de ses bras nus,
Le brave homme songeait aux frères inconnus
À qui son bon travail serait un jour utile...
Et donc en martelant la poutre qui rutile,
Il chantait le travail qui rend dure la main,
Mais qui donne un seul cœur à tout le genre humain!

II

Tout à coup, la chanson du forgeron s'arrête.
« Ah! dit-il tristement, en secouant la tête,
Mon travail est perdu, la barre ne vaut rien.
Une paille est dedans; recommençons. » C'est bien!
Car le bon ouvrier est scrupuleux et juste,
Il ne craint pas l'effort de son torse robuste;
Il sait que ce qu'il doit, c'est un travail bien fait,
Qu'une petite cause a souvent grand effet,
Que le mal sort du mal, le bien du bien, qu'en somme
Un ouvrage mal fait peut entraîner mort d'homme!

III

Les étincelles d'or faisaient comme un soleil,
Et de ce cœur vaillant, à la forge pareil,
Étincelles d'amour en tous sens élancées,
Jaillissaient le courage et les bonnes pensées.
Et la poutre de fer, dont l'ouvrier répond,
Sert un beau jour, plus tard aux charpentes d'un pont,
Et sur le pont hardi qui fléchit et qui tremble,
Voici qu'un régiment – six cents hommes ensemble –
Passe, musique en tête, et le beau régiment
Sent, sous ses pieds le pont fléchir affreusement...
Le pont fléchit, va rompre... et les six cents pensées
Vont aux sœurs, aux femmes, aux belles fiancées...

Et dans le cœur des gens, qui voient cela des bords,
La patrie a déjà pleuré les six cents morts!

IV

Chante! Chante, dès l'heure où ta forge s'allume!
Frappe, bon ouvrier gaîment sur ton enclume:
Le pont ne rompra pas! Le pont n'a pas rompu!
Car le bon ouvrier a fait ce qu'il a pu,
Car la barre de fer est solide et sans paille...
Chante, bon ouvrier, chante en rêvant, travaille!
Règle tes chants d'amour sur l'enclume au beau son!...
Ton cœur bat sur l'enclume et bat dans ta chanson!
Les étincelles d'or en tous sens élancées,
C'est le feu de ton cœur et tes bonnes pensées.

V

L'homme n'a jamais su, l'homme ne saura pas
Combien d'hommes il a soutenus dans ses bras.
Au-dessus du grand fleuve et de la mort certaine!
Et pas un seul soldat, et pas un capitaine
Ne saura qu'il lui doit la vie et le retour
Au village où l'attend le baiser de l'amour.
Nul ne dira! Merci brave homme! à l'homme juste
Qui fit son travail fort avec son bras robuste.

JEAN AICARD.

CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE

HOMMAGE FILIAL

Ô mon père et ma mère! *ô mes chers disparus,* qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout!

Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés.

Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien; non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu avais aussi l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours, voilà ce que tu m'as enseigné. Je te vois encore, après ta journée de labeur, lisant le soir quelque récit de bataille d'un de ces livres d'histoire contemporaine, qui te rappelait l'époque glorieuse dont tu avais été témoin. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'apprendre la grandeur de la France.

Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vous reporter l'hommage fait aujourd'hui à cette maison.

LOUIS PASTEUR.
(*Discours de Dôle,* 14 *juillet* 1882.)

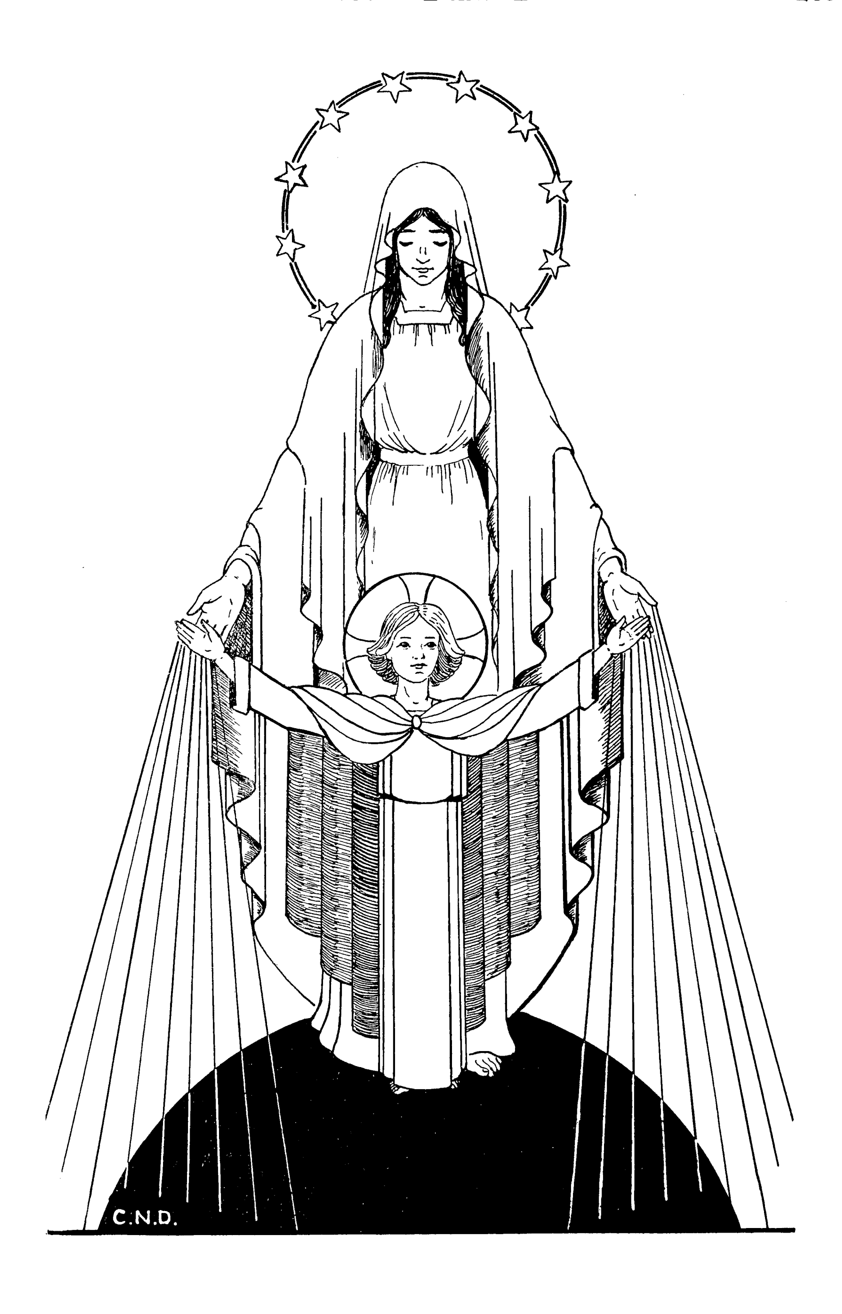
SOIXANTIÈME LECTURE

LA VIERGE ET LA SOURCE

L'Église donne à la Très Sainte Vierge ce nom gracieux de source; elle lui applique les mots inspirés du cantique: Ma sœur, ma fiancée, tu es une source fermée, une fontaine scellée. Examinons donc les analogies qui existent entre la source et la Vierge Marie.

La source s'enveloppe de mystère: à l'ordinaire elle est cachée sous les feuillages; elle aime le silence et l'ombre des bois.

Quelle créature fut plus humble que Marie, chercha davantage à s'effacer, à vivre ignorée, pratiqua mieux l'amour de l'obscurité? Elle a passé dans ce monde cachée en Dieu avec Jésus-Christ. La tradition chrétienne est unanime à vanter la beauté de la Vierge,


C.N.D.

la finesse de ses traits, l'élégance aristocratique de toute sa personne. Elle descendait des rois de Juda, et elle avait cette distinction particulière où se révèle la noblesse d'un sang illustre. Aussi bien, ne fallait-il pas que celle de qui devait naître le plus beau des enfants des hommes fut elle-même un modèle de perfection? Et pourtant, il n'y avait pas en Israël de vierge moins pressée de se produire. Elle était loin de songer à tirer vanité de tous ces avantages qui faisaient d'elle, selon le mot de saint Denys l'Aréopagite, comme une divinité. Lorsqu'elle quittait sa maison, c'était pour monter au Temple, et sa vie se partageait entre le foyer et l'autel. Inconsciente de sa beauté, encore moins songeait-elle à se complaire en sa perfection morale. Si elle avait au cœur l'espérance du Messie, le désir de voir son jour, il ne lui entrait pas dans l'esprit qu'elle pût être choisie pour donner naissance au Rédempteur. Aussi, quand l'Archange Gabriel vient la saluer de la part du Très-Haut, et lui dire que l'Éternel l'a agréée et choisie pour coopérer à l'œuvre du salut, Marie se trouble à ses paroles. Son humilité s'en effraie. Mais le messager divin lui donne un signe authentique du caractère surnaturel de sa mission. Et la Vierge alors de dire simplement: « Je suis la servante du Seigneur. » Aucun sentiment de vaine gloire chez elle, mais sublime résignation à la volonté de la Providence. Sans doute, en présence de sa cousine Élisabeth, son âme exultera et s'épanchera en un chant immortel. Ce chant sera toutefois à la louange unique du Seigneur. Et Marie n'y fera allusion à elle-même que pour proclamer que Dieu, dans sa bonté, a daigné jeter les yeux sur sa bassesse. Son âme, initiée aux merveilles des opérations divines, gardera jalousement pour elle ces secrets augustes. La Vierge, source mystique, fontaine cachée, s'en remet aux générations futures de vanter la gloire que lui assure son titre de Mère du Verbe.

HENRI D'ARLES.
Lauréat de l'Académie Française.
(*Laudes.*)

8e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

ÉTUDE SUPPLÉMENTAIRE D'EXPRESSION

LECTURES

Pages

LECTURES

9e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

ÉTUDE DE REVISION

PHONÉTIQUE — EXPRESSION

LECTURES

LECTURES

LECTURES

25,000—10-41—28079-51988





20